

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1931

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Raymond-Gaston BAISETTE

Né le 14 mai 1901 à Albi (Tarn)

Ancien Interne de l'Hôpital départemental de la Seine

AUX

SOURCES DE LA MÉDECINE

VIE ET DOCTRINE D'HIPPOCRATE

Président : M. LÉON BERNARD, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1931

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1931

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Raymond-Gaston BAISETTE

Né le 14 mai 1901 à Albi (Tarn)

Ancien Interne de l'Hôpital départemental de la Seine

AUX

SOURCES DE LA MÉDECINE

VIE ET DOCTRINE D'HIPPOCRATE

Président : M. LÉON BERNARD, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LOUIS ARNETTE

2, RUE CASIMIR-DELAVIGNE, 2

1931

I. -- PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	GRÉGOIRE.
Physiologie	BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie générale	DESGREZ.
Bactériologie	LEMIERRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	LENORMANT.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et Médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée	RATHERY.
Hydrologie thérapeutique et climatologie.	M. VILLARET.
Clinique médicale.	CARNOT.
	BEZANÇON.
	ACHARD.
	Marcel LABBÉ
Hygiène et clinique de la première enfance.	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux.	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.	CUNÉO.
	LEJARS.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	LEGUEU.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	BRINDEAU.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie.	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique.	SERGENT.
Clinique de la tuberculose	Léon BERNARD.
Professeur sans chaire.	MAUCLAIRE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE Neurologie et Psychiatrie.
 AUBERTIN . . . Pathologie médicale.
 BÉNARD (Henri) . . . Pathologie médicale.
 BINET . . . Physiologie.
 SANNIÉ . . . Chimie biologique.
 BROCC . . . Pathologie chirurgicale.
 BRULÉ . . . Pathologie médicale.
 CADENAT . . . Pathologie chirurgicale.
 CATHALA . . . Pathologie médicale.
 CHABROL . . . Pathologie médicale.
 CHEVALLIER. Pathologie médicale.
 De GAUDART D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 DOGNON . . . Physique.
 DONZELOT. . Pathologie médicale.
 ECALLE . . . Obstétrique.
 FEY . . . Urologie.
 GARNIER. . Pathologie expérimentale.
 GASTINEL . . Bactériologie.
 GATELLIER . Pathologie chirurgicale.
 GIROUD . . . Histologie.
 HARVIER. . . Pathologie médicale.
 HOVELACQUE Anatomie.
 HUTINEL. . . Pathologie médicale.
 JOANNON . . . Hygiène.
 LABBÉ (Henri). Chimie biologique.

MM.

LAROCHE(Guy) Pathologie médicale.
 LEMAITRE. . Oto-rhino-laryngologie.
 HUGUENIN. . Anatomie pathologique.
 LEVEUF . . . Pathologie chirurgicale.
 LEVY-VALENSI. Neuro-psychiatrie.
 LIAN. . . . Pathologie médicale.
 HAZARD . . . Pharmacologie.
 MILLOT. . . Histologie.
 MONDOR . . . Pathologie chirurgicale
 MOREAU . . . Pathologie médicale.
 MOULONGUET. . . Pathologie chirurgicale.
 MOURE . . . Pathologie chirurgicale
 MULON. . . Histologie.
 OBERLING . . Anatomie pathologique.
 OLIVIER . . . Anatomie.
 PIEDELIÈVRE Médecine légale.
 PORTES . . . Obstétrique.
 QUENU. . . Pathologie chirurgicale.
 RICHEL Fils . Physiologie.
 SÉZARY. . . Dermatologie et syphiligraphie.
 VALLERY-RA-
 DOT (Pasteur). Pathologie médicale.
 VAUDESCAL. . Obstétrique.
 VELTER . . . Ophtalmologie.
 VERNE . . . Histologie.
 VIGNES. . . Obstétrique.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

GUÉNIOT . . . Obstétrique.
 LEQUEUX . . . Obstétrique.
 LEROUX . . . Anatomie pathologique.

MM.

NEVEU LEMAIRE Parasitologie.
 REPTERER. . Histologie.
 ZIMMERN. . . Physique.
 BUSQUET. . . Pharmacologie.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE

à titre permanent

MM.		MM.	
ABRAMI . . .	Clinique médicale.	HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.
CHIRAY. . . .	Clinique médicale.	MATHIEU. . .	Clinique chirurgicale.
DEBRE	Clinique médicale.	MOCQUOT . .	Clinique chirurgicale.
DUVOIR. . . .	Clinique médicale.	PROUST . . .	Clinique chirurgicale.
FIESSINGER .	Clinique médicale.	SCHWARTZ. .	Clinique chirurgicale.
LAIGNEL-LAVASTINE .	Clinique médicale.	LE LORIER. .	Clinique obstétricale.
BASSET. . . .	Clinique chirurgicale.	LEVY-SOLAL.	Clinique obstétricale.
CHEVASSU. .	Clinique chirurgicale.	METZGER. . .	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM. MAUCLAIRE, professeur sans chaire.	}	Chargé du cours de chirurgie orthopédique chez l'adulte pour les accidentés du tra- vail, les mutilés de guerre et les infirmes adultes.
FREY		Stomatologie.
CHAILLEY-BERT		Education physique.
LEDoux-LEBARD		Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ.		Puériculture.

*Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions
mises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme
propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni impro-
bation.*

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA FEMME

A MON FRÈRE

MEIS ET AMICIS

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

Monsieur le Professeur LÉON BERNARD

Professeur de Clinique de la Tuberculose

Médecin de l'Hôpital Laënnec

Membre de l'Académie de Médecine

Commandeur de la Légion d'Honneur

*Qui nous a fait l'honneur d'accepter la
présidence de cette thèse. Témoignage
de notre respectueuse admiration.*

A MES MAITRES DE L'HOPITAL DÉPARTEMENTAL
DE LA SEINE

Monsieur le Docteur JEAN MICHAUX

*Avec notre très respectueuse gratitude
pour son fructueux enseignement cli-
nique.*

Monsieur le Docteur HENRI FRANÇAIS

Chevalier de la Légion d'Honneur.

*En le remerciant de la bienveillance
qu'il n'a cessé de nous témoigner pen-
dant la durée de notre internat.*

A Monsieur le Docteur LOUIS PELLISSIER

Chef de Clinique de la Faculté de Médecine
Assistant au Dispensaire Léon Bourgeois

*Avec ma très vive reconnaissance pour
ses conseils et son enseignement au
Dispensaire Léon Bourgeois.*

A MES CAMARADES D'INTERNAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552803_0009

CHAPITRE I^{er}

Au mois d'avril de la première année de la 83^e Olympiade, la dix-huitième année du règne d'Artaxerce Longue-Main, les Asclépiades Grands Prêtres du temple de Cos, Hippocrate I^{er} et son fils Héraclide — en présence de quelques amis et du rhéteur Gorgias qui avait traversé la mer des Cyclades à la faveur des premiers vents étésiens pour assister aux fêtes d'inauguration du nouveau gymnase coaque — décidèrent en conseil que l'enfant Hippocrate, leur fils et petit-fils, ayant atteint l'âge de treize ans, devait être initié aux travaux de la médecine et qu'on lui ouvrirait les dernières portes du temple, jusqu'alors interdites, où sont les tablettes du Dieu.

Une loi expliquait cette décision : l'exercice de la médecine était chez les prêtres d'Esculape fonction héréditaire.

En outre, l'enfant Hippocrate affirmait dans cet art un don surprenant qui faisait de lui le dépositaire incontesté des secrets et découvertes amassés depuis la mort d'Esculape par une lignée ancestrale de prêtres-médecins-rois. Il connaissait déjà certaines pratiques manuelles utiles, avait assisté ses parents dans leur exercice. Il savait arrêter le sang qui coule en abondance des plaies, appliquer des bandages, confectionner des appareils pour soutenir les membres cassés, des cataplasmes avec le vin, la farine et l'huile.

Une acuité d'observation qui surprenait. Un jour il regardait fuir le sang d'une blessure : rouge vif d'abord, puis sombre, puis clair et roux, comme des liquides de nature différente. A ses questions nul ne sut répondre. Il s'étonna que son père, son grand-père, son aïeul le roi Prodicus, hommes initiés aux secrets de l'âme, truchements entre les dieux et les hommes, ne se fussent jamais souciés de ce changement visible des humeurs s'échappant dès que les frontières du corps ne les retiennent plus.

Il y avait tant de choses à expliquer ainsi. Il fallait attendre.

Dans cette île de Cos où les quatre éléments se composent le plus heureusement du monde, où le climat, le jeu des courants, le sol, la clarté atteignent en un même point leur limite propre de perfection, cet enfant touchait la terre par un contact direct mais toujours un peu surnaturel, portait avec simplicité la double hérédité divine d'Asclepios et

d'Héraclès, s'affirmait le plus beau parmi les beaux enfants d'une race au corps vif et sec, déliée par les danses et les jeux, force massée à l'étroit dans des muscles drus.

Son jardin était une forêt de chênes millénaires, où la voix de chaque tourterelle portait un message sacré. Les branches découpaient des carrés de ciel lourds de présages. Là on ne pouvait volontairement tuer une herbe, un chant d'oiseau, le moindre serpent. Tout y mourait de mort naturelle. De sourdes infiltrations se réunissaient sous la mousse en un ruisseau mince et fortement coloré, d'odeur âcre. L'enfant l'avait découvert un jour quand il se penchait sur lui longtemps, une exaltation étrange le gagnait.

Il occupait dans le théokoleon une chambre aux lignes égales et nécessaires, toute sonnante de sa stabilité, une vaste chambre vivante ouverte aux mouvements de la nature. La blancheur de ses pierres doucement polies enregistrait la moindre ombre issue de l'horizon. Aux voiles qui passaient sur la mer répondait sur les murs un trouble incertain et lent. Dans les coins, sur les dalles, des rouleaux de publications anciennes se mêlaient à des débris d'idoles usagées. Cette chambre était aussi accueillante aux échos, aux parfums. Les sens toujours en éveil, elle vivait. Le sommeil, le travail n'y interrompaient pas le cours de la vie. Il était impossible d'y dormir ou de s'y abstraire sans participer de respirations confuses, de résonances végétales, de craquements minéraux. De la terrasse on apercevait le chemin des Processions, puis le temple perdu dans un désordre naturel de pins et de myrtes. A droite un parc où vivaient des animaux sacrés. Trente coqs blancs soignés par quatre esclaves noirs qui tout le jour peignaient, lissaient, arrosaient, gavaient ce bétail invulnérable. La vie inactive énervait ces animaux. Le matin ils sonnaient un réveil mou pour les offices. Mais bien avant, dès la pointe de l'aube, Hippocrate se baignait dans la mer toute blanche. Devant lui le soleil se levait sur la pointe halicarnassienne d'un immense empire qui proclamait jusqu'aux confins des Ponts, Palus et mers indiennes, la toute puissance du prince Longue-Main.

Hippocrate ce matin-là se hâtait vers le temple. Il avait droit d'accès aux deux dernières salles encore inconnues, celle des trésors votifs et la salle d'incubation où les malades se préparaient à recevoir l'oracle.

Cette dernière était obscure. Une source s'y faisait entendre au fond d'un puits grillagé. Hippocrate s'en approcha, y respira une odeur âcre qu'il reconnut : l'eau du bois sacré ! les dieux le mettaient sur la trace d'un secret important. Une partie du mystère de l'oracle s'expliquait par des lois naturelles. L'oracle de Cos ! Dès maintenant celui qui devait un jour porter ce nom apprenait à distinguer dans tout phénomène la part mystérieuse qui revient aux dieux. Plus tard il pourrait écrire : « les arts cultivés par les hommes sont manifestement une suite de leurs affections évidentes ou cachées. En effet la *devination* consiste à deviner les choses cachées au moyen de celles que l'on connaît ; à juger

de celles que l'on connaît par celles qui sont cachées, à prédire l'avenir par le présent, la vie par la mort, les aversions par les habitudes ».

Maintenant les trois rangs de grille du pronaos tournent sur leurs gonds. Un gardien muet vêtu de peau bistre ouvre les battants du sanctuaire. Hippocrate est seul. Dehors les insectes crissent dans les myrtes. Le soleil est un fil à plomb. Mais la clarté, les sauts du vent, les claquements d'ailes n'ont accès ici qu'en perdant tout relief sensible. La clarté et l'ombre s'y confondent en un fade recueillement. Hippocrate reste longtemps debout. Il est au centre des trésors, dans le cœur religieux de l'île. Les premiers objets qui dépouillent leur gangue d'ombre sont les masses d'or. Une très vieille et très vénérée statue d'Esculape imberbe, les yeux longs fendus collant aux pommettes, le nez aigu, les lèvres étirées dans un rictus de combattant philistin. Depuis le sol jusqu'au pied du dieu s'élève un cône indistinct d'ex-votos et de richesses anonymes. Des reliefs surgissent peu à peu. Les derniers objets que l'on peut voir distinctement sont les tables d'airain ; propriété personnelle du dieu et sous sa garde directe. Dès qu'une table est gravée de la main du consultant ou du prêtre, elle entre à jamais dans la nuit conservatrice du sanctuaire. Partout accrochées, sur les murs, aux pilastres, aux orteils des idoles, aux queues des serpents d'onyx, elles couvrent la salle de leurs événements précis, racontent les maladies, les rêves, les traitements, les échecs, les résultats partiels ou inespérés. Voilà une source d'observations médicales qui permet un intarissable dosage de rapprochements, de comparaisons. L'enfant sent à cette minute que le véritable trésor du temple est dans ces témoignages naïfs et nets. Une histoire d'organes —, évolutions, révolutions, chutes, relèvements —, y confronte son désordre multiséculaire d'où peuvent se dégager comme de l'eau la plus équivoque des cercles successifs et ordonnés, doués de points géométriques communs, de caractères généraux. Depuis longtemps les oiseaux se sont tus. La torche dans la salle a remplacé le reflet du jour. Hippocrate lit sans arrêt :

« Anaxion le jeune, qui demeure près de la place des Menteurs, devenu aveugle, vint consulter Esculape... »

Le nouveau gymnase s'étendait hors de l'enceinte du temple, comprenait la palestres, était contigu au stade. Le péristyle s'abritait des vents du nord par une ancienne allée de peupliers que la vigne étreignait jusqu'au faite. Les chroniques disent que le jour de l'inauguration fut particulièrement réussi, et la haute personnalité de Gorgias le Léontin, qui fit une série de conférences, attira les notables de l'île et des pays alentour. Les dames citadines allaient et venaient dans les allées découvertes, drapées dans des écharpes coaques tissées de soie passementée de cuivre qui étaient parmi les plus renommées d'Asie mineure. A leurs groupes se mêlaient les prêtres pourpres du temple de Vénus, les maîtres de palestres et de pancrace vêtus d'un drap noué à l'épaule gauche, des Asclepiades de Titane et d'Epidaure, des rétheurs qui lisaient sous les portiques les affiches annonçant le programme des cours, de jeunes

athlètes, des hommes rasés qui étaient grammairiens et des philosophes à la barbe longue.

Hérodicus ayant au cours d'une causerie prescrit pour les athlètes un régime sévère, Gorgias se permit de le contredire sur un mode ironique et déférent. Il ne croyait pas qu'il fut nécessaire de priver ces hommes de nourriture. Il convenait aussi de maintenir leur esprit vif et leur corps en de bonnes lignes. Pourquoi leur imposer le supplice de l'eau ? Le vin bu avec excès fait chanceler le corps et réduit l'âme. Mais le pain trempé dans le vin est nourriture saine pour les athlètes. Et pour couper les périodes d'effort, si nos serviteurs parfois nous versent dans de modestes coupes une douce et fréquente rosée, elle délie nos entraves et incite à des jeux harmonieux. Nulle partie du corps et de l'âme ne doit nuire à l'autre partie. Quoi ! il faudrait imiter des Perses soit les coureurs qui ont jambes épaisses et clavicules décharnées, soit les pugilistes dont les épaules s'enflent en même temps que les cuissés s'atrophient ? Mais chez les deux en outre l'esprit s'est parcheminé, à ce triste prix est dû leur succès dans les compétitions.

Comme pour souligner cette harangue, de jeunes serviteurs circulaient dans les allées et dans les chemins hauts des xystes versant à ras bord dans des coupes le vin paille des coteaux de Piperia. Une gaieté bruissante gagnait les jardins et les portiques.

Dans les xystes, les enfants de treize ans s'exhibaient pour la première fois. Certains levaient les haltères en cadence au son d'une flûte aigre. Hippocrate fut vainqueur au lancement du disque, au poids, à l'arc, à la course. Un jeune pêcheur de Pili le battit au pancrace. En revanche, il terrassa à la lutte un adversaire plus âgé que lui. C'était plaisir de voir jouer ses muscles égaux et lents. Un cousin de Cnide s'arrachait la barbe. Une dame aux paupières bleues se pencha vers le jeune vainqueur et sourit avec transparence.

Ainsi dès l'an 438, Hippocrate pouvait parachever sa culture. Son père Héraclide lui enseignait que la médecine réalise l'expression de la vie la plus haute et par là conduit l'esprit jusqu'aux extrêmes bords de la connaissance et du mystère. Elle est la science qui pénètre la vie, agit sur elle, parfois durement, en modifie le cours, le détourne, le rétablit lorsqu'il subit des perturbations énergétiques. Elle est soudée à toutes les sciences par une marche parallèle. Parmi ces sciences, l'astronomie est la plus précieuse, qui indique le lever et le coucher des astres, leur influence sur la vie humaine, les relations éthérées de la matière inerte, berceau fondamental d'où s'échappent la lumière et les premières manifestations sensibles. Héraclide enseignait encore à Hippocrate la physique qui s'intéresse aux mouvements de la matière, la mathématique aux rapports de ces mouvements. Son grand père Hippocrate 1^{er} lui apprenait la logique, l'arithmétique, la morale, le diagnostic, la diététique et le climat qui comprend l'étude des vents, des saisons, de l'altitude, des longitudes. Au gymnase il étudiait les exercices du corps, la grammaire, l'histoire. A ces leçons l'imagination ardente et les facultés

d'observation d'Hippocrate trouvaient une nourriture mêlée. Sur de petits bas-reliefs en argile étaient fixées les scènes du programme. Elles étaient innombrables. Les enfants récitaient l'histoire en regardant ces tables iliaques. L'Amazoné vierge présente à l'époux le crâne du troisième guerrier tué de sa main. Le scythe boit le sang d'un notable carmanien. Voici l'Ethiopie, la fontaine où l'eau est si légère que rien n'y peut flotter pas même une étamine, les cercueils transparents où dorment des générations de rois, la Table du Soleil. Voici un peuple aux regards si lourds qu'ils ont une ombre comme les objets. Un personnage à tiare heptagonale piétine sa légende : « Fureur de Cambysés » Au dessus de sa tête, un orage.

L'enfant voit défiler des armées ensevelies sous les sables amoniens, des soldats qui s'entredévorent dans les déserts de Nubie. Puis il s'exalte aux récits des Grecs, aux victoires de Miltiade et de Thémistocle que son père a connus ; mais Hippocrate n'est ni grec ni perse. Il est habitant de Cos.

Treize ans. Ce chiffre impatientement attendu qui est pour tout enfant coaque le droit de se mêler aux luttes des hommes, a ouvert en outre pour Hippocrate les portes d'un mystère supérieur, de la vie palpitante et du sang épanché, de l'art secret qui livre le jeu des rêves. Pour lui aucune minute n'a été déviée de son maximum d'utilité de sa plus riche pesanteur. D'autres penseront à leurs égarements. D'autres chercheront longtemps leur voie, perdront leurs jours en d'inutiles sommeils. Hippocrate a la chance de rencontrer les faits au carrefour du naturel et du merveilleux. Aucun besoin de se construire des mondes logiques et successifs ; les faits se présentent à leur heure. Les règnes inférieurs ont un caractère sacré. Les racines des arbres et des montagnes plongent au sein de la terre, leurs cimes ont un pacte avec les dieux. Les germinations sont rituelles, les floraisons ont des vertus. L'enseignement exotérique répandra les symboles où s'anime la pensée populaire, la théodicée secrète de sa caste joindra ces symboles en une raison plus haute qui veille à l'unité de la pensée.

CHAPITRE II

Quatre années de travail. C'est le premier été de la 85^e olympiade. Hippocrate est trop grand pour son île. Dans sa chambre s'accumulent les plus récents ouvrages des philosophes et des physiciens. Les malades qu'il a traités dans la clinique du temple vont porter en toutes directions le nom de cet adolescent qui soigne merveilleusement et avec grâce. Il ne peut plus rester auprès des siens. Sa mère, Praxitée, bourdonnante et craintive. Son père, qui veut le maintenir prisonnier de sa caste, l'accabler de la robe de lin et de jeûnes sévères, pour qu'il soit dès maintenant promu au rang de prêtre inamovible. Et ses dieux ! Non, il ne se fera pas le serviteur de ces êtres narquois qui hantent les hauts-reliefs et les marbres. Et ce n'est point parce qu'un jeune homme du nom de Socrate vient de les railler publiquement. Mais il veut vivre en homme juste. L'année même de la naissance d'Hippocrate, le public d'Athènes avait primé l'*Orestie* : c'était pécher gravement que de méconnaître la volonté difficile des dieux. Les parents croient toujours que rien n'est changé depuis cette époque. Mais aujourd'hui l'homme doit chercher en soi sa religion avec persévérance. Les rites sont vains qui ne renferment aucun symbole. On ne confond plus la divinité et le *divin*. L'histoire des dieux ? Elle tient en deux mots : bestialité, inceste. La monstruosité s'étale à une échelle que l'homme ne saurait atteindre. Canacée, fille d'Eole, copule avec son frère Macareus. Demeter s'accouple au dieu-cheval Poseidon ; Pasiphaé ne peut s'arracher au priape du Taureau Blanc. Parfois des cygnes, des reptiles, engrossent ces déesses qui n'ont pas appris des humains la force de résister à la tentation.

Résister aux penchants, orienter ses instincts, qualités propres de l'homme ; mais combien savent en user ! L'été rend la cité paresseuse et fait éclore une fleur de débauche ; par dessus les murettes des appels amoureux montent jusqu'à la cime des cyprès. Des femmes demi-nues dorment, le fard des joues se colle aux mosaïques des temples. Des éphèbes entrelacés sont étendus sur les perrons de marbre et leurs rêves ne les séparent pas. L'adolescent asclépiade a quitté le temple, le bois sacré. Il traverse la ville à pas égaux. Nul dédain mais une parfaite indifférence pour les chairs peintes et les vertus que le soleil peut amollir.

Il va vers la mer.

Le torse nu il rame. Bientôt il peut embrasser l'île dans son ensemble : la cime du Dikio Vousso ; les collines qui descendent vers la ville en un vaste amphithéâtre où s'étagent citronniers, vignes, olivettes ; les hautes futaies du temple.

Son île, il la connaît aussi dans ses articulations distinctes, dans son menu détail. Il voit le tourneur d'amphores devant le bloc de terre inerte ; cet œuf grisâtre et mou va offrir à ses yeux le miracle d'une germination minérale ; posé sur le tour, il lève, se creuse, se renfle ; il obtient un pôle, des flancs où se graduent des circonférences harmonieusement croissantes jusqu'à son équateur, et surtout une construction interne où s'organisent l'ombre et des échos. De ses diverses phases de gestation jusqu'à sa naissance d'amphore, c'est un drame cosmique complet qui se joue, dont celui qui dirige la formation peut être comparé à ce nombre suprême présidant aux destinées des planètes. Les amphores de Cos sont les plus belles. Celles d'Agra sont plus solides, moins transparentes. Hippocrate connaît aussi les tisserands, les chevriers, les cultivateurs, les teinturiers. Il pêche sur les rochers la pourpre violette, en pleine mer la pourpre rouge, et sait extraire la précieuse goutte du coquillage que Minos le premier découvrit sur les rivages de Crète et utilisa pour la teinture. Dès maintenant il applique et assouplit sa méthode d'observation qui est pour lui *l'observation de tous les phénomènes*, hygides ou morbides, salutaires ou nuisibles qui constituent les expressions par lesquelles la puissance vitale se révèle. Puis peu à peu il les coordonnera, les dirigera en faisceaux de synthèses, les fixera sous la forme aphoristique que lui permettent la netteté et la vivacité de sa pensée.

La nature dans sa compréhension la plus précise de force primitive, agissante et bonne. La nature, c'est toujours sous cet éclairage-là qu'il faut saisir la grande figure d'Hippocrate.

En plein juin, à la campagne, les tentations sont aiguës. Hippocrate l'avouera plus tard avec sa sincérité coutumière ; il a parfois cédé aux caprices de la chair. Les parfums exubèrent, les pollens se logent au fond des narines, on ne peut toujours résister à la sollicitation diffuse des sèves. Pour la population rurale une substitution qui deviendra définitive, s'établit déjà : Esculape disparaît au profit d'Hippocrate. Le Dieu, c'est ce jeune homme imberbe plus grand et plus beau que nature, appuyé sur un bâton — peut-être magique comme la gerbe annonçant le retour de Demeter et la naissance du printemps — et qui fait naître sourires et santé sur son passage.

Ce n'est pas par un souci de popularité à la Périclès qu'Hippocrate s'approche volontiers des relents de suint de mouton, de filets goudronnés, de fermes. Il rentre partout où on réclame des soins, examine, panse, administre des drogues. De ses observations quotidiennes sur les hommes de terre et de mer, à l'assise même de la race, une idée est née et se développe, cette idée aujourd'hui nous paraît admise depuis que

Montesquieu l'a reprise dans l'Esprit des lois ; mais dans le monde antique elle n'avait jamais encore été formulée et allait dessiner l'ébauche d'un livre d'étiologie transcendante : *des airs, des eaux et des lieux* Il y a un lien de causalité entre la vie des habitants de Cos et les conditions physiques dans lesquelles ils sont placés. La race n'est rien, un brassage continu sur cette charnière de continents : Europe, Asie, Grèce. Mais le tempérament, rapport entre un organisme et un climat, réaction inverse de l'homme et du milieu, voilà l'unité réelle. Phéniciens, Hittites, Egéens, Asiatiques, Péloponésiens d'Epidaure, tous, aussitôt maîtres de ce point géographique ont évolué vers les caractères communs à la race coaque. Contre le froid pas de lutte épuisante, et l'été porte une canicule amadouée par les vents étésiens. Mais un écart vif entre les saisons dresse une barrière à la mollesse. Hippocrate note : « la rudesse, la fermeté, la violence des passions doivent avoir lieu là où se font sentir les grands changements dans les saisons. Les impressions fortes impriment quelque chose de sauvage et font disparaître douceur et paix C'est à mon avis pour cela que les habitants de l'Europe sont plus courageux que ceux de l'Asie. L'uniformité engendre la paresse, l'âme et le corps se fortifient par des secousses ».

Enfin l'air a une stimulation puissante. L'homme est sobre et végétarien. Menu courant : galette d'ail, salade de tomates, figues. La vie est extérieure ; le vêtement ample et léger, favorable à une élégance élastique avec un brin de penchant au nudisme, encourage la danse et les rythmes. Les besoins limités donnent à chacun la richesse en même temps qu'une joie naturelle, un esprit d'observation affiné par l'épure des horizons.

Hippocrate brûle d'étendre ses recherches. Trouvera-t-il sous d'autres latitudes l'immuable rapport ? L'île de Cos est trop petite. Sous les mirages et les brûlures, elle éclate de toutes parts.

Les Sporades ! on ne peut se libérer de leur chaîne égéenne, qui pour être suivie d'anneau en anneau suggère elle-même l'évasion. Elle noue du nord au sud la Grande Grèce à l'Egypte, de ponant en orient la Crète à l'Empire perse. De l'Ionie berceau des philosophes une route part tracée par les rois Hittites, route qu'emprunteront les flottes de Cimon et de Kyros le jeune, route qu'ont suivie pour se rendre en Egypte ou dans l'Inde, Thalès, Pythagore, le carien Scylax et l'historien Hécaté. Elle longe l'est de Cos, l'ouest de Cnide, le nord de Rhodes, les côtes ciliciennes jusqu'aux Portes de Syrie.

Voir ces proches pays situés entre les deux levers d'hiver et d'été. Chaque pays du monde jusqu'aux régions hyperborées propose un différent type d'humains. Entre la trame de la Canicule, du Bouvier et des Pléiades, s'élabore un levain de structures vitales où l'humide et le tempéré engagent leurs extrêmes.

L'Egypte surtout : Ses temples gardent jalousement les secrets des dieux et les derniers mots de la science. Là le fantastique et le réel se compénètrent, le mystère et la connaissance enfantent de monstrueux

géants de pierre et des dieux animaux. Les Pyramides imposent une masse redoutable ; son centre contient des maléfices, mais ses arêtes se projettent dans le plan de la méridienne. Son volume soumet au Monde des problèmes.

Il y a aussi la Grande-Grèce. De Samos Pythagore était venu dans les Siciles. Il avait remplacé le nom de Sage par celui d'ami de la Sagesse. Ce philosophe professait à Crotone que les nombres sont les principes de toutes choses et ont de merveilleuses vertus. Xénophane errant de ville en ville chantait et malmenait les dieux.

Enfin la Grèce la dernière, juste avant la naissance d'Hippocrate s'est éveillée à l'esprit philosophique grâce à Anaxagore qui a quitté Clazomènes pour s'installer à Athènes avec son livre *Sur la nature*. Hippocrate en a un exemple : il y est dit que le soleil est une masse de feu plus grande que le Péloponèse. La lune serait habitée. Déjà Anaximandre avait affirmé la sphéricité de la terre. Une méfiance de plus en plus hostile grandit à Athènes contre cet esprit nouveau qui met les dieux en cause, se permet de les railler, ratiocine sur les éclipses et le mouvement du soleil.

A Cos, au contraire, libre de guerres et de l'esprit de conquête, la philosophie pythagoricienne a conquis les asclepiades qui en sont de fervents disciples. Bien que doriens ils ont pour l'Ionie la plus dévouée des admirations. Hippocrate dès l'enfance a appris l'ionien et le parle aujourd'hui couramment.

Ses parents acceptèrent enfin la séparation. Le départ pour l'Égypte fut fixé au mois de Pyanepsion, après les oschophories qui préludaient aux vendanges. Par la même occasion Hippocrate serait promu à la dignité héréditaire de prêtre. La récolte étant opulente, ces fêtes eurent un vif éclat. Délire dyonisique. Les collines retentirent du cri des ménades et du choc des thyrses sur les tambourins, les torches fardèrent la nuit d'une lueur sanglante. Les processions se succédèrent où les fidèles couronnés de fenouil portaient la corbeille à gâteaux sacrés et le van mystique.

Lorsque Hippocrate partit pour l'Égypte, les formalités accomplies, il pouvait franchir de plain pied le seuil des séminaires ; il venait d'être élevé au rang sacerdotal, il avait subi les purifications, reçu sur son front l'eau du cratère et répété la formule : j'ai fui le mal, j'ai trouvé le mieux. Dans la nuit du sanctuaire il avait soudain serré dans ses bras le corps invisible d'une adolescente de grande famille ; il avait deviné la perfection des courbes de ce corps inconnu et que c'était une enfant docile et dévouée.

Il s'était promis de rester fidèle au souvenir de cette chaste thyade et, les fêtes terminées, de demander son nom et de la choisir pour femme. La cérémonie rituelle avait sur ce point symbolisé parfaitement la pensée d'Hippocrate ; il n'était pas en accord avec cet état d'esprit nouveau qui faisait de la femme l'égale du mari, voulait qu'elle participât à ses travaux intellectuels. Pour lui la femme devait avoir de beaux

enfants et rester dans l'ombre. Jamais nous n'entendrons parler de la femme d'Hippocrate. Ses enfants seront d'illustres médecins.

Hippocrate fut bien accueilli par les pastophores d'Égypte. Leur influence était grande sur la vie sociale du pays. De solides recommandations lient entre eux les hommes de haute race. Le centaure Chiron avait reçu des égyptiens la science de guérir qu'il avait transmise à Esculape ; Esculape lui-même dans la cella de Cos, à l'abri du profane, n'avait-il pas le menton imberbe, l'œil de Serapis et l'attitude frontale chère aux personnages du ciel égyptien ? Il y avait quelque peu d'orient dans les veines d'Esculape, le dieu-serpent.

Hippocrate connut les honneurs de l'initiation et essuya, encore qu'avec beaucoup de calme, la terreur panique. Dans les souterrains se réfugiaient, au service du mystère, les applications de la science la plus audacieuse, à jamais fermée aux profanes. Là les savants avaient construit pour leur amusement un petit univers mécanique, ils refaisaient les éclipses et donnaient aux mondes sidéraux la forme des sphères. Avec le produit né de l'humidité des murs, ils fabriquaient un mélange capable de reproduire la foudre et les nuages. La détonation était répétée au loin dans des parois de bronze qui alimentaient la moindre vibration et conservaient pendant plusieurs heures le dernier frémissement. Après de terribles circuits dans les ténèbres, une lumière améthyste couissait soudain sur d'innombrables perspectives de marbre blanc. C'était la vraie lumière créatrice de Phtha, principe du Monde, source et abîme des univers.

Dans ces témoignages d'une puissance qui semblait léguée directement par les dieux, Hippocrate admirait surtout l'intelligence et l'extraordinaire développement des prêtres dans les sciences physiques. Il admettait le caractère occulte de ces découvertes et toutes les précautions prises pour qu'elles ne fussent jamais révélées. Ces applications n'apporteraient qu'un progrès apparent aux hommes et bien des misères. Mais il n'était plus admissible que la science des pastophores fut le privilège d'une caste. Ces médecins possédaient seuls l'art et le droit de guérir et gardaient dans le ventricule du trésor du temple, les six livres d'Hermès Trimegiste qui traitent de la structure du corps, des maladies, des instruments chirurgicaux et des maux particuliers aux femmes.

Pour que l'hierophantisme engloutit tous les autres états, les fils étaient obligés de succéder à leur père, le fils du prêtre, du médecin était prêtre né, médecin né. Cet esprit de caste, encore plus poussé qu'à Cos, maintenait le privilège à l'intérieur, l'ignorance au dehors. Cette notion d'obligation n'était plus possible. Hippocrate avait à peine 19 ans, il sentait qu'une très vieille époque allait mourir. Celle que nous appelons : l'antiquité.

Contre les castes Hippocrate sentait vivre en lui le véritable esprit de révolte, cette force sourde, sans idéologie, ramassée sur des griffes de bon sens et prête à bondir sans bruit sur un but certain. Depuis le sup-

plice d'Esculape et la mort de Dionysos, la médecine et l'hygiène — art de guérir, art de bonne et saine vie — gisaient en lambeaux par le monde ou ensevelies dans des enceintes impénétrables. Il fallait rassembler ces membres épars, faire de la science asclepienne un élément vivant et capable de croître, un solide enfant plein d'attaches d'os et de nerfs et lui donner des armes neuves. Hippocrate se chargerait de porter sa gloire par le monde. Pour cette tâche il se sentait plein de confiance et comme élu.

Et ce fait est de la plus haute importance dans la compréhension de sa vie. Il ne faut pas hésiter à considérer sur un plan parallèle Hippocrate, fermant l'ère de l'antiquité en livrant le secret des temples et Cakyamouni, le Bouddha qui abandonna palais natal et privilèges royaux, brisa l'observance des rites et des castes pour parler et vivre au milieu de la foule.

Hippocrate apprenait merveilles dans les temples. Tout, même la maladie, y jouait son rôle sur une échelle de grandeurs inconnues en Grèce. Elephantiasis, lèpres rosées et moisissures diaprées des peaux, sporophthalmies qui rongent les yeux, maladies putrides, inflammatoires, pestilentielles qu'Hippocrate n'eût jamais pu approfondir. Les prêtres avaient, sous couleur de religion, institué d'excellentes règles diététiques. Une rigueur prophylactique et sacrée pesait sur le royaume. Interdits, la chèvre, le porc, le pélican et le sel de mer. Ils consommaient oignons, œufs d'oie, chairs de gazelle et sel gemme abyssin, buvaient le zythum, mélange d'orge et de lupin, menaient carême pendant quarante jours avec jeûne, abstinence, sommeil sexuel complet. Chaque mois une infusion : la casse et le séné.

Hippocrate progressait dans l'étude de la doctrine ésotérique, apprenait l'immortalité de l'âme et à ne vénérer qu'un seul dieu. En même temps il développait son sens critique. Il comprit que les « philosophes de la nature » fondaient leur connaissance sur l'imagination ; ils procédaient par un enchaînement d'hypothèses et de suppositions vraisemblables. Aux constructions cosmologiques de l'école italienne et ionienne il manquait la règle de vérité. Nul n'avait encore prononcé ce mot : expérience.

Dans les temples d'Isis et d'Osiris, le Livre Sacré contenait tous les préceptes médicaux. Chaque médecin pastophore devait soigner seulement une maladie. Il y avait un spécialiste pour le trachome, un pour la strangurie, un pour la gonorrhée. Il y avait même un spécialiste pour affections X : maladies inconnues. Cette spécialisation à outrance s'opposait au caractère hippocratique, qui tendra toujours vers la plus large synthèse. L'école de Cnide tombait dans une erreur analogue ; elle ne savait pas que d'un grand principe naturel s'échappent toutes les ramifications du monde sensible.

Pendant deux ou trois ans, il se nourrit d'observations et d'études. Il s'initia à la science des horoscopes dont les quatre livres sacrés traitent du mouvement des astres, de leur lever, de leur conjonction. A celle

des scribes dont les dix livres sacrés traitent de hiéroglyphie, cosmologie, topographie de l'Egypte. Une question l'intéressait au plus haut point : celle des oracles. A Cos des pèlerins parqués dans une vaste salle sont soumis à une incubation sans contrôle, interprètent souvent eux-mêmes et sans ordre leurs rêves. Pourtant cette comédie quotidienne se passe dans les régions mitoyennes du rêve et de l'acte, domaine fécondé par d'explicables ferments. Hippocrate est sur l'extrême bord des causes naturelles, sur la tangente du tangible. Mais il n'en luttera pas moins à l'aide des données les plus précises. Il expérimente le magnétisme animal, que les prêtres utilisent pour frapper l'imagination des fidèles, le somnambulisme, l'hypnotisme collectif des esclaves qui balancent leur corps en cadence en fixant une flamme centrale. Il voyage, va à Memphis, à Canope où est le plus grand temple du guérisseur Sérapis. Il étudie l'art des Prophètes, philosophes érudits qui mettent en état de transe des sujets prédisposés en les faisant jeûner trois jours, puis en les énivrant au moyen de vapeurs aromatiques. Ils les placent alors sur le trépied et interprètent leur délire prophétique.

Venaient aussi de nombreux malades pour l'interprétation des songes. L'autre de l'incubation était une salle aux dimensions géantes. Des arômes latents, l'ordonnance des arêtes, de larges pans de murs nus et dans les hauteurs des peintures violentes dont les tracés contre-carraient la perspective, composaient un tout qui déroutait l'équilibre, rompait la suite des idées, broyait les associations. L'incubation durait vingt-quatre heures. Elle atteignait là sa plus stricte définition : l'état préparatoire à une dissociation des facultés sensibles et à une extériorisation des rêves. Les prêtres interprétaient ces rêves suivant une science donnée. Hippocrate rassemblait des notes pour son futur ouvrage sur les songes.

Ainsi durant son séjour chez les Egyptiens, Hippocrate n'avait pas connu le repos. Il avait appris d'eux la base des sciences positives, les notions sur les destinées de l'âme dans le sang et après la mort, d'excellentes règles pratiques de diététique et de médecine exotique. Il avait limité et rendu rationnelle son admiration pour les philosophes. Enfin il avait rédigé les notes d'un essai qu'il intitulerait : *Porrhétiques*. C'était la somme des observations médicales qu'il avait recueillies à Cos. Elles contenaient un principe neuf, par le nom même des éléments qu'il groupait : *des faits d'expérience*. Le seul acte de les énoncer était une révolution dans la suite des siècles.

Trois ans après son départ pour l'Egypte, Hippocrate, le jour de brodéomion revoyait à l'horizon les hautes futaies du Bois Sacré. Il arrivait à Cos. Son grand-père se mourait. La jeune fille attendait son fiancé Hippocrate. Elle s'appelait Phénarète. Elle habitait du côté du rivage, près le jardin de Déalçès.

CHAPITRE III

Or, en face de Cos, se dresse la chersonèse de Cnide. Cnide, célèbre école de médecine dont les frontons se voient du rivage coaque. Dans le monde méditerranéen, on cite deux noms : Cnide, Cyrène. De Cos nul n'a souci ; comment la connaîtrait-on mieux que par ses soieries, ses écharpes, sa pourpre, ses amphores délicates ? Cyrène, rien de solide, une école docile à la mode. Elle ne laissera nulle trace. Mais Cnide ! Il ne peut y avoir qu'une totale rivalité si l'on entame la lutte. Deux oppositions d'esprit. Incompatibilité de deux cellules voisines. Points de symétrie contraires.

Cnide, noyau des phénomènes sensibles. Sous le signe de Thalès et Anaximandre, on s'y régale de physique.

Cos : les phénomènes sensibles passent à l'arrière plan. Les rapports des phénomènes ont un bien autre intérêt. Les esprits s'orientent vers les mathématiques, l'astronomie. Pythagore y est sacré, et son disciple Alcéméon.

Cnide : ses temples sont de voluptueux refuges, ses pierres même portent la marque de la chair. Un symbole de domination mineure est dans ses colonnes ; leur base s'enchevêtre en lanières de fin cothurnes ; chapiteaux gousses et cimaises font crouler d'abondantes boucles au front des fûts ; les troncs hauts de huit fois leur diamètre, ainsi le corps des jeunes filles mesuré de pied en cap et de tétons en vertèbres, descendent en fines cannelures biseautées qui sont les plis stylisés des robes. Des senteurs odoriférantes y soutiennent la chaleur des sens. Les ombrages ménagent des lieux de repos destinés aux amoureux festins.

Cos : le temple d'Asclepios, d'une rudesse dorienne. Corpulence stricte et ramassée. De la concision dans l'envergure. Un chapiteau chauve s'encorbelle au-dessus d'un coussinet au galbe gras et fuyant. Un fût conique descend jusqu'au sol sans base, talon ni sandale, s'évase, prend une assise plus large à mesure qu'il se rapproche du sol, disant qu'il faut s'agripper à la terre par la plus large poigne, par une supériorité numérique de points de contact et se dégager de plus en plus dans la hauteur vers un plan céleste qui ne peut être qu'un point idéal.

Cnide : la lésion matérielle préside aux classements des maladies ; aussi y en a-t-il un nombre infini d'espèces ; sept maladies de la bile, douze maladies de la vessie, quatre stranguries, trois tétanos, trois phytisies, cinq esquinancies.

L'Ecole de Cos tend à observer la ressemblance des diathèses et Hippocrate trouvera le dogme qui se rattache aux caractères communs des maladies. Ainsi dès maintenant se révèle l'antinomie qui va créer une dualité éternelle dans la philosophie médicale, et dont la rivalité Cos Cnide apparaît comme le symbole.

Telle était, avant qu'Hippocrate revint d'Égypte, le point de contact des deux cités rivales. Cnide régnait. Or, cent ans après, dès la mort d'Hippocrate, se situe une anecdote qui montre assez le renversement de la situation et le caractère des deux cités ; vers 350 Praxitèle vint à Cos. Une escorte d'esclaves portait sur des palans deux longues caisses en bois de cèdre : deux Vénus. Praxitèle donnait le choix à Cos. De là il se rendait à Cnide pour porter l'autre statue. Les prêtres hésitaient. L'une était drapée et sage, le visage pur. Ils la choisirent. L'autre était nue, charnelle et digestive, veinée d'écume et comme toute éclaboussée de la semence d'Oùranos, la lèvre épaisse et courte, les maxillaires élargis, la main gauche posée sur le giron avec simplicité, le médius montrant le sexe. Praxitèle la fit porter à l'île voisine. Les Cnidiens n'eurent pas à s'en repentir. De tous les points de la terre on vint admirer le sensuel chef-d'œuvre : la Vénus de Cnide. Pourtant la gloire de Cnide n'était plus aussi sûre. Le règne d'Hippocrate s'était interposé ; maintenant on allait à Cos. En passant on s'arrêtait à Cnide.

Mais nous ne sommes qu'en 438.

Hippocrate venait d'avoir vingt ans. A son retour d'Égypte il se maria et se fixa à Cos quelques années, pour se consacrer au développement de l'école. Il l'organisa. On pourrait dire qu'il la créa. Ses efforts portèrent sur trois points : il fit agrandir les salles de clinique et en fit construire de nouvelles suivant les notions d'hygiène les plus modernes. Il s'attacha aussi à la question des oracles ; il régla les rites et la durée de l'incubation, précédée d'ablutions, jeûnes, purifications précis. Il interpréta lui-même avec la plus grande minutie les rêves de tous les consultants du temple. Enfin il institua des cours et il allait personnellement enseigner à l'éphébée.

L'inauguration de son cours eut lieu le 26 du mois Agrianne, jour anniversaire de la naissance d'Hippocrate. Dès les prolégomènes il énonça une sentence qui n'allait cesser de présider à la direction de sa vie. C'était un accent nouveau, d'une émotion contenue et profonde, plein d'élégance et de simplicité. « La vie est courte, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience trompeuse, le jugement difficile. Il faut non seulement que le médecin fasse ce qui convient, mais que son entourage et le malade lui-même concourent au même but. »

Tout le monde écoutait silencieusement le jeune maître. Sa parole s'imposait d'emblée par sa forme aphoristique, concise et claire. Elle

retentissait sous ces portiques dont on avait dix années auparavant inauguré l'ouverture et où l'enfant Hippocrate avait livré ses premiers combats. Il exprima le désir de voir les enfants venir nombreux à l'iatreion ; dans cette salle de consultation ils se livreraient aux premiers travaux manuels. Il fallait s'initier de bonne heure à la pratique d'un art si difficile.

Dès ses premiers cours Hippocrate prit position contre l'école de Cnide : Euriphon y jouissait d'une célébrité mondiale. Ses *sentences cnidiennes* faisaient foi dans le monde antique. Hippocrate les attaqua, dénigra toute valeur scientifique à ce système d'étiquetage : « Je leur refuse mon assentiment, non seulement pour cette raison, déclare-t-il à ses élèves, mais encore parce qu'ils se sont servis d'un très petit nombre de remèdes, car toute leur thérapeutique se borne à prescrire purges, lait et petit lait. Si ces remèdes étaient bons et s'ils convenaient aux maladies pour lesquelles ils ont été prescrits, ils seraient d'autant plus louables que le nombre en est petit et que pourtant ils rempliraient leur objet. Mais il n'en est pas ainsi ». En attaquant ces sentences, ils bâtissait sa théorie des signes généraux. Par la négation d'une méthode opposée à la sienne, il dégagait sa propre pensée, l'exprimait, la préparait au complet développement de sa théorie de la prognose.

D'ailleurs il n'hésita pas à aller porter la contradiction sur la place ennemie. Il alla parler à Cnide, puis à Rhodes dont les Asclepiades ne tardèrent pas à se ranger à son opinion. Il fit ensuite quelques randonnées dans la mer Egée de cyclades en sporades et se fixa quelque temps à Délos. Il notait toujours de nombreuses observations. Déjà il avait écrit pendant son séjour à Délos les *Prédictions ou Porrhétiques* où il se révélait polémiste ardent et fin ironiste ce qu'il ne devait cesser d'être dans ses œuvres et dans sa vie. Il ne faut jamais oublier de le considérer comme tel. Mais cette ironie a toujours été une arme sincère contre la fausse science et non un moyen de vengeance ou de jalousie.

A son époque, on accordait grand crédit aux médecins qui *devinaient*. Aussi son livre a-t-il pour but de séparer le vrai du faux, de disqualifier les devins et d'indiquer les moyens qui permettent de prédire sûrement, c'est-à-dire le *pronostic*, troisième et dernier terme de la prognose. Dès le début de ce livre il entre avec courage dans le vif du sujet.

« On parle beaucoup de fréquentes prédictions des médecins qui sont belles et véritablement surprenantes. Je n'en ai jamais fait de pareilles ni vu faire.

« Un homme paraissait proche de la mort. Le médecin traitant et son entourage le regardaient comme près du tombeau. Vient un médecin qui dit : *Cet homme ne mourra pas, mais il deviendra aveugle*. Il entre chez un second, qui paraissait tout à fait mal : *Ce malade survivra mais il sera manchot*. Chez un troisième qui paraissait ne pouvoir survivre : *Il guérira, mais les doigts de pied noirciront et tomberont pourris*. On rapporte encore bien d'autres prédictions de ce genre ».

Il attaque ensuite une autre espèce de prédiction qui se paie fort cher, où l'on prédit les morts, les manies, où l'on révèle aussi le passé. On ne se trompe jamais.

Enfin il combat les prédictions ou *divinations* qui se font dans les gymnases ; elles consistent à deviner si les athlètes mangent et boivent au-delà de l'ordonnance et à combien de coûts ils se livent en plus de la fréquence autorisée. Mais à cette époque Hippocrate n'a pas fréquenté longuement les gymnases d'Athènes. Aussi il n'a pu faire d'observation personnelle, et garde une juste prudence : « Je n'ai aucune foi dans la vérité de ce qu'on en raconte, tel qu'on le rapporte : quoique si quelqu'un veut le croire, je ne l'en empêche point ». Toutefois il a fréquenté des personnes qui célèbrent ces prédictions merveilleuses, discours avec leurs enfants, avec les élèves, il a lu leurs écrits. Et n'ayant trouvé là rien de solide, il se décide à donner sa méthode. C'est alors jusqu'à la fin du livre un exposé de sa théorie du pronostic.

Dès son retour de Délos, il s'attache à la composition d'un ouvrage de pathogénie des maladies aiguës fébriles, traduit sous le nom de *prognostics*, mais en réalité exposant toute la théorie de la *prognose* dont le pronostic au sens actuel n'est que le dernier terme. Dès qu'il parut il fut mentionné dans les canons ; ces catalogues circulaient en grande Grèce et en Attique aussi bien qu'en Perse et en Lybie. L'étonnement fut grand ; aucun des signes qui caractérisent les maladies particulières n'était mentionné ; pas de symptômes locaux, aucun élément de diagnostic. En revanche l'histoire de la maladie y était étalée avec une scrupuleuse minutie. Le régime habituel, les écarts de régime précédant l'affection, les changements concernant la sueur, l'urine, le sommeil, les selles, l'expression du visage, les attitudes, tout ce que peuvent révéler les signes généraux. De sorte que la maladie en elle-même disparaissait, ne servait plus que de support à des arches tendues au-dessus des affections particulières vers l'unité des grandes fonctions humaines. Ainsi la maladie indépendamment de sa forme et de l'organe qu'elle lèse devenait un mouvement fonctionnel qui a sa raison d'être, un élément vital qui a sa naissance, son évolution, sa mort. La *prognose* était à la fois l'étude de ce passé, de ce présent, de cet avenir ; elle étudiait les causes auxquelles le malade a été soumis, la différence entre l'état de santé et de maladie, le degré de cette différence et ses conséquences pour sa marche future.

Or Hippocrate avait dit :

— Il manque encore beaucoup à la médecine, pour sa perfection, mais le moyen de trouver ce qui lui manque, c'est que des gens habiles en fassent la recherche, *tâchant d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est connu*, dont il faut nécessairement partir.

Et tout à coup, pour la première fois, la médecine trouvait ce qui lui manque, son unité. Le dédale des faits médicaux isolés sans connexion et sans appui découvrait un fil directeur ; dans chaque affection le processus pathologique est un et passe par un développement où

toutes les phases se conditionnent et se suivent logiquement. Or cette théorie, véritable source et philosophie de la science médicale, se dégageait d'un recueil de faits d'expérience. L'observation était à la base du raisonnement ; étudier tous les phénomènes physiologiques, nosologiques, pathologiques, les coordonner d'après leur analogie de cause, de marche, de tendance, de terminaison, les synthétiser sous une forme aphoristique, c'était là un procédé de découverte conforme aux règles fondamentales de la philosophie générale énoncée par Bacon. Et Hippocrate était si sûr de l'universalité de son principe qu'il pouvait affirmer avant d'avoir parcouru le Monde, la conclusion de son traité : « tous ces signes sont vrais à Délos, en Lybie, en Scythie ». Europe, Asie, Afrique.

Après le retentissement de cet ouvrage où l'on trouvait en outre l'ébauche de sa théorie des humeurs, l'école de Cnide ne pouvait se maintenir au premier rang. Malgré l'opposition opiniâtre de ses prêtres, d'Euriphon et plus tard de Ctésias, elle était d'ores et déjà affaiblie au profit de sa jeune rivale.

Aussitôt après, Hippocrate s'attacha à rassembler ses notes sur les songes. Son art de soigner se divisait en deux parties aussi importantes, thérapeutique et régime, et toutes deux se liaient parfaitement à sa théorie de la prognose. Et comme toute règle de vérité générale, elle satisfaisait l'unité de l'esprit depuis les phénomènes les plus organiques jusqu'aux mouvements les plus mystérieux de la pensée pendant le sommeil. Là aussi il y avait des signes à observer. Hippocrate n'y a pas failli. Il n'a pas fallu moins de vingt siècles d'abandon des idées hippocratiques pour en arriver à ne plus saisir l'importance de l'interprétation des songes et à la considérer comme science vaine. Un seul médecin, au siècle dernier, osait avouer « qu'en dépit des esprits forts de l'époque il s'écoulerait encore bien des années avant qu'on ait dit le dernier mot sur cette mystérieuse question des songes » ! De nos jours seulement, leur interprétation, appuyée sur la constante de l'instinct sexuel, est passée au premier plan des préoccupations scientifiques. Hippocrate en avait fourni une interprétation personnelle. Il disait par exemple : « passage de rivières, hoplites ennemis, monstres à formes étranges, tout cela indique maladie ou délire ». Or de nos jours, la vision d'animaux monstrueux pendant le sommeil confirme un diagnostic d'éthylisme. Mais Hippocrate n'indiqua pas la méthode de ses interprétations parce que son traité des songes n'était qu'un traité de thérapeutique faisant partie des livres du régime. Toutefois, si les interprétations diffèrent suivant les âges, elles montrent que les médecins soucieux de s'élever aux sources de l'art et non de se développer dans la connaissance d'une science fragmentaire doivent tôt ou tard, à mesure que la montée de leur intelligence s'accomplit vers une synthèse plus totale se rencontrer avec le difficile problème psychologique des songes et chercher une symbolique qui put satisfaire à l'armature de leur dogme et à leur génie personnel.

Ce printemps était sec et froid sous la première poussée des vents

étésiens, l'ombre des cyprès se coupait en lignes roides sur les murs du gymnase. Hippocrate attendait à la sortie son fils Tessalus, âgé de 7 ans, et quelques amis. Tous se rendirent à pied, le long des allées de cyprès, vers le chemin des processions. Ils aimaient, marchant d'un pas tranquille, discourir jusqu'à la porte d'airain qui s'ouvrait au moment du zénith. Derrière elle attendaient, quelques-uns depuis l'aurore, les candidats à l'oracle. Toutes les races, toutes les classes venaient se retrouver vers ce temple accueillant aux perturbations de l'âme. Mèdes indolents à pallium rehaussé d'or, Lydiens basanés, Phéniciens dont les riches tartanes éblouissaient le port, Corinthiens portant la fine tunique de lin et chaussés de crépides, esclaves modestes, femmes gémissantes, gueux misérables. Curiosité des femmes, effroi, douleur, une gamme de visages se présentait derrière ces grilles qui allaient lentement s'ouvrir. Tout ornement, tout superflu restait hors de l'enceinte. Ici le degré d'atteinte de l'âme créait la seule hiérarchie. Toute personne valide défilait à pied et se rendait à la salle des consultations où les élèves faisaient un premier classement d'après l'objet de la visite et les plus apparents symptômes.

Le soir, après le dernier coup d'œil aux malades, le groupe sortait et allait dans les chemins jusqu'à une clairière parfumée de thym où était un platane. Isolé, il semblait vouloir attirer l'attention sur lui ; on disait qu'il avait été planté là le jour de la naissance d'Hippocrate, mais l'on n'avait jamais pu retrouver le planteur mystérieux. Un cultivateur, qui le premier avait aperçu l'arbre, disait qu'à sa base un serpent reposait, qui s'était enfui à son approche. Cette histoire où l'on flairait la malice d'Esculape trouvait quelque crédit chez beaucoup de gens de garrigues. En tout cas le site était joli, on y pouvait discourir agréablement et un ruisseau clapotait auprès. L'on pouvait tremper dans l'eau un pied après l'autre tout en discourant. Bientôt les pins se découpaient en noir sur un ciel métallique. Puis au-dessus d'une olive luisait la première étoile. Heure favorable au divin, heure divine, heure d'Hippocrate. Et Dioxippe questionnait au sujet de l'Apollon. Délion, ou des oracles de Delphes et des prédictions étranges qu'on y entend.

Hippocrate rappelait alors son séjour à Délos. Il répondait à Dioxippe :

— Parmi les songes, ceux qui sont divins et présagent soit aux villes, soit aux particuliers des événements heureux ou malheureux ont des interprètes qui possèdent là-dessus un art très exact.

— Mais en est-il de même lorsque l'âme annonce des affections corporelles, soit excès de plénitude ou d'évacuation des choses congénitales, soit changement vers des choses inhabituées ?

— Alors, ô Dioxippe, ces mêmes interprètes tantôt se trompent, tantôt rencontrent juste, sans jamais savoir pourquoi il en est ainsi. Ils proclament de se mettre en garde contre le mal, sans indiquer comment s'en garantir, et prescrivent les prières aux dieux. Prier est

certes chose convenable et excellente, mais tout en invoquant les dieux, il faut s'aider soi-même.

Il souriait longtemps, poursuivant dans sa pensée les phases de cette lutte entre le vrai et le faux, la superstition et le divin, le charlatanisme et le réel mystère des moindres manifestations de la vie. Alors il s'appuyait contre le tronc du platane dans le crépuscule et il reprenait à voix basse en groupant d'un geste ses amis :

— L'âme, quand le corps est éveillé, n'est pas à elle-même. Elle donne une certaine portion de son activité à chaque partie, est le serviteur des sens tels que la vue, l'ouïe, le toucher, la marche, et se prête à tout ce qui exige quelque intelligence de la part du corps, en sorte qu'elle ne peut s'occuper de soi-même. Quand le corps repose, l'âme s'étendant alors dans toutes les régions qu'elle habite, visite son propre domicile et en règle toutes les fonctions. Le corps sommeille, elle veille. Elle a la connaissance, voit les choses *réellement* visibles, entend ce qui s'entend, marche, touche, s'afflige, s'arrête ; accomplissant dans le petit espace où elle est, toutes les fonctions du corps et de l'âme. Celui qui saurait la juger en cet état posséderait une grande partie de la sagesse. »

Au début de l'été de l'année 429, un vaisseau venant d'Egypte et remontant le long des côtes d'Eubée jusqu'en Macédoine fit escale dans le port de Cos. Hippocrate, confiant la direction de l'école à un de ses disciples, Dioxippe, prit la mer et débarqua en Thessalie. Descendant le cours du Tempé, il s'arrêta à Larisse et s'y fixa.

CHAPITRE IV

La fin des guerres médiques marquait l'apogée d'Athènes. Le grand Roi ne demanderait jamais plus aux cités grecques l'hommage de la terre et de l'eau. La confédération de Délos groupait sous le chef d'Athènes toutes les villes grecques sauf le Péloponèse, resté fidèle à Sparte. C'est de cette province que devaient venir pour Athènes les pires maux. Le roi spartiate Archimados, dès 431, envahissait la Mégaride et muait en désert les riches campagnes de l'Attique. Il dut se retirer, parce que Périclès prenait sa revanche dans le golfe de Corinthe, ravageait la côte nord du Péloponèse. Athènes se sentit délivrée, fière de sa victoire. Elle honora dignement ses morts.

Un matin, on trouva dans la rue le cadavre d'un étranger. Ses yeux étaient injectés de sang. La langue sanguinolente pendait hors des lèvres tuméfiées. Sa peau était couverte d'ulcères. Quelques jours après, les premiers cas de peste se déclarèrent. On prétendit qu'un vaisseau venant d'Ethiopie avait introduit la peste au Pirée. Mais l'oracle avait dit :

Athènes un jour verra dans ses champs malheureux
Entrer les Doriens et la peste avec eux.

De son côté Apollon, dispensateur des pestes et morts subites, avait promis aux Lacédémoniens, s'ils entreprenaient la guerre, aide efficace. Or avec leur entrée en guerre coïncidait l'apparition du fléau.

Athènes sacrifia aux dieux, fit des prières publiques, consulta les oracles. La peste envahit la ville avec brutalité. Bientôt des hommes livides vinrent s'abattre dans les rues, sur les places publiques. Les rites funéraires, les plus sacrés, furent abandonnés.

Mal étrange ; chacun guette sur son corps l'apparition des premiers symptômes. On voit des visages anxieux penchés sur l'eau des bassins. Dès que les yeux deviennent sanglants, la gorge brûlante, le crâne douloureux, l'homme se sait perdu. Bientôt sa peau blémit par places, s'ulcère, le mal s'attaque aux parties génitales, aux pieds, aux mains, qui tombent en lambeaux. Un feu intérieur dévore la chair.

Les rues se remplirent d'agonisants qui se traînaient vers les fontaines, se jetaient dans les puits. Les chiens qui avaient flairé des cadavres crevaient. Les oiseaux tombaient frappés en plein vol.

Les conséquences psychiques ne tardèrent pas à se manifester. Dans un état déjà corrompu par le luxe et depuis longtemps oublieux des lois somptuaires de Solon, l'irruption du fléau fit éclater la trame des traditions sociales qu'une vigilance constante maintenait avec effort. L'instinct se révéla le seul maître de la cité. La débâcle et le renversement des valeurs morales furent absolus. Les historiens disent qu'il y eut abandon à tous les plaisirs. « On ne daignait se donner nulle peine pour des choses honnêtes dans la crainte de cesser d'exister avant d'y avoir atteint ». Les impulsions animales qui dorment en nous brisaient les barrières de la conscience. Il fallait que la jouissance fut immédiate. L'inceste, la frénésie sexuelle triomphèrent. On vit le père abuser de ses filles devant la mère mourante. D'autres fois c'est à leur propre mère que des enfants déjà atteints par le mal réclamaient la révélation de l'acte sexuel.

A cette débâcle morale s'ajouta le retour d'Archimados. Nul ne songeait à arrêter sa marche. Il arriva à quelques lieues d'Athènes et pendant quarante jours pillé, sema la cendre.

Seul Périclès n'avait pas faibli. Ses amis profitèrent du désarroi pour l'attaquer. On le rendit responsable de la guerre, donc de l'épidémie. Accusé, condamné, suspendu de ses fonctions, privé de ses droits de citoyen. Il se retira dans la vie privée. Le fléau s'abattit sur sa maison. Il perdit une sœur, son fils aîné Xantippe et son second et dernier fils Paralus.

Nul n'était capable de gouverner cette cité tragique. On supplia Périclès de reprendre le pouvoir. Mais le mal l'attaquait à son tour. Quelques instants avant sa mort ses amis le croyant sans connaissance s'entretenaient des grandes choses qu'il avait faites. Il les interrompit tout à coup et leur reprocha d'oublier ce qui faisait sa vie grande : il n'avait jamais fait porter le deuil à un citoyen.

Cependant vers 429 Athènes privée de chef laissait, avec l'inertie du désespoir le fléau suivre son cours. Les paysans s'entassaient dans des cahutes pour y mourir. Athènes baignait dans un relent putride et fade. Des cadavres obstruaient les rues. C'est vers cette époque qu'un des cavaliers envoyés à la recherche d'Hippocrate arriva bride abattue dans la ville ayant parcouru quinze lieues sans étape pour porter la nouvelle. Des marchands avaient rencontré Hippocrate dans les montagnes du Pinde, près de l'Hélicon. Il s'avancait vers l'Attique avec une nombreuse escorte. Peu après la nouvelle se confirma. Hippocrate parcourait les montagnes béotiennes. Il était précédé d'une troupe d'enfants destinés à la carrière médicale. A sa gauche marchait son fils Thessalus âgé de 10 ans, à sa droite un de ses disciples Apollinus de Cos. Il s'était arrêté dans les parages du Cithéron. Debout sur une cime il parlait à son entourage. Il prétendait que le germe morbifique est dans l'air. Les vents auraient une importance primordiale sur l'équilibre de la santé. « Quand ils soufflent, disait-il, des montagnes sur les villes, non seulement ils dessèchent, mais encore ils mettent un grand trouble dans

l'air que nous respirons et ils deviennent pour le corps de l'homme une source de maladies ». Il prétendait encore que la peste n'avait été apportée ni du Péloponèse ni de l'Egypte, mais qu'elle avait fait apparition en Macédoine septentrionale et de là avait gagné l'Arcadie, la Boétie, la Phocide. C'est par les vallées de la Mégaride, les cols du Cythéron que l'air s'engouffrait et soufflait en Attique les germes de la peste. Cette hypothèse avait eu une conséquence inattendue. Les paysans jusqu'alors inertes, attendant la mort devant leurs champs ravagés, reprirent courage. On les vit se rendre en masse vers les monts et un charroi continu s'établit entre la gorge et les carrières. Des équipes de cultivateurs s'occupèrent de tirer parti des instruments agricoles et des maigres ressources épargnées. Une muraille géante s'élevait, bloquait le vent. Derrière les blocs le goût de l'ordre et de la vie renaissait.

Et soudain : Hippocrate est dans nos murs ! D'où venait la nouvelle ? Il était dans Athènes. La rumeur surgit partout à la fois, sur le Pnyx, aux Longs-Murs, sur l'Agora, et dans la ville basse. Nul n'en pouvait indiquer la source. Nul n'avait vu encore la haute stature dans les rues, mais il était présent, pôle de la santé, âme de la résistance et de la vie. Et d'un coup la force d'attraction vers la mort qui détruisait d'emblée chez le malade les centres de résistance cessa.

Qu'importait dès lors qu'Hippocrate fut présent en personne ou absent dans les rues ! les ordres émanaient de son esprit même dont l'universalité était déjà acquise. L'on assistait là au premier phénomène de confiance collective en ce génie dont on savait qu'il était tel un dieu partout présent et invisible, que sa pensée se répandait, se précisait, s'ancrait dans la compréhension populaire. Un ordre venu on ne sait d'où groupa les hommes valides et de bonne volonté, et ils se rendirent en plus grand nombre qu'on ne pouvait le prévoir. Certains, déjà malades, manifestaient le désir d'employer leurs dernières forces au salut de la cité. Nul malheureux n'était abandonné dans le monde. On pouvait s'appuyer sur la règle de vérité. La médecine n'était plus une somme de recettes liées au hasard, d'applications empiriques, mais elle suivait une ligne de pensée rationnelle et ferme hors de laquelle n'étaient qu'erreurs, sectes et parti pris. Hippocrate avait remarqué dans divers pays que les forgerons n'étaient pas contaminés. Le Feu ! voilà l'élément pur capable de lutter contre le germe morbifique. Le feu contre l'air. Il s'agissait de transformer le mauvais principe du vent. Spontanément d'immenses bûchers surgirent dans les rues d'Athènes. On abattit pins et chênes en grand nombre, mêlés d'arbrisseaux et plantes odoriférantes, myrtes, grenadiers, bruyères, mélisses, armoises, térébinthes. Sur ces bûchers on entassa les cadavres qu'on arrosa d'essences balsamiques ; au soir tombant Athènes embrasée répandait son éclat jusqu'au Pirée. Des hauteurs de l'Hymette on pouvait découvrir le reflet de sa flamme salutaire. Une odeur où dominait la résine se répandit à la ronde, chassa les miasmes.

On isola les hommes sains pour les préserver de la contagion. On

aménagea de vastes demeures où l'on soignait les malades récemment atteints. Ceux qui étaient hors de salut étaient isolés en attendant leur mort car Hippocrate trouvait malséant d'administrer remède à ceux qui sont perdus. On distribua un antidote dont il avait peut-être obtenu la formule pendant son séjour en Egypte. Cette formule est donnée par Actuarius dans sa *Méthode médicale* avec la manière dont Hippocrate l'employa pour guérir les Athéniens.

Le premier signe de guérison fut donc un phénomène d'ordre psychique : l'apparition de la volonté de guérir. Quelques mois après Athènes délivrée de la peste put songer à se relever de ses ruines. L'emprise des lois sociales reparut avec le sentiment de la famille et de la patrie. On put bientôt reprendre les rites funéraires. Les bûchers, feux de joie, ne brûlèrent plus de cadavres et tous les soirs des ribambelles d'enfants sautaient par-dessus les braises.

CHAPITRE V

Et ce fut la mort d'Anaxagore. Avec lui pour la première fois l'esprit humain s'était élevé au-dessus de la philosophie naturaliste. Il avait le premier énoncé le principe d'une puissance ordonnatrice présidant au moindre phénomène aussi bien en physique qu'en physiologie et en astronomie. Grâce à lui le monde cessait d'être un pur rouage et acquérait une intelligence. Et c'est lui que malgré Périclès on avait, pour irrévérence envers les dieux, emprisonné. En 428, il mourait en exil à Lampsaque, Hippocrate qui visitait les îles ioniennes s'y rendit. Il y rencontra tous les élèves du maître disparu, quelques écrivains et philosophes, entre autres Euripide qui voyageait en Macédoine et le vieil Hermotime, Clasménien, camarade d'Anaxagore. Ces funérailles dans la simplicité de l'exil prenaient une grandeur symbolique ; tous les courants ioniens, abderitains, siliciens, éléates se rejoignaient dans la vénération de ce génie qui avait donné une intelligence au monde. Là peut-être par l'intermédiaire d'Euripide, Hippocrate apprit que le roi de Macédoine Perdiccas II souffrait d'un mal cruel et qu'il avait fait rechercher Hippocrate à Cos et à Athènes. Hippocrate brûlait de connaître la Macédoine : « Nous avons, disait-il, avec les rois Heraclides de ce pays une antique hospitalité qui vient de nos pères ». Il ne doutait pas que ce pays sauvage ne fut appelé à de surprenantes destinées. En effet, son roi menait politique audacieuse, avait établi l'unité de ces vallées inaccessibles du haut pays, doté la plaine fertile d'un débouché à la mer et s'appliquait à favoriser les lettres et les arts, dans le même temps que la glorieuse et raffinée Athènes persécutait les philosophes et décourageait ses génies... Il traversa donc l'Hellespont et par les côtes de Thrace atteignit la Macédoine. A quarante stades d'Aegae, une troupe d'hoplites vint à sa rencontre et les officiers le menèrent à la cour du roi. Il apprit qu'un grand médecin venait d'arriver, le précédant de quelques heures : c'était Euriphon de Cnide. Le roi Perdiccas accueillit Hippocrate avec joie et le fit loger superbement. Il avait droit d'errer dans le palais à sa guise et chacun devait avoir pour lui les plus grands égards. Dès la première réunion il se trouva en présence de son cousin Euriphon qui l'accueillit fort poliment et railla les jeunes gens qui aspiraient à renverser l'ancestrale médecine grâce à de prétendues décou-

vertes... Hippocrate avec la plus grande déférence, comme il convenait à son moindre âge, s'inclina et rectifia qu'il n'avait rien découvert mais cherchait à s'appuyer sur des signes certains pour connaître la marche des maladies. Il annonça qu'il publierait bientôt le contenu de ses leçons coaques et sa critique sur l'école de Cnide, qu'Euriphon aurait tout loisir de controverser. Puis on but des coupes de vin rosé, on chanta un péan et on alla sacrifier aux dieux.

Euriphon devait le premier donner ses soins au roi. Après lui, et si c'était encore utile, Hippocrate essaierait à son tour. Ainsi Hippocrate pouvait observer l'attitude du malade et réfléchir.

Mal étrange, certes. Perdiccas errait dans son palais et de cet homme si volontaire toute énergie semblait avoir fui. Une fièvre continue le minait dont on ignorait la cause. Il oubliait les décisions qu'il venait de prendre une heure auparavant, et s'arrêtait brusquement dans sa marche. Au demeurant, très affable, et volontiers souriant, bien que triste. Ce qui l'inquiétait surtout c'était de perdre tout intérêt pour la politique extérieure qu'il avait toujours menée si vivement. Il suppliait ses amis et tous les savants qu'il avait fait venir de le sauver. La nuit il se réveillait brusquement en criant, et ne trouvait l'apaisement qu'en s'éloignant sur des routes solitaires. De tous ces signes il affirmait qu'aucun n'était dû à sa volonté. Il perdait ses forces et les fonctions naturelles semblaient le quitter sans qu'il pût préciser le lieu de la douleur. Euriphon examina, palpa, questionna et ne trouva aucune lésion matérielle. Il passa en revue tous les maux dont peut être accablé le corps humain, toutes les stranguries, esquinancies, péri-pneumonies, fièvres continues et rémittentes, lienteries et causus. Chaque hypothèse nouvelle s'accompagnait de nouvelles applications de drogue : mélicrats, oxymels, laits et petits laits menaient leur ronde quotidienne et au milieu de ces excipients Euriphon tournoyait semblable à la trière qui a perdu rames et gouverne dans les flots agités.

Il perdait, lui, son assurance et son noble maintien ; et Perdiccas perdait du poids cependant que son corps se couvrait des traces de l'activité cnidienne. Hippocrate, de plus en plus intéressé, laissait traîner malicieusement sur les tables un exemplaire de Platon le Comique où il est question d'un malade couvert des ulcères qu'Euriphon lui a faites en le brûlant. Mais ces citations étaient tout à l'honneur des hommes célèbres et Euriphon n'y avait pas plus échappé qu'Euripide ou Hippocrate n'éviteraient le stylet d'Aristophane.

Après deux mois d'efforts Euriphon abandonnant la partie, grogna dans sa barbe que ce n'était point sa faute si les remèdes bons pour les grecs ne pouvaient convenir à un peuple barbare, et si le proverbe athénien dit que l'on ne peut même pas tirer de la Macédoine des esclaves de bonne qualité. En aucun point ce n'était l'avis d'Hippocrate qui cherchait un principe d'universalité des diathèses applicables à l'espace et au temps.

Hippocrate alors demanda à Perdiccas d'accepter ses soins et d'avoir

toute confiance. Que, comme dans toute cause cachée, il fallait tâcher de la découvrir en suivant les indications de la nature. Il convenait de laisser en paix pour l'instant onguents et drogues. Hippocrate tenait compagnie à son patient, devisait, faisait avec lui des promenades matinales, cherchait à obtenir qu'il fût en état de livrer sans aucune crainte toutes ses pensées. Il l'interrogeait minutieusement, selon sa méthode générale, sur les troubles les plus infimes que le roi pouvait présenter. Notait tous les tics, faux pas de la mémoire, modifications de la volonté et de l'affectivité depuis le début de la maladie. Il l'interrogea aussi sur ses songes. Ce qui y dominait c'étaient des astres errants. Ils traversaient souvent le ciel d'orient en occident et tombaient à l'horizon avec de grands jets de flammes. Ils étaient noirs, d'une densité compacte et comme lourde et cependant leur éclat éblouissait et ils se détachaient sur les autres étoiles comme des traces sinistres dans le ciel. En rapportant ces signes à sa symbolique des songes, Hippocrate connut que Perdiccas souffrait d'un mal profond de l'âme, car il avait écrit : « si le corps céleste est noir et n'est ni pur ni diaphane, cela indique une maladie non par plénitude, non par déperdition, mais par quelque afférence extérieure. Aux astres appartient la révolution extérieure, au soleil la révolution intermédiaire, à la lune la révolution vers les parties creuses. Quand ces astres paraissent errer çà et là sans rien qui les force, cela indique une perturbation de l'âme par l'effet des soucis ». De soucis, Perdiccas n'avait point. Pourtant il y avait conflit intérieur. Il fallait en rechercher la source. Pour remonter vers elle, Hippocrate utilisait un guide : l'émotion. Il la provoquait par tous les moyens, en faisant revivre au malade son enfance, ou ses rêves, et pénétrait de plus en plus dans l'intimité de sa vie instinctive. Quelle pouvait être la cause d'un trouble si profondément caché ? Il chercha dans l'entourage. Quels avaient été ses sentiments pour son père Alexandre ? Il avait toujours eu pour lui une très grande affection et ne s'expliquait pas ces rêves où il le voyait quelquefois entouré du faste légendaire : mille esclaves se prosternaient au cri d'Alexandre le Philellène. Et lorsque son fils approchait, une lance fichée dans le sol se mettait à osciller et le séparait de son père. Il était impossible d'arracher cette lance, son père tendait en vain les bras. Parfois il était seul, parfois se tenait près de lui sa concubine Phila. Et Phila ? Perdiccas éprouvait pour elle les sentiments que donne l'habitude. Elle était née au Palais d'une Macédène des montagnes et d'un affranchi de race asiatique, avait grandi dans l'entourage du roi, libre et aimée de tous par sa vertu, sa réserve, sa bonne grâce et sa grande beauté. Dès 14 ans, elle était devenue la favorite d'Alexandre. Elle avait dix neuf ans lorsqu'il mourut. Un peu plus âgée que Perdiccas elle avait été dans son enfance sa compagne de jeux. Maintenant elle était une maîtresse-femme et dirigeait rondement les affaires du Palais. Depuis quelques années la maturité de son corps magnifique donnait à Phila un rayonnement voluptueux et d'une chaude mélancolie. Perdiccas en parlait avec une gravité émue. Depuis combien de

temps avait-il observé ces changements ? Depuis trois années surtout. Trois ans : c'était aussi le début de sa fièvre inexpiquée. Hippocrate demanda encore à Perdiccas s'il cédait souvent au désir sexuel. Non, il restait chaste et dédaignait esclaves et courtisanes.

Pour Hippocrate qui envisageait les questions sexuelles avec le plus grand naturel et les faisait intervenir dans les régimes et la thérapeutique, cette indifférence génitale devait apparaître déjà comme un fait pathologique. Il concentra ses recherches sur ce point. Il réfléchit plusieurs jours. Enfin il déclara qu'il avait trouvé le mal : Perdiccas était malade d'amour pour Phila, concubine de son père. A la colère du roi en entendant ces paroles, il ne douta plus tenir la vérité. Perdiccas brisa contre le roc le javelot qu'il tenait de sa main droite, jura de la gauche qu'il n'avait jamais éprouvé un tel sentiment et courut s'enfermer dans ses appartements où nul ne put l'approcher jusqu'au lendemain.

Hippocrate le fit mander à l'heure de la promenade. Il se rendit d'assez bonne grâce. Il avait médité fort avant dans la nuit et reconnu que l'opinion d'Hippocrate n'était pas impossible. Phila jouait avec lui quand il était enfant. Dès qu'elle avait eu 14 ans elle s'était brusquement écartée de lui et depuis lors lui parlait à peine. En évoquant la beauté de Phila il se souvint de l'angoisse qu'il éprouvait. Il raconta aussi à Hippocrate un rêve qu'il avait eu cette nuit. Les astres étaient clairs. Syrius et quelques étoiles s'étaient détachées de leur groupe caniculaire. Ces astres erraient dans le ciel mais en sens contraire des rêves précédents. Ils étaient brillants et translucides comme des masses de cristal. Hippocrate à ces mots annonça qu'il voyait là les signes de la santé très prochaine, ô Perdiccas : « quand quelqu'un des astres semble sortir de la voie circulaire, s'il est pur, brûlant, et paraît porté vers l'orient, c'est une annonce de santé, car ce qui étant pur dans le corps s'échappe de sa voie circulaire par un mouvement naturel qui est d'occident en orient, cela, dis-je, est le fait normal ». Perdiccas en effet dès cet instant parut comme libéré de ses conflits intérieurs

Et Hippocrate lui ayant ordonné de suivre pour sa guérison les penchants de son instinct et de ne pas combattre la nature, comme il le prescrivait chaque fois que les circonstances l'autorisaient, Perdiccas obéit. Il courut chez Phila et à sa vue comprit qu'il l'aimait de violent amour. Il le lui dit. Phila versa des larmes. Et elle ne se fit pas prier trop longtemps, lorsqu'elle sut que la vie même de Perdiccas en dépendait, pour avouer qu'elle l'aimait aussi.

Elle voyait sa jeunesse s'achever. Bientôt sa tendresse serait un fruit inutile. C'est ce qui la rendait silencieuse et triste. Mais maintenant il y avait du bonheur pour quelques années. La fièvre qui minait Perdiccas cessa. Il combla Hippocrate d'honneurs et l'invita à vivre à sa cour aussi longtemps qu'il le désirerait ; mais la guérison obtenue, Hippocrate, dès l'automne 427, revint à Athènes où il devait séjourner longtemps.

CHAPITRE VI

Hippocrate loua une petite maison près des bords de l'Ilissus, non loin du puits d'Epicharme. Il avait un parc avec de beaux platanes ; un banc de pierre d'où assis, l'on apercevait entre deux faîtes d'arbres, l'Acropole. Devant ces arbres s'étendait une pelouse verte où l'âne du voisin venait paître. Au fond du parc, des pins, disposés en bosquet.

Il avait pris avec lui son fils Thessalus, laissant à Cos, auprès de leur mère, ses deux plus jeunes enfants Dracon et Phenarète.

Aussitôt l'installation achevée, Hippocrate fréquenta assidûment le gymnase du chirurgien Hérodicus de Selymbrie, auteur de la *gymnastique médicale*. Ce gymnaste avait eu le premier l'idée d'appliquer les longues marches à pied au traitement de certaines maladies. Le médecin lorsqu'il avait posé les indications d'une opération s'adressait pour la pratiquer à des hommes qui avaient une grande habileté manuelle : ces chirurgiens étaient donc fréquemment les professeurs de gymnastique habitués aux fractures et aux soins du corps. Hippocrate qui ne manquait pas d'ironie, ne la ménageait pas à ces artisans lorsqu'ils se piquaient de médecine. Il nous montre le vieux Prodicus, peut-être parce qu'il ne citait aucun nom qui put porter un préjudice personnel à celui qu'il attaquait, faisant mourir les fébricitants en les soumettant à des marches forcées. Mais toute ironie écartée, la gymnastique était liée à la diététique par des rapports étroits. Le vieil Hérodicus était l'instigateur de la méthode. A son école Hippocrate perfectionna et approfondit par sa propre observation l'action des courses diaules, courses recourbées en habit, courses au cerceau, lutte au poignet, lutte à l'huile et à la poussière, chironomie, corycomachie. On y travaillait aussi le chant et Hippocrate nous dit que l'exercice de la voix est très utile, car provoquant l'évacuation de l'humide, il fortifie les chairs.

La société intellectuelle d'Athènes se retrouvait au gymnase. Elle y venait discourir et badiner. Délassement des hommes austères qui mettaient l'habit bas, aimaient respirer l'air chargé de vapeurs et de sueur humaine, l'atmosphère des bains d'étuves et des douches glacées. Parfois quelque philosophe surentraîné par l'exercice physique venait

demander conseil à Hippocrate. On pouvait voir Socrate questionner son jeune ami ; il se plaignait d'avoir le corps douloureux, des maux de têtes, les paupières tombantes après le repas, des frissons après l'exercice. Hippocrate, le doigt levé, prescrivait un régime sévère : « il convient de laisser les exercices sauf les promenades, de prendre des bains chauds, de dormir mollement, de s'enivrer une ou deux fois par semaine mais non de façon excessive, de se livrer au coït quand l'occasion s'en présente ».

Ces rapports entre l'alimentation et l'exercice, les voici au moyen de la symptomatologie réglés de manière décisive et dans leurs plus intimes rouages. Si les symptômes révèlent par exemple un défaut d'assimilation, on usera de pains de farine blutée cuits au four, de poissons grillés à la sauce, d'extrémités de porc bouillies, de substances âcres et salées, on boira des vins noirs mous, on se gorgera de raisins et de figues ; courses recourbées par progression, courses au cerceau, lutte huilée. Pour chaque cas tout est réglé, la souplesse du lit de repos, les heures de promenade, de songerie, de coït et de bain. Et ceci est précieux pour montrer la tendance hippocratique vers l'universalité, la moindre négligence dans les coefficients accessibles détruisant l'effort de synthèse pour nous rejeter dans les jeux du hasard et les triomphes parcellaires.

Hippocrate se liait peu avec ses contemporains. Il n'aimait point l'agora ni les salons, et préférait parcourir les dèmes ou parler dans son jardin, au bord de l'eau, avec des amis éprouvés. Refusant absolument de paraître un des hommes en vue, il arrêta sa parole aux strictes limites de sa profession, et, ces limites franchies dans la conversation, il écoutait. Aussi les notables, les riches oisifs, les philosophes, ceux que ne prenait pas à cœur le problème médical respectaient Hippocrate d'autant qu'ils lui savaient gré de son volontaire isolement. Hippocrate s'occupait de travaux manuels. Vers l'an 426 on boudait volontiers à ce genre de savants. Est-ce que l'esprit doit toucher à la terre. Le labeur des cinq doigts, est-ce digne d'un philosophe.

Un autre penseur vivait à l'écart, dédaigné et n'en ayant cure, seul sur le roc, avec la mer au fond de ses paysages. Au-dessus des sonorités, des pas, des opinions, des jeux : l'astronome Meton. On l'appelait avec mépris : *l'arpenteur*. Cet homme imposait au caprice des astres une route sûre, soumettait la lune à un cycle de 235 lunaisons et la faisait s'éclipser à date fixe. Ses nombres, les siens, les Nombres d'Or, étincelaient au fronton du Temple de Minerve. Mais, dans son observatoire, il vivait ignoré. Il avait construit un gnomon grâce auquel il déterminait l'obliquité de l'écliptique, les solstices, les équinoxes. Il était descendu, lui, du ciel sur la terre.

Hippocrate aussi construisait. Il est facile de l'imaginer gravissant au soir tombant les sentiers qui mènent à l'observatoire. Les lavandes et l'origan sentent bon. Le voici en plein ciel, ce ciel qui livre tous ses

répères, et qui règle la conduite et les maladies des hommes. Tous deux, l'astronome et le médecin, sont en arrêt au bord du silence planétaire, cependant qu'au cours de la nuit les ourses tournent lentement autour d'un axe invisible, règlent les heures nocturnes et se couchent enfin sur l'horizon. Ils parlent de cette ordonnance rigide des mondes qui interdit toute fantaisie à l'univers. Hippocrate aussi dans cette sorte d'existence autonome et parallèle à l'homme qui est la maladie, cherchait un déterminisme inéluctable.

Il construisait. Son mot de prognose, il en bâtissait patiemment l'architecture, c'était le mot de toute sa vie. L'importance qu'il attachait à la médecine du passé était immense. Il en dégageait l'enseignement, le taillait, l'adaptait aux facettes de sa doctrine. Avec Meton il s'entretenait des révolutions des saisons, du mouvement apparent des astres. Et ce n'était point là, reproche qu'il essayait souvent, spéculations météorologiques comme dans le pur domaine des choses éthérées où l'hypothèse était inévitable, mais de l'astronomie positive, science fort utile à la médecine.

Bien avant que ses travaux eussent parcouru les chemins des conquêtes pour se répandre dans tous les pays, on savait déjà à Athènes qu'Hippocrate entendait lier l'étude de l'homme à celle de l'univers, on connaissait sa théorie sur l'air facteur et vecteur des maladies, sur les rapports de l'homme et du climat. Et il éveillait une intense curiosité et prenait place dans le rang des penseurs qui faisaient rayonner la gloire la plus sûre.

Le temps des 87^e et 88^e olympiades fut pour Hippocrate une période de fructueux labeur. Il organisa ses découvertes. Par des notes, discours, causeries quotidiennes aux gymnases, à l'académie et surtout dans son jardin, il resserrait sa doctrine, groupait ses disciples, précisait le point névralgique de la lutte. Il se reliait à Socrate par la divergence même de leurs recherches, car elles partaient d'un point commun : l'étude de l'homme. A Platon, qui adoptait ses conceptions médicales et son processus de raisonnement. Un homme qui subissait grandement l'influence d'Hippocrate, c'était Euripide : il citait fréquemment la pensée du médecin dans ses tragédies : Anaxagore et Hippocrate en composaient la trame scientifique. Et c'était une pensée d'Hippocrate qu'exprimait Thésée à Héraclès meurtrier : « Penses-tu donc qu'un être humain puisse rien souiller de ce qui est divin ? »

Hippocrate rassemblait aussi les observations recueillies au cours de ses voyages et qui formeraient le premier et le troisième livre des Epidémies. Alors il parla de Thasos, Larisse, Abdère, Crotone, Perinthe, Delos, Aegoe, Cranone, Aeniade, Theres, Omile, Salamine.

Géographie de la Douleur. On vit évoluer, vivre et souvent mourir un peuple divers : l'iduméenne servante de Stymarge, Acanthe le Tapythe, le fils de Théménée, le vigneron de Ménandre, celle qui demeurait près du temple de la terre, la fille de Minos, le postillon de Palamède, le frictionneur qui était chez Arpalnide, la concubine de Tésime, le fils de

Parion logé non loin du temple de Diane, la femme inquiète de Pilade, un clazomenien demeurant près le puits de Phryenitidè.

Beaucoup étaient morts ; et Hippocrate racontait ses multiples échecs avec une géniale candeur. Il racontait ses malades, ses morts. Rien ici ne les liait par une sympathie commune. Ils formaient la substance des prochaines découvertes et n'avaient pas connu le nom de leur mal, aucune loi ne se dégageait encore de leurs épreuves. L'observation pure, les faits.

En même temps, Hippocrate apprit la rhétorique sous Gorgias le léontin, frère d'Herodicus. Ce Sicilien, disciple d'Empedocle, était le plus célèbre parmi les rétheurs. Dialecticien subtil, il s'appuyait sur les dernières conclusions négatives de l'école d'Elée. Hippocrate reçut de Gorgias l'art de donner à la parole poids et légèreté, portée et souplesse. Mais il n'acceptait point le dangereux état d'esprit des sophistes qui faisaient profession d'agnosticisme, et dans ses polémiques il les a toujours vivement attaqués. En lisant les écrits d'Hippocrate, en suivant sa pensée et son mode d'expression, on voit que c'est de Socrate qu'il se rapprochait le plus. Une même hauteur dans la simplicité, une même fascination sur l'entourage, un même tour ironique dans la recherche la plus sincère des problèmes, une même haine pour les charlatans, les faux prophètes.

Pour Hippocrate, la médecine est la science des rapports du corps humain avec les objets ambiants. Le corps n'est pas un objet isolé, mais un centre, aboutissement et point de départ. Aussi pour quelque temps va-t-il se détourner de son étude cosmologique et porter son observation sur les réactions internes du corps humain. Il donne au public *des crises et des jours critiques*, ouvrages qui préludent à l'exposé de sa théorie des *humeurs*.

Ici l'influence pythagoricienne est indéniable. Avec Alcmeon il reconnaît des qualités multiples, amer, acide, insipide, doux, salé, astringent, acerbe. Avec Alcmeon il admet que la santé est maintenue par l'équilibre des qualités. La domination de l'une engendre la maladie.

Mais sur ces points isolés il prend des assises permanentes. Qu'est-ce que le corps humain ? C'est, dit-il, un agrégat de solides et de liquides. Les solides sont les parties contenantes, os, membranes, vaisseaux, chairs. Les liquides sont les humeurs. De l'action des liquides naissent les phénomènes vitaux. Ces solides et liquides ne suffisent pas à agréger le corps de l'homme et lui donner son unité ; il y a en troisième lieu les *impondérables*, causes de mouvement, principes d'actions vitales, intelligences ordonnatrices, énergies de la masse, dont Hippocrate ne parlait pas encore car il procédait suivant une méthode d'induction qu'il définirait plus tard.

Il y a quatre humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile jaune, l'atrabile. A ces humeurs correspondent, outre les qualités multiples énumérées par Alcmeon, quatre qualités principales : « ce n'est ni le sec, ni le chaud, ni le froid, ni l'humide, mais ce qu'il y a de trop fort

dans une de ces qualités qui entraîne la turgescence et le tumulte de la masse ». Dans l'ordonnance du corps humain toute prédominance, toute anarchie créent une rupture d'équilibre qui perturbe sa précaire harmonie. Les découvertes de Widal sur l'anaphylaxie, la coeloïdoclasie, ne firent que traduire la rupture d'équilibre humoral d'Hippocrate.

L'équilibre des humeurs est la *crase*. La rupture de la crase est la *dyscrasie*, ou maladie. Or Hippocrate découvre que l'équilibre avait une tendance naturelle à se rétablir, c'est-à-dire que l'humeur crue avait tendance à la *coction* ; laquelle s'accomplissant amène la guérison, ne s'accomplissant pas, la mort. La coction, opération de chimie vivante qui modifie, corrige, cuit le principe morbifique pour le rendre favorable à l'expulsion : « Tous les accidents qui proviennent de l'altération, âcreté ou intempérie des humeurs finissent lorsque les humeurs sont cuites ou tempérées ». Cette coction peut se déceler dans tous les signes physiques et généraux, urines, sueurs, pus des plaies, expectoration, surface de la langue. Et ce que nous appelons aujourd'hui résolution est une des phases de ce phénomène général de la coction. Le neuvième jour de la pneumonie, les septennaires de la typhoïde sont les vestiges isolés de ces lois dont nous avons perdu les directions complexes et cohérentes.

La coction de l'humeur obéit à des lois soumises à l'espace et au temps : elle aboutit à un dépôt qui a lieu dans une partie quelconque du corps : c'est la *crise* ; elle a lieu à des jours fixes, ce sont les *jours critiques*. Les jours impairs sont des jours critiques. Toutes les fois que la fièvre s'arrête aux jours non critiques il faut craindre des rechutes. Ainsi les sueurs jugent la maladie quand elles arrivent aux jours impairs.

Désormais il ne s'agissait plus de s'intéresser à la lésion quelconque d'un organe, mais de suivre le travail de préparation de la coction, du dépôt, de la crise, afin de prédire la vitalité ou la mort de la maladie. La théorie des humeurs faisait corps avec la prognose.

Dédaigner la lésion de l'organe, le signe diagnostique, aux dépens du symptôme, voilà qui bouleversait le sens commun et faisait hausser les épaules à pas mal de praticiens d'Athènes. Mais un esprit suivait ce processus rayonnant de découverte vers une synthèse de plus en plus vaste et concise, et ne se trompait pas sur sa valeur paradoxale : c'était Platon. Il faisait parler Socrate et Phèdre au sujet d'Hippocrate, et consacrait à ses idées un dialogue entier : le sophiste.

Il est certain que, la part faite du perfectionnement des méthodes, la tendance actuelle de la médecine serait conforme au point de vue cnidien. Toute connaissance positive d'une maladie s'appuie sur la lésion anatomique. Le symptôme n'est qu'un épiphénomène dont l'intérêt ne prime pas et qui a perdu son pouvoir d'unifier l'immense variété des diathèses.

Mais à son époque ses idées ne se heurtaient point qu'à des malentendus, à des confusions de termes. Il émettait des paradoxes fonda-

mentaux. Aussi dut-il briser l'opposition des contemporains et les théories d'illustres prédécesseurs. Les ioniens avaient posé l'unité du monde. L'école d'Elée avait poussé l'idée de l'unité jusqu'à la négation de la variété.

Deux hommes avaient écrit des traités sur la nature humaine, Empédocle et Melissus. Faire dériver les quatre humeurs des quatre éléments, il n'y fallait pas songer sans faire œuvre hypothétique (plus tard le dogmatisme de Galien ne saurait éviter cette erreur.)

S'attaquant alors à Thalès, à Anaximène, à Héraclide, Hippocrate déclara : « les philosophes disent que l'homme est tout feu, tout air, toute eau, ou autre chose. Ils avancent que tout ce qui existe est un, et que ce un est tout. Non, rien n'autorise à parler ainsi. Et moi, je dis que si l'homme était un, il ne ressentirait jamais de douleur : qui est-ce qui pourrait exciter de la douleur en lui s'il n'était qu'un ? Et s'il en éprouvait, le remède ne devrait être qu'un. Et l'humeur qui s'écoule de lui devrait être toujours identique ».

Les humeurs, dit Hippocrate, ne sont point des hypothèses, on ne peut les confondre. On les voit, et elles diffèrent par la couleur. Différentes au tact, car on les touche. Différentes leur chaleur, leur fluidité. Elles s'écoulent différemment ou successivement du corps.

Et il les décrit, il oppose la logique, le bon sens, l'expérience aux constructions hypothétiques qui règnent sans contredit. Nous sommes transportés au cœur de cette lutte passionnée où se rencontrent tous les courants de pensées de son époque.

Dialogues, causeries, travaux avec les disciples. Les jours s'écoulaient, nourris et égaux. De fortes pluies avaient imprégné le sol, et les torrents, secs d'habitude, roulaient des eaux bruissantes. Le lever des Pléiades annonça l'été de la 87^e olympiade. Une vive animation emplissait les rues. Athènes vivait, pleine d'espoir. Elle avait triomphé à Sphactéries. Le général Démosthène avait commencé cette aventure, que Cléon terminait heureusement. C'était pour Sparte un si rude coup qu'on pouvait la croire abattue à jamais.

Dans les bosquets verts du Céramique Extérieur, les allées et venues des pallaques et auletrides se mêlaient aux pas des oisifs. Hippocrate allait là pour rencontrer Socrate. Socrate s'attachait aux pas d'Alcibiade. Cet adolescent l'intéressait. Alcibiade fréquentait volontiers auletrides et hétaires, banquetait, s'enivrait, pérorait sur le Pnyx, s'échouait au soir tombant dans les salons littéraires. Aspasia avait repris les brillantes réunions que la mort de Périclès avait quelque temps interrompues. La Milésienne était maintenant la maîtresse du riche marchand de bestiaux Lisyklès. Chez elle se groupait la belle société et les rétheurs y venaient affronter la douce et terrible ironie de Socrate. Il n'était point étonnant de voir certaines hétaires prendre exemple, créer des réunions où se retrouvait la fleur de l'aristocratie. Théodète, Lagisque, Gnatheana ouvrirent les salons littéraires et certaines étaient assez gracieuses pour qu'Alcibiade se complût dans leur compagnie. Arkeanassa nouait sur

son front blanc un peu flétri un bandeau d'or. Les dames se rendaient chez elle en costume de soirée, les messieurs en tenue de ville : respect pour la grâce et le travail. C'est là que surgissait parfois la hautaine allure d'Hippocrate, toujours silencieux et secret, écoutant avec politesse les écrivassiers et poëteraux, avec intérêt les sophistes et les médicastes mondains. Il leur réservait dans ses discours quelques paroles dures.

Aux grandes Dyonisies de 423, sous l'archontat d'Isarchios on joua les Nuées d'Aristophane. A l'avance on savait que Socrate y était fort malmené. Il y vint cependant car il avait commencé la veille avec Alcibiade un dialogue important qu'il ne voulait point laisser inachevé. Le Phidippide de la pièce n'était autre qu'Alcibiade mis à l'école de Socrate pour apprendre à discerner le juste de l'injuste. Socrate y était traité de sophiste, tenait école à prix d'argent et enseignait le Raisonnement Faible et le Raisonnement Fort, c'est-à-dire l'art de gagner n'importe quelle cause. Il y avait aussi une allusion à Hippocrate qui rattachait la nature des nuées à l'art de la médecine.

Ainsi Hippocrate occupait à Athènes une place de choix parmi les premiers citoyens. Sa présence y était discrète, mais indiscutable, on retrouvait son influence dans la pensée scientifique de tous ses contemporains. Il affectait de se tenir hors de toute action politique. Mais son cœur vivait avec le sort de la cité. En 423, la population s'agitait, on parlait d'une levée en masse citoyenne et non citoyenne où participeraient chevaliers, zeugites, étrangers, thètes et métèques. La perte d'Amphipolis fut cruelle aux Athéniens. Pourquoi Hippocrate crut-il bon de sortir de sa réserve, d'encourager un peuple à la colère, à la vengeance ? Ne le regretterait-il pas un jour ? Par un discours enflammé il exhorta le peuple d'Athènes à porter les armes contre les Boétiens.

CHAPITRE VII

Le Roi des Rois porte superbement son titre. La plus grande partie du monde lui a rendu l'hommage de la terre et de l'eau en signe de soumission. Les immenses territoires de Parthes, des Ethiopiens, des Mèdes, les royaumes de Crésus, de David, de Salomon, d'Amasis, de Nabuchodonosor, sont siens. Sur les plus hautes cimes du Caucase, une magicienne gardait la Toison d'Or. Esculape, Thésée, Hercule, Castor et Pollux, Orphée était partis à sa conquête sur un navire merveilleux. La patrie de la Toison d'Or au Roi des Perses, symbolique transfert : le trésor du Monde est à Persépolis. Cet insolent empire s'arc-boute à tous les rivages, capte toutes les mers connues. A lui les quatre plus redoutables capitales. Babylone est le refuge du dieu Merodach. Il a dit : j'ai ajusté les battants en airain, les rampes et les grilles. J'ai creusé les fossés, atteint le fond des eaux. Alors les hommes ont entouré l'enceinte d'eaux comparables à l'abîme du fond des mers. Cette enceinte, le séjour de Bel, est un carré parfait de soixante et douze mille mahargagars de tour. Son mur est le boulevard du Soleil Levant de Babylone. Une deuxième enceinte — que Bel la protège — est un second carré parfait. Lorsque le soir se ferment les portes d'airain, des ondulations sonores courent dans l'armature de la ville, caressent aux frontons les taureaux ailés, et porte leur frémissement à la surface des eaux où dorment les ibis.

Persépolis, la plus riche cité que le soleil éclaire, garde les trésors des Cananéens, des Assyriens, des Aryens, l'or de Salomon, de Crésus, des Achéménides et tout l'or dorique. C'est de là que partent des armées innombrables. Ecbatane, avec ses sept enceintes, ses tombeaux royaux, ses hypogées de marbres. Suze, sœur de Persépolis, gardienne d'un trésor légendaire. Pasagardes, la Ville Sainte des Perses, qui protège le tombeau de Cyrus, et où les Achéménides se font couronner. Et partout d'immenses monuments dont les terrasses superposées cherchent le ciel. De hautes colonnes dont les chapiteaux soutiennent les taureaux ailés.

Or, dans cet empire fortuné sévit la peste. Elle s'est répandue dans l'armée. Artaxercès fait prévenir tous ses satrapes. Ils doivent rassembler tout ce qu'il y a de plus célèbre en fait de médecins. Partout on

peut trouver d'immenses laboratoires pourvus de tout le matériel humain et des instruments les plus modernes. Parmi les prisonniers de la campagne de Cyrus se trouve un jeune médecin du nom de Ctésias de Cnide. Artaxercès le libère, le fait venir à sa cour, lui demande d'assurer la direction sanitaire de ses troupes. Enfin toutes les précautions sont prises.

Enrayer un tel fléau était chose difficile. Artaxercès découragé songea à Poetus, l'un de ses meilleurs conseillers : « Le grand roi des rois. Artaxercès à Poetus salut : Envoie-moi sans retard quelque secours tiré de la nature ou quelque remède venant de l'art ou le conseil d'un homme capable de guérir. Car règnent parmi la multitude l'angoisse et cette agitation excessive qui rend la respiration courte et fréquente... »

Ici pourtant rien de comparable à cette terrible maladie d'Athènes que l'on avait appelée peste parce qu'on ne connaissait pas encore de fléau plus affreux, et qui était une épidémie étrange, une sorte de variole, une maladie infectieuse à signes cliniques inconnus. Se rappelant cet épisode, Poetus écrivit à Artaxercès : « Hippocrate médecin guérit cette maladie. Doué d'une nature divine, il a élevé la médecine d'une condition petite et vulgaire à un rang élevé et scientifique. Il est le neuvième depuis le roi Crisañus, le dix-septième depuis Esculape, le vingtième depuis Jupiter. Sa mère est Praxithée, fille de Phenarète, de la famille des Héraclides. Des deux côtés le divin Hippocrate est issu des dieux. Il purge la terre et la mer non pas des bêtes farouches mais des maladies sauvages et malfaisantes, dispersant les secours d'Esculape comme Triptolème les graines de Cérès. Aussi a-t-il reçu de bien des lieux de la terre les honneurs divins et les Athéniens lui ont attribué les mêmes avantages qu'à Hercule. »

Aussitôt Artaxercès adresse des officiers à Hystane, gouverneur de l'Hellespont. Il lui commande d'obtenir qu'Hippocrate vienne auprès de lui, à n'importe quel prix, et lui offrant autant d'or qu'il voudra. Et s'il est encore en Europe quelque autre homme excellent, qu'il l'attache à la maison du prince sans rien épargner.

Hippocrate sortait d'une représentation au théâtre de Dionysos, lorsqu'il reçut le message d'Hystane lui annonçant que des envoyés se présenteraient à lui prochainement, et dans quel but.

Ce message était maladroit pour deux raisons ; il parlait d'argent et donnait à Hippocrate le temps de réfléchir.

Tout pays inconnu exerçait sur lui un immense attrait. Invité spontanément à se rendre en Perse, il aurait mal résisté à des insinuations habilement enchaînées et à une requête qui eût tenu compte des qualités de son caractère. Or, sa loyauté, son désintéressement, son goût d'indépendance avaient été dès l'abord blessés. Et il réfléchissait, soucieux et monologuant, au point que les jeunes gens qu'il croisait sur la voie publique riaient, chuchotaient qu'il avait dû mettre bien mal en point par sa médecine quelque débardeur ou mendiant des bas quartiers.

Tous les pays étrangers. Oui. Mais la Perse ! Quelle curiosité n'éveille-t-elle pas chez tous. Pays arrogant et qui gouverne par la loi de l'or. Ses sujets ne paient pas d'impôts. Ses dieux sont géants et polymorphes. Ses gratte-ciels sont visités par les nuages.

Pourtant, ils sont éléments aux vaincus, assez accommodants pour les échanges. Ils font venir de partout les savants, les musiciens, les danseuses. Astronomes et médecins y trouvent toutes commodités. Quel vaste champ d'études Hippocrate obtiendrait là. Accepter... Il ouvrit la porte du jardin et s'arrêta.

Mais qu'ils sont irritants avec leurs ordres, leurs dix mille talents, leurs : Le Grand Roi a besoin de toi, leurs : il est urgent de t'y rendre.

Peser le pour et le contre.

D'autres inconvénients encore. Hippocrate, dernièrement, a exhorté Athènes à porter les armes contre les Boétiens. Or, ces gens là reçoivent à pleines mains l'argent perse. Artaxercès saura cela. Il est peu réjouissant, quand on vous propose les honneurs égaux aux premiers des perses, d'envisager une fin réservée au dernier des esclaves, et si loin de sa patrie.

Non, ces tyrans babyloniens n'attirent pas la confiance. Leur humeur est changeante, prompte à la colère. Et alors, quelle cruauté sauvage !

En entrant à la maison, il rencontra son fils, raconta ses hésitations. Ils s'assirent sur la terrasse. La tête des cyprès s'inclinait sans effort sur un rythme très lent. L'Acropole livrait aux reflets du soir ses marbres neufs. Et Thessalus suppliait. Alors Hippocrate sentait qu'il refuserait les présents d'Artaxercès. Thessalus disait : Dois-je, ô mon père, te rappeler la triste histoire d'Appolonidès de Cos, telle que me la racontait ma mère, chez nous, les nuits d'insomnie où le vent soufflait très fort ? Nous avons ici provisions, vêtements, logement, et tout ce qui suffit à la vie... Alors Thessalus évoqua la merveilleuse histoire.

C'est à la cour du même Artaxercès, dit Longue-Main, que vivait Appolonidès de Cos, médecin fort estimé. Il était tombé amoureux d'une jeune sœur du Roi, l'avait séduite. La mère d'Artaxercès l'avait fait mettre à la torture, et enterrer vivant le jour même où la petite princesse coupable était morte.

Dans la nuit tout à fait venue, Hippocrate songe à cette barbarie, à ces mœurs asiatiques raffinées et surnoisées, à la nacre des ongles, à la pourpre des lèvres, à ces palais de marbre et d'or, à ce peuple vêtu de longues robes, à ces princes porteurs de tiaras, à ces beautés si étonnantes avec leurs yeux long fendus et leur corps arqué. Accepter..

— Ne nous as-tu pas justement enseigné, ô mon père, disait Thessalus, qu'il ne faut pas réfréner les impulsions vers la beauté qui fortifie l'âme, mais plutôt celle des mauvais penchants vers la jalousie, l'envie, la démesure ?

Hippocrate sourit et connaissant la gravité que comporterait sa réponse partit dès l'aube pour Cos. Les envoyés y arrivèrent peu après lui. Il les reçut dans la salle de l'assemblée où se trouvait un public nom-

breux. Les ambassadeurs dirent qu'ils étaient mandés par leur Maître vers Hippocrate, issu des Asclepiades :

— Artaxercès ayant besoin de toi, nous commande de te donner à profusion or, argent, et tout ce dont tu manques et que tu te hâtes près de lui. Il te promet que tu seras égal en honneur au premier des Perses.

Tout le monde faisait silence, et Hippocrate dit :

— Faites parvenir à votre maître ma réponse : La sagesse a auprès de moi plus de puissance que l'or. Et je ne puis avec honneur accepter de telles offres ni aller guérir des barbares qui sont les ennemis des grecs.

Cette réponse fut transmise au gouverneur de l'Hellespont, qui chargea Gymnasbes Dieutychès de la porter au Roi. Celui-ci outré envoya des ambassadeurs à Cos avec cette lettre :

LE GRAND ROI DES ROIS
AU PEUPLE DE COS

Livrez incessamment à mes messagers Hippocrate, médecin, animé de mauvais sentiments et qui a insulté à moi et aux Perses. Sinon préparez-vous à recevoir le châtiment même de l'ancienne injure. Car j'irai ravager votre cité et j'jetterai l'île dans la mer et la dissiperai de telle sorte que la postérité étonnée demandera où elle a été.

L'incident diplomatique s'aggravait. Mais il n'en était plus comme au temps de Darius et de Xercès, près d'un siècle s'était écoulé depuis lors, et la menace perse sur les rivages grecs n'était plus aussi sûre. L'assemblée du peuple se réunit aussitôt, vivement courroucée qu'on ait osé parler ainsi du divin Asclepiade. Et le Sénat rédigea promptement la réponse qu'il remit aux ambassadeurs.

« Il a été résolu par le peuple que nous ne ferons rien d'indigne ni de Mérops ni d'Hercule, ni d'Esculape. Et nous ne vous remettons point Hippocrate, quand même nous devrions tous périr misérablement. Nos pères refusèrent à Darius et à Xerxès la terre et l'eau, trouvant qu'ils étaient semblables aux autres hommes et mortels comme eux. Artaxercès n'est pas plus immortel qu'eux. Partez donc de Cos, et portez-lui notre réponse. »

CHAPITRE VIII

Alcibiade était maintenant le maître d'Athènes. Lorsque l'expédition de Sicile fut décidée, Alcibiade demanda à Hippocrate aide médicale pour cette immense armée navale qui allait cingler vers la Grande Grèce. Hippocrate pria Thessalus d'accompagner Alcibiade. Thessalus accepta. Il reçut mission d'étudier les plaies de guerre. Hippocrate arma pour lui un beau vaisseau qui porterait en proue le serpent noué au thyrses d'or.

Pendant les préparatifs de guerre, Hippocrate voulut aller en pèlerinage à Delphes avec son fils. Les Asclepiades de Cos y jouissaient de privilèges royaux. C'est en effet grâce à leur ancêtre, le roi Nébros, que le temple de la pythie avait été fondé, que les Delphiens avaient accompli l'oracle : « aller à Cos, en ramener le fils du cerf avec l'or, avant que les Criséens enlevassent le trépied dans le sanctuaire ». Les Criséens avaient été vaincus.

Les deux voyageurs se mirent en route dès l'aurore, traversèrent les bras du Cephise, des bois d'olivier, des déserts de bruyères, des défilés escarpés et sauvages. Après trente lieues, à la fin du quatrième jour, ils bivouaquèrent au bord de la mer. Un bateau les emporta en Phocide.

Ils arrivèrent dans la vallée et se baignèrent dans la fontaine Castalie. Assistèrent à une course de chars à l'Hippodrome, puis montèrent vers la citadelle située au flanc du Parnasse. Le peuple les accueillit avec beaucoup de joie et les amphycions décidèrent des fêtes en leur honneur.

Ils montaient vers la ville, entourés d'une foule amie et d'un peuple de statues, toutes fondues dans l'or perse des vaincus de Marathon, et qui semblait une race figée magiquement dans l'éclat de sa gloire ; statues de vainqueurs, de héros, de poètes, de dieux.

Les Amphycions firent graver sur une stèle de marbre les antiques privilèges des Asclepiades de Cos qui avaient, à l'égal du Chef des Amphycions, l'honneur de consulter les premiers l'oracle.

Cette stèle, en présence d'Hippocrate et de Thessalus, fut scellée dans l'Hippodrome où avait été ensevelis Chrysus, fils de Nébros l'asclepiade.

De retour à Athènes, Thessalus rejoint son poste. La flotte prend la mer par un jour bleu de juillet. La trompette retentit, les équipages

répètent les prières, entonnent le péan, font les libations. Hippocrate, comme tous les habitants est sur le port, vivement ému. Ces magnifiques trirèmes témoignent d'un peuple puissant et libre. Dernier spectacle solennel que pourra offrir Athènes.

En 415, Thessalus a vingt-deux ans. Le second fils d'Hippocrate Dracon, vingt ans. Sa fille âgée de seize ans vit à Cos. Hippocrate reprend sa tâche, il est entouré de disciples fervents. Dracon est venu le rejoindre à Athènes. Polybe, Dixippe, Dionysius sont ses amis. Ils relèvent les observations des malades, perfectionnent certains points, se partagent les travaux, collaborent étroitement avec le maître. Les ouvrages se mêlent, notes, publications, cours, discours, conférences, observations. Comment dès lors faire la différence des écrits puisqu'une même âme les anime ? Nous n'arrivons pas à nous intéresser à ces points de litige qui devaient faire dissertar inépuisablement de poudreux scolastes, peu au courant des procédés de travail employés de tous temps en médecine par les maîtres et leurs élèves.

Hippocrate se spécialisait en tout. Chaque ramification de l'Art trouvait en lui le même chercheur assidu.

La spécialisation est de tendance aujourd'hui séparatiste, chaque rameau tend à s'éloigner de la souche commune pour prendre une allure de science individuelle à mesure qu'il se développe. Chez Hippocrate au contraire chaque branche de la médecine, solidement rattachée au tronc, puisait dans les principes généraux la sève qui lui permettait d'évoluer pour son propre compte et se développer.

Ainsi, il attribuait aux qualités un rôle de constance qui jouait le rôle de l'atome dans le système physico-chimique actuel. D'où notion du cycle organique, d'interéchange, l'organe étant considéré non comme un tout mais comme un agglomérat, un lieu de transactions où viennent s'équilibrer les contraires. De là, il obtint la notion que tous les lieux dans l'homme peuvent absorber les remèdes. Comme application il décrivit certains remèdes pouvant être absorbés par la surface de la langue. Cette méthode de *perfusion linguale* a été découverte par hasard il y a quelques années à propos de l'adrénaline.

De même Hippocrate a posé l'aphorisme : « l'air produit les grands phénomènes, donne la vie et transmet les maladies ». De là, il peut induire qu'il y a de l'air dans l'eau, et que les poissons s'en nourrissent : « l'intérieur de la mer participe aussi au souffle. Les animaux qui y nagent ne jouiraient pas de la vie sans lui. Il leur serait impossible d'avoir le souffle nécessaire à la vie, s'ils ne le prenaient ou dans l'eau ou à travers l'eau ».

L'eau de mer contient donc ce principe vital élémentaire, l'air. Aussi en conseille-t-il l'usage thérapeutique, en boissons, bains, fumigations, pansements.

Spécialiste en tout. Il écrit des traités sur la dentition, les yeux, les reins, les glandes, le cœur, la nature des os, les muscles, les articulations. Il construit une œuvre chirurgicale immense et qui fait encore

l'admiration de tous. Les femmes l'intéressent au plus haut point. Le *Traité des maladies des filles* étudie les troubles qui précèdent la puberté. Il attribue à des déplacements sanguins ces perturbations de l'organisme que nous savons dues aujourd'hui à des manifestations endocriniennes, encore qu'assez mystérieuses. Ouvrages sur les femmes enceintes, à sept mois, à huit mois, sur les fausses grossesses et grossesses nerveuses, sur les avortements, sur les femmes stériles, sur les déviations utérines avec leurs traitements détaillés ; spéculum, sondes de plomb, bougies et pessaires sont constamment utilisés. Aux consultations gynécologiques une foule quotidienne se presse, et bien qu'il s'adresse volontiers aux gens du menu peuple, Hippocrate est appelé à soigner quelques bourgeoises difficiles, et pas mal d'hétaïres, de pallasques, de courtisanes de la cité. Tempéraments variés.

Les tempéraments : Découverte hippocratique. Réaction entre l'organisme et le milieu ambiant. Point de jonction entre l'homme et l'univers. Hippocrate s'aperçoit que la variété des constitutions se ramène à quatre types constants : ces quatre types correspondant aux quatre humeurs cardinales. Il distingue les quatre tempéraments : *lymphatique, bilieux, sanguin, atrabilaire*.

Telle est la cohésion de cette œuvre dont on a nié le lien et de cet esprit dont on a nié l'existence. L'observation et l'aphorisme, analyse et synthèse, conjugaient leurs poussées pour étayer la prognose. Chaque aphorisme énoncé par Hippocrate, et recueilli par ses élèves, était l'aboutissement de longues recherches et d'une série de preuves échelonnées : le dogme était conclusion, jamais affirmation préalable.

L'année 414, du lever des Pléiades au coucher d'Arcturus, avait été chaude, humide, douce, avec de forts vents du Sud. Aussi les santés allèrent bien durant l'hiver, à l'exception des phthisiques.

D'ailleurs, la guerre de Sicile s'éternisait. Les dernières forces vives de la cité étaient allées renforcer ce siège funeste. De grandes privations accablaient les Athéniens. Les tuberculeux moururent en grand nombre. Hippocrate avait longuement étudié les phthisiques. Les livres des Epidémies en faisaient foi. Il donna le tableau exact du *terrain tuberculeux* : « La phthisie attaquait les hommes peu velus dont la peau était d'un blanc tirant sur le rouge comme les pois chiches, qui avaient les yeux bleus, les omoplates relevées, en ailes, le tempérament pituiteux ».

Bien qu'Hippocrate ne s'intéresse aux signes physiques que par rapport à l'évolution, il ne leur accorde pas moins une attention très scrupuleuse. Aussi en tuberculose l'exemple est frappant, car il isole cette maladie avec ses formes variées et toutes ses localisations voisines. Au point de vue anatomique « il se fait des tubercules dans le poulmon lorsque la pituite et la bile s'y rassemblent et se pourrissent ». Il décrit la tuberculose des plèvres, des intestins ; les vomiques au cours des pleurésies purulentes, les empyèmes. Il a le mérite de découvrir la nature tuberculeuse des lésions osseuses, ciphoses, coxalgies, et donne un tableau clinique complet de la phthisie dorsale dite Mal de Pott. Après

lui, on en a fait, pendant vingt siècles, une affection indépendante.

Il établit encore un rapport constant entre la tuberculose et les extrémités des doigts recourbés, aux ongles bombés et crochus, dits : doigts hippocratiques.

Quant à la cause, il admet l'hérédité : « le phthisique naît d'un phthisique », notion infirmée aujourd'hui — pour combien de temps — par l'idée de contagion.

C'est en tuberculose que l'on fut le plus longtemps asservi aux symptômes. Avant Laënnec, la pâleur, l'état général, la fièvre, signaient seuls l'atteinte du mal. C'est le plus grand titre de gloire de Laënnec d'avoir en 1819, établi les signes spécifiques, diagnostiques, de la tuberculose en révélant l'auscultation pulmonaire, une des plus grandes découvertes de la science médicale. Or c'est Laënnec lui-même qui écrit dans sa thèse : Hippocrate regardait tout ce qui a rapport au pronostic comme plus nécessaire à connaître que ce qui est relatif au diagnostic... On doit avouer avec Hippocrate que pour le but principal de la médecine, guérir ou traiter les maladies, il importe beaucoup moins de connaître parfaitement leurs caractères spécifiques que les signes communs (épiphénomènes) qui peuvent survenir dans toutes et qui servent à en indiquer le degré et la violence ».

Lui aussi, Laënnec, que l'on oppose toujours aux symptomatiques, il accordait la première place aux épiphénomènes.

En second lieu, cette auscultation pulmonaire dont on lui attribue la découverte, Hippocrate l'avait inventée et lui attachait une grande importance ; il l'avait signalée comme pouvant donner un bruit semblable au frémissement du vinaigre bouillant. Il avait décrit le *bruit de cuir neuf*, qui est resté longtemps un mystère pour les commentateurs. Et dans la pleurésie, la *succussion hippocratique* ; il faut appliquer l'oreille contre le thorax du malade, et le secouer brusquement par les épaules ; s'il y a du liquide dans la plèvre, on entend un clapotement.

Ainsi le principe était posé. Laënnec, médecin hippocratique, n'avait qu'à le développer pour en retirer les plus géniales applications.

Le traitement hypocratique de la tuberculose était aussi rationnel : « boire de l'ellébore et du bouillon de lentilles, se bien nourrir, peu d'exercice, s'abstenir du commerce des femmes. Cette maladie dure environ sept ou neuf ans. On en guérit quand on est soigné au début ». En cas d'hémoptysie, pour guérir de façon définitive, un an de repos au lit.

Enfin un de ces traitements s'entourait d'un mystère qu'on croyait à jamais impénétrable : pour écarter le poumon malade de la plèvre, il conseillait d'introduire dans la plèvre une vessie au bout d'un chalumeau et de la remplir d'air. On peut dès maintenant lui retirer tout son mystère, si l'on consent à voir dans ce traitement l'ébauche de la méthode de pneumothorax thérapeutique découverte par Forlanini.

Avant de quitter Athènes, Hippocrate voulut écrire la description de

la peste d'Athènes et il l'inscrivit dans le troisième livre des épidémies, qu'il publia à Athènes même. Le souvenir de ces ravages éveillait maintenant d'autres tristesses. A mesure qu'il construisait son œuvre, Hippocrate affectait de se tenir de plus en plus en dehors des événements. Mais pouvait-il oublier l'absence de son fils Thessalus ? Les Athéniens écrasés à Syracuse, fuyards harcelés dans les marais de l'Anapo, prisonniers mourant de faim dans les carrières aveuglantes, généraux égorgés ; si Nicias avait connu les travaux de l'arpenteur Meton, il n'aurait pas été terrifié par une éclipse de lune avant de livrer la bataille décisive. Maintenant il était trop tard. Athènes ne retrouverait plus ses armes, ni ses flottes, qui faisaient frissonner les calanques.

Euripide avait quitté Athènes pour toujours. Il était allé finir sa vie en Macédoine, chez le roi Archelôus, successeur de Perdiccas. La vie même d'Athènes semblait perturbée, délicate et précaire. Elles n'étaient plus, les brillantes chevauchées sur la route d'Eleusis, les promenades des élégants depuis le Portique Royal jusqu'au Pœcile, les revues des hoplites aux abords du Lycée et de l'Académie, les péroraisons aux Dikasterias, les représentations au théâtre de Bakkhos. Dans les rues que n'emplissaient plus à l'aube les groupes d'esclaves se rendant aux fabriques suburbaines, les pas matinaux sonnaient étrangement. Hippocrate rêvait. Sa prime jeunesse avait été illuminée par la jeunesse d'Athènes. Y avait-il deux Athènes ?

La première : un immense mur s'élève au nord de la ville, surplombe les Longues-Roches, bâti de marbres bruts, de colonnes, de ruines fumantes, de tambours, de triglyphes et de metopes, toute la chair d'une ville saccagée qui veut renaître, puis c'est le mur du Sud, pyramide aux crêtes de marbre pentélique. A l'intérieur bat le cœur de l'Attique. Le symbole de la pensée grecque s'éveille. Athènes panhellène. Athènes accueillante aux bannis. Amie de la sagesse, brûlante de la curiosité du Monde. Qui pardonne aux vaincus, qui accepte Parménide et Zenon d'Elée aux processions d'Athènes. L'anthropomorphisme homérique blessé par les flèches de Xénophane, cesse d'être un dogme religieux. Déchéance de la mythologie, pressentiment du divin. Anaxagore, Euripide, Socrate, Protogoras. Et Périclès. Il n'était point question alors de bafouer inutilement les oracles !

Une autre Athènes : c'est Alcibiade qui coupe la queue à son chien et le nez aux Hermès à la nouvelle lune, c'est la prise de Milo, tous les hommes tués, femmes et enfants vendus comme esclaves. C'est l'exécution des dix généraux vainqueurs aux Arginuses, mais qui n'ont pas relevé leurs morts.

C'est l'exil de Phidias, la condamnation de Protogoras pour son livre *Sur la Nature des Dieux*, de Diogène d'Apollonie, du physicien Hippon. Et ce sont les revers militaires. La trahison d'Alcibiade, les intrigues victorieuses des Perses, le désastre de Sicile où la puissance d'Athènes sombre définitivement. Les îles de Chio, Milet, Lesbos, Rhodes, l'Ionie et la Propontide révoltées. Athènes détestée, honnie. Et ceux qui l'ai-

ment encore ne doivent-ils pas se défier d'elle ? N'a-t-elle pas déjà parlé de porter les armes contre Cos ?

Il est temps pour Hippocrate d'accomplir fidèlement le tracé de son destin. Son œuvre vulgarisatrice, la leçon exotérique de l'oracle, l'observation des phénomènes, l'établissement d'un dogme fondamental en forment les points cardinaux. Inutile de s'attarder dans une cité pour lui donner l'occasion d'être ingrate. Il a donné à Athènes son enseignement, sa foi. Maintenant il doit porter sa parole dans les régions les moins favorisées du monde afin que depuis les landes hyperborées jusqu'à la ligne de l'équateur où la terre s'arrête dans une trainée de braise, nul ne put ignorer les tables de l'Art.

CHAPITRE IX

Alors commença pour Hippocrate cette existence de professeur errant, qui durerait pendant toute la seconde partie de sa vie. Il serait le *périodeute*. Il ne voyagerait plus seulement au profit de son observation personnelle. Dans toutes les villes, son arrivée serait annoncée, la foule se réunirait pour recevoir ses institutions. Il allait ainsi enseignant au peuple les tables de la médecine, consolidant le fondement de cette science. Des élèves venaient de tous les points de la terre vers les villes où il séjournait, pour recevoir sa parole. Ceux qui étaient riches et portaient le pallium brodé payaient fort cher. Ceux qui étaient pauvres et aimaient la médecine ne payaient rien.

Il se rendit d'abord à Larisse.

Puis il résolut de passer un long temps, dans un pays situé à la droite du lever héliaque d'hiver. Il suivit la route que devait prendre quelques années plus tard le grand Alexandre, franchit l'Hellespont et s'arrêta longtemps en Asie Mineure. Il propageait l'unité de l'esprit grec et préparait ainsi le terrain aux futures conquêtes de l'empire de Macédoine.

Il arriva en Asie Mineure au printemps. Sa carrure, sa mise tout à fait personnelle, lui composèrent un signalement bientôt légendaire. Il était grand et beau comme Pythagore, dont Diogène dit qu'il semblait Apollon venu des régions hyperborées. Il portait un chapeau à larges bords. Par ce signe il s'apparentait à une lignée de héros qui comptait quatre branches : Esculape, Ulysse, Castor et Pollux, Orphée. La foule, vivement frappée de cette ressemblance, croyait voir là une marque de sa nature divine. En réalité, tous demi-dieux, ils étaient aussi tous voyageurs : et Hippocrate partageait cette gloire. Le chapeau était pour lui le symbole de l'éternel voyage. Il portait aussi le bâton d'Esculape, d'un bois rugueux à nœuds multiples pour marquer les difficultés de cet art plein d'écueils et la longueur du temps qu'il faut employer pour s'y rendre habile. Il commençait seulement à laisser pousser la barbe, qu'il portait courte, taillée en collier, frisée et très brune bien qu'il ait atteint le milieu de sa vie centenaire. C'est ainsi, dépassant ses fils et ses disciples d'une coudée, qu'il faisait son entrée dans les cités, et on l'accueillait aux cris de : l'oracle de Cos ! Le divin Hippocrate. Mais il

leur disait aussitôt de cesser de l'appeler ainsi, car depuis quarante ans il n'avait cessé d'étudier la nature humaine et les causes de la vie, et il ne se passait point de jour sans qu'il commît quelque erreur dans cet art.

Dire la vérité et faire le bien, voilà selon Pythagore le seul moyen de se rendre semblable à Dieu : dans ce sens Hippocrate méritait bien le nom de divin.

Et voici ce qu'il disait publiquement sur son passage quand il avait rassemblé ses élèves :

« En Omile, Autonome mourut d'une plaie à la tête. Il fut frappé au fort de l'été, d'un coup de pierre tirée à la main, sur les sutures, au milieu de la fontanelle. Je ne me doutais point d'abord qu'il était à propos d'appliquer le trépan. Les sutures, à l'endroit du coup, furent cause de mon erreur. Je le reconnus plus tard. Il y eut de violentes douleurs à la clavicule, des convulsions aux deux mains, car la plaie était située au milieu de la tête et de la fontanelle. Je ne le trépanai que le quinzième jour. Il mourut le seizième. » D'ailleurs, afin que cet épisode fut connu de tous, amis et ennemis, il le publia dans le cinquième livre des épidémies.

Près de lui voyageaient trois illustres médecins : son fils *Thessalus*, âgé de trente ans, son fils *Dracon*, âgé de vingt-huit ans, et son gendre *Polybe*. Ces médecins prenaient part à ses recherches, travaillaient avec lui et se partageaient les efforts. Ils s'identifièrent à leur maître au point qu'ils prirent parfois le nom d'Hippocrate III, Hippocrate IV, Hippocrate V, ce qui rendait l'assimilation absolue. Dès lors Hippocrate prenait des attributs extra-terrestres. Il devenait une somme. Il pouvait être présent à la fois sur les rives de l'Hellespont, sur les côtes de Sicile, à Cos, à Delos, à Damas. Il devenait un problème insoluble pour les petits esprits futurs qui font métier de compulser, d'étriquer, de ramener à la jauge du vraisemblable des événements qui ont dépassé leurs cours habituel. On pouvait crier sur plusieurs points de la terre : voici Hippocrate sauveur, et lui élever une statue en fer à Athènes, une statue d'airain à Argos, pour des services simultanément rendus. C'était l'expansion de ce phénomène de confiance collective dont nous axions vu l'ébauche au moment de la peste d'Athènes.

Lorsqu'il pensait à Athènes, Hippocrate éprouvait une sincère douleur, et qu'il ne pouvait avoir qu'une patrie, Cos, qu'une sympathie, le monde. N'avait-il pas une œuvre au-dessus des luttes humaines, et n'était-ce pas vain de préférer les Grecs aux Perses, et de prendre fait et cause contre les Béotiens ? Pourrait-il maintenant refaire une réponse altière au roi des rois ?

Que ces dernières années aient été sombres !

Athènes vaincue par Sparte. Les longs murs et les forts du Pirée démantelés. Puis les Trente Tyrans, la terreur. Et lorsque toute cette honte fut effacée, l'ancienne constitution rétablie, l'amnistie proclamée, et que l'on pouvait espérer dans Athènes, le crime odieux de l'incom-

préhension et de la sottise : la mort de Socrate. La première année du quatrième siècle le plus sage des hommes buvait la ciguë.

Maintenant Athènes recevait l'or perse à pleines mains, s'alliait à Thèbes, Argos et Corinthe, et infligeait à Sparte une défaite navale à la hauteur de Cnide. Du rivage de Cos, on assistait au choc des trières et trois jours durant les épaves vinrent s'échouer sur la grève. La fortune d'Athènes se relevait, mais elle était maintenant moins capable d'orgueil que de vanité. Elle refit sa menace : porter les armes contre Cos. Hippocrate aussitôt envoya Dracon dans le Péloponèse pour demander une alliance. Il se rendit lui-même chez les Thessaliens dont il implora aide et secours ainsi que des peuples voisins. En même temps il envoyait son fils Thessalus à Athènes pour les engager à renoncer à leur entreprise guerrière. Cette activité diplomatique, dont le but unique combinait une double action connut un succès complet. La Macédoine, dont le roi Archelaïs venait de succéder à Perdiccas II, la Thessalie, la Thrace, le Péloponèse s'engagèrent à marcher aux côtés de Cos.

Ainsi Thessalus pouvait tenir aux Athéniens un discours d'amitié appuyé sur des arguments fermes. Discours fort précieux car il nous éclaire sur les rapports des deux cités. Devant l'Assemblée, il commença son discours d'ambassade en rappelant les quatre grands services que sa patrie avait rendus aux Grecs. Devant les Amphyctions silencieux, il raconta d'un accent pathétique, le temps où il existait un peuple Criséen : il habitait autour du temple pythique, et touchait aux Locriens, à Moelene, au mont Hyphius au long duquel sont ceux de Phocée. Il dit comment les Criséens avaient mis leur puissance à l'usage du mal, comment les Amphyctions, grâce à l'appui de l'oracle de Cos, de Nebros asclepiade, et de son fils Chrysus, purent les vaincre, consacrèrent tout leur territoire à Apollon, y érigèrent un temple, y établirent le combat gymnique et hippique, et firent enterrer à l'hippodrome le fils de Nebros à qui Delphes consacra des sacrifices annuels. Aux asclepiades de Cos fut accordé le privilège réservé aux Hiéromnémones de consulter les premiers l'oracle.

Second service : Cos préféra périr de fond en comble plutôt que de donner aux Perses l'hommage de la terre et de l'eau. Elle fut livrée à la fille de Lygdamis, la reine Artemisé, qui la ravagea, vendit ses habitants ou les fit massacrer, jusqu'à ce qu'une tempête vint briser les vaisseaux barbares.

Il rappelle ensuite le service qu'Hippocrate avait rendu pendant la peste à Athènes et à tous les peuples voisins.

Enfin lui-même Thessalus avait combattu aux côtés d'Alcibiade pendant 3 ans au siège de Sicile. Son père accepta donc en la personne de son fils tous les hasards de la mer, de la guerre et des maladies auxquels les existences errantes sont exposées. D'ailleurs de tous temps cette aide se révèle : « l'expédition de Troie n'est pas un mythe, c'est un fait historique ; et là tandis que Cos apporte un contingent très grand, les fils d'Esculape servent les Grecs comme médecins et guerriers : et

Machaon perd la vie dans la Troade, lorsqu'il descend du cheval dans la ville de Priam ».

Et les fils des Amphyctions, émus baissent la tête. Alors Thessalus les harangue : « songez que les puissants ont eu besoin des petits. Ne portez pas les armes contre nous. S'il advient que plus nombreux, vous triomphiez de nous, ne nous réduisez pas à la condition d'esclaves, ne faites pas un butin de guerre de ce que nous possédons. Et ne nous forcez pas à être débiteur envers d'autres peuples qui nous secourraient. Car nous serons secourus par ceux de Thessalie, d'Argos, de Lacédémone, par les rois de Macédoine et tout ce qu'il y a d'Heraclides. Loin de moi l'idée de parler d'insurrection. Je veux simplement dire que beaucoup prendront intérêt à nous ! »

Les Athéniens ne portèrent pas les armes contre Cos. Ce danger écarté, Hippocrate envoya ses disciples en différents points de la terre. Il donna mission à Thessalus de parcourir la Thessalie, la Chalcidique et d'aller à Thasos. Polybe devait partir en Syrie et de là remonter vers l'ouest jusqu'en Lybie. Enfin c'est à Dioxippe qu'il confia la mission de traverser la Perse jusqu'à ses extrêmes confins, et d'entrer dans ce pays des Indes proche des derniers bords habités de la terre. Durant toutes ces expéditions, les élèves devaient lui adresser des tableaux exacts du régime des vents, des saisons, et des maladies avec l'énumération de leurs symptômes, leur marche, l'exposé critique des traitements employés. Hippocrate, lui, parcourut en enseignant les côtes de la Mer Noire, se dirigeait vers le pays des Scythes que depuis son enfance il était impatient de connaître.

C'est vers ce temps-là qu'il porta un coup mortel à la caste des Asclepiades : il publia les *Prénotions Coaques*. C'était le recueil des inscriptions votives du temple de Cos. Elles constituaient l'incalculable richesse gardée par le Dieu d'ivoire et d'or. Elles ne devaient jamais voir la lumière du jour, et c'est à la lueur des torches qu'Hippocrate avait reçu leur millénaire enseignement. Elles n'étaient en soi qu'un recueil d'observations dont la sincérité faisait tout le prix. Lancées du cœur des continents jusqu'aux chersonèses terminales elles venaient étayer de leur expérience impartiale les livres des Porrhétiques et du Pronostic. Mais surtout, elles proclamaient la rupture avec le passé. Les temples n'avaient plus le privilège de former des médecins et de présider despotiquement aux choses de la médecine. Et cet art lui-même pouvait poser les bases d'une théodicée en rapport avec la nature de l'homme. Trouver la règle de vérité. Retrouver la naissance de la médecine dans les temps primitifs et la suivre dans sa croissance. Etablir ses rapports avec la terre, le vent, les eaux, les éléments déchainés mais ordonnés de la planète. Etablir enfin sa juste place dans l'univers, et découvrir ses connexions avec les astres : tel le programme se présentait au créateur de l'art. Hippocrate a fixé ces quatre points ; les fonctions végétatives de l'homme l'aidaient à construire peu à peu un monde où le tout dépendrait du Tout.

La constitution de sa pathologie était fondée sur un rapport : celui des humeurs dans l'organisme. Pendant plusieurs années, il allait établir les fondements de l'étiologie expérimentale et transcendante. Il s'attacha aux modifications de l'atmosphère, suivant les saisons et le climat. Il eut le bonheur de découvrir un parallélisme constant entre les diverses phases de l'année et les changements du corps humain. Il déclara : les saisons ont, comme les maladies, leur constitution et leurs crises difficiles ; les passages d'une saison à l'autre se font parfois insensiblement. Les saisons sont alors les plus saines. Le froid et le chaud doivent se succéder lentement comme les âges de la vie.

Cette doctrine des constitutions pathologiques en concordance avec des états particuliers de l'atmosphère faisait de l'année un élément à caractère évolutif dont les changements permettaient de prévoir des séries d'affections du même type.

Les âges étaient aussi des saisons : il était évident qu'ils fussent exposés à des maladies successives, dont l'ordre était analogue à celui des saisons : en effet, le corps humain est pénétré d'une chaleur *innée*, qui passant par les mêmes phases que le soleil pendant l'année, possède pendant la jeunesse une radiation maximum qui va s'épuisant en progressant vers la vieillesse. Ainsi l'étiologie s'organisait en partant de l'univers, et groupait des causes purement externes. Cette doctrine donna la loi des constitutions pathologiques et des épidémies jusqu'à l'avènement de Pasteur où l'on se hâta peut-être trop de tout détruire au profit de l'unité de cause microbienne. Ce rapport entre l'homme et le milieu éleva bientôt Hippocrate à une conception unitaire : il posa le dogme de l'unité vitale. Toutes les parties de l'économie forment un cercle, chaque partie est par conséquent commencement et fin. Ce qui fait qu'une maladie n'agit jamais sur tel ou tel organe, mais c'est une affection de toute la substance ; *morbis totius substantiæ*. En effet, aucun organe ne vit isolé. Chaque organe concourt avec une admirable ordonnance à un travail d'ensemble. « Un seul but, un seul ensemble, une seule conspiration. »

Mais par quels filaments subtils le corps de l'homme trouve-t-il sa répétition, comme dans un immense miroir, au sein des systèmes planétaires ? Le firmament répond à la surface du corps, le soleil aux chairs, la lune aux cavités viscérales. La lune exerce sur les humeurs et les flux menstruels la force des marées.

L'univers pythagoricien n'est qu'harmonie, et les régions sidérales sont occupées par une musique ineffable. La terre ne peut rouler silencieusement dans l'espace ; le déplacement circulaire des astres s'accompagne d'une mélodie si pure qu'elle est peut-être la suprême fin de son mouvement. Hippocrate trouve au corps humain une harmonie, un équilibre préétabli, un jeu égal de tous les éléments. L'homologie des organes le pénètre d'admiration, et aussi ce mouvement circulaire qui veut que rien ne commence et que tout continue éternellement.

Ces deux créations, Hippocrate les soude et joint dans un même plan

vital le macrocosme au microcosme. L'univers en entier se retrouve dans chacune de ses parties, et la plus infime n'est qu'une image de l'ensemble. Et s'il y a dans le plus petit espace tous les jeux d'équilibre, toutes les harmonies, les plus suaves connexions, des ondulations à la fois infimes et infinies, nos sens capables de ne capter les vibrations qu'à leur échelle, peuvent néanmoins nous apporter le témoignage de leur observation, et permettre à l'esprit de construire l'unité du monde, de concevoir l'entr'aide de toutes ses parties, de nier commencement et fin. Anaxagore l'avait dit le premier : il n'y a ni création ni destruction. Il n'y a qu'union et séparation d'éléments déjà existants. La naissance est une agrégation, la mort une libération, une individualisation des éléments. Ces éléments ne sont pas des atomes, dont le nombre est fini pour un corps donné, ce sont des homoéméries, et chacune renferme toutes les autres à des degrés divers. Tout est dans Tout. Et Hippocrate fait sienne cette cosmogonie, la fructifie, lui donne une application immédiate, l'ensemence des infinis détails de son observation ; c'est dans le *Traité du Régime* qu'apparaît l'association d'un but éminemment pratique et d'une théorie éminemment élevée. Il conseille d'abord, pour bien écrire sur le régime, la connaissance parfaite de la nature et origine humaines ; la propriété des aliments, des boissons, de leurs vertus naturelles, des altérations expérimentales que leur fait subir l'industrie humaine. Tout cela n'est qu'une première partie de la connaissance indispensable. La nourriture et le travail exercent deux forces opposées, de sens contraire et égales dans leur action sur la santé. Le travail destiné à consommer le superflu. Les aliments, à remplacer les pertes. Il faut donc connaître les effets de tous les genres de travail. Il les étudie en détail, travaux naturels, travaux forcés, ceux qui font l'augmentation des chairs, ceux le dépérissement. Puis chacun séparément par rapport aux : âge, constitution, saison, changement des vents, lever et coucher de certains astres. L'esprit habitué aux conceptions actuelles de la médecine, s'arrête interdit devant ces barèmes de signes, compliqués et multipliés comme à plaisir. C'est que pour Hippocrate, et il nous le dit dans ce premier livre du traité du régime, c'est le groupement total des signes, et non une seule partie des coefficients, qui importe pour la solution du problème. Aussi, lui qui appelait la médecine *l'Art*, en posait les fondements comme science positive : lorsque tous les coefficients seraient établis, une solution et un traitement identiques devaient correspondre toujours à un cas donné. Et les erreurs devraient obéir à des normes temporelles dues à l'état momentané des connaissances.

Cette définition de la médecine le pousse alors à admettre qu'aussi petite que soit la faute commise vis-à-vis du corps, il faut que celui-ci s'en ressente. « Mes prédécesseurs ont cherché des règles générales, pour connaître quand on commettait quelque faute de cette espèce. Ils n'en ont trouvé aucune. J'ai découvert les signes qui précèdent les maladies et j'ai donné les pronostics, fondés sur les effets des altérations qui sur-

viennent. Un homme ne tombe pas malade brusquement, les causes s'accumulent avant de se manifester brusquement par leurs effets, ce que l'on nomme alors maladie. » La nature de l'homme ? C'est un mélange de *feu* et d'*eau*. Le feu, source de tout mouvement, l'eau source de toute nutrition. Ni l'un ni l'autre ne peut dominer seul. Le feu prend l'humidité à l'eau. Il y a dans l'eau une sécheresse qui vient du feu. Ils s'empruntent mutuellement leurs qualités *par la loi du plus ou du moins*.

Et alors il s'élève sur ce plan où se rejoignent l'harmonie pythagoricienne et l'intelligence ordonnatrice d'Anaxagore. « Rien ne périt entièrement, rien ne se crée. Tous les êtres possibles ne font que croître et diminuer, allant vers le plus ou vers le moins, aussi loin qu'ils peuvent atteindre. « Naître et mourir sont même chose. Naissance et mort, deux modes d'un phénomène identique. Naissance, c'est mélange, mort, désagrégation. Chaque chose tend vers le Tout. Tout se retrouve dans chaque chose ».

Suit la démonstration au moyen d'exemples et d'images empruntées aux faits journaliers. C'est sur ce grand ton que paraît le début des publications sur le régime. Des diverses doctrines énoncées là, aucune ne devait périr, car suivant le mot d'Hippocrate « les hommes ont tort de croire que ce qui disparaît périt ». Si l'on perdit le précieux courant de ces doctrines, notre science physicochimique ne négligea pas cette loi du Tout est dans Tout dans sa construction atomistique de la matière. Et nous verrons plus loin une pensée médicale nouvelle qui, rejetant les conclusions décevantes dues à l'actualité de la cause morbifique, cherche à orienter ses buts vers le déterminisme absolu des altérations du corps humain.

Hippocrate était pour de longues années encore loin de sa patrie. Il traversait les vastes déserts situés sous l'ourse même et les peuplades sauvages où il ne pouvait plus répandre sa parole. Alors en écrivant son grand ouvrage, les images de son enfance reparaissaient avec netteté. Il retrouvait ses courses maritimes, ses pêches, et ses amis les travailleurs de l'île, cette foule anonyme qui, pour lui, avait des qualités bien distinctes, artisans dont il apprenait chaque métier avec la plus grande application. Tous ces ouvriers trouvaient tout à coup leur place dans l'univers rationnel qu'il construisait. Pour démontrer que les arts cultivés par les hommes sont manifestement une suite de leurs affections, évidentes ou cachées, il fit appel à tous ceux qu'il avait connus, ferronniers, teinturiers, charpentiers, musiciens, sculpteurs, cuisiniers charlatans, marchands et comédiens. Il se souvint du *potier* qui habitait près du jardin d'Epicharme. La montée de la glaise humide avait ouvert dans son âme d'enfant les grandes vannes du mystère. Et il écrivit : « Les potiers tournent leur roue. Elle n'avance ni ne recule. Elle va pourtant en avant et en arrière. Elle imite dans ses révolutions le mouvement de l'univers. Il en est ainsi des hommes et des animaux sur la surface de la terre. Ils sont tous emportés par un mouvement circu-

laire, tandis que chacun remplit sa destinée différente, convertissant par ses organes le sec en humide et l'humide en sec ».

Hippocrate arriva chez les Scythes à l'époque où la constellation du Grand-Chien apparaît après le coucher du soleil. Il poursuivit longtemps cette race errante avant d'être agréé comme un frère des Scythes. Mais sa facile adaptation à leurs coutumes finit par gagner leur confiance. Il suivit les Scythes-Sarmates dans leur vie nomade et prit part à leurs guerres contre les peuples limitrophes. Nul temple, nul village ne découpait l'horizon plat. Les maisons roulaient, les richesses se repliaient devant l'ennemi, emportées au rythme des troupeaux en fuite. Hippocrate ne guerroyait pas mais soignait blessés et malades, prenait part aux immenses chevauchées sur les rivages des palus Meotides, et ces incursions le menèrent en deçà du Palus, jusqu'au pays des Achéens. Le soir, dans un décor de hautes herbes, de rougeoiements, de marécages muets, se mêlant à la chevauchée des Amazones vierges dont le sein droit est brûlé et qui brandissent l'arc avec un cri mélancolique, Hippocrate arrivait bride abattue sur le terrain imprégné d'humeurs et de sang. Des Scythes coupaient la tête à leurs morts pour la porter au chef, d'autres écorchaient la main droite, ongles inclus. Et l'amazone présentait à son guerrier les trois peaux des ennemis scalpés : elle avait fait une incision tout autour des oreilles, puis arraché le cuir chevelu par brusques secousses. Le mari pétrissait cette peau entre ses mains, l'amollissait, après en avoir râclé la chair avec une côte de bœuf, et la rendait souple comme une étoffe. Ces femmes légendaires qui hantaient les rives du Thermodon, Hippocrate les rencontrait réelles, de l'autre côté de la Propontide, avec les mœurs que leur avait données la légende. Si le fer chaud tenu par la main maternelle brûlait leur sein droit pendant l'enfance, Hippocrate en fournirait une explication positive, conforme à sa théorie des humeurs. Et cette puissance de côtoyer la légende, de lui arracher tout un peuple pour le jeter dans la vérité, était la qualité la plus insaisissable qui s'attacherait à son nom. Et sans doute il se pencha souvent dans les combats sur l'amazone blessée ; elle sait sa vie en danger et peut faire abandon de son énergie guerrière. Elle étreint cet ami, ce demi dieu, ce bon géant venu de la région centrale et civilisée du monde pour partager leur vie sauvage et les secourir. Elle le supplie. Imaginer Hippocrate repoussant cette prière, c'est vouloir lui maintenir à tout prix cette vaine réputation de chasteté qu'il contredira d'ailleurs lui-même, et lui refuser, dans ces déserts d'extrême-Europe, une union symbolique des contraires, une fusion du légendaire et du tangible dont il porte le signe. Et pendant les combats Hippocrate prodiguait ses soins et s'exposait à tous les dangers pour cette race captivante. Il pénétra dans son intimité, décrivit les maisons à quatre ou dix roues, à deux ou trois étages, tapissées de peaux. Il montra les femmes dans leur vie d'intérieur, lorsqu'ayant tué assez d'adversaires, elles avaient droit au labeur domestique et à la maternité. Enfin il quitta ce peuple Sarmate, le plus curieux parmi les Scythes et après

avoir visité toute l'Asie, il donna au public son livre d'étiologie transcendante : *Des Airs, des Eaux et des Lieux*.

Un des sommets de l'œuvre d'Hippocrate. Il avait déjà établi le rapport entre le climat et la nature de l'homme. Là, il élargissait le rapport, et formulait cette loi définitive : *les races*, ou différences physiques et morales des hommes, sont fonctions du *climat*. D'abord il observe l'influence, sur la production des maladies, sur la qualité des eaux, sur les tempéraments de l'exposition des villes par rapport au soleil et aux vents. Ainsi, il dit que les villes situées entre le couchant d'été et le levant d'été, étant à l'abri des vents du midi ont des eaux dures et froides ; les hommes y sont robustes et secs ; les cavités inférieures fermes et difficiles à émouvoir, les tempéraments plus bilieux que phlegmatiques, les ruptures intérieures fréquentes, car la sécheresse de la constitution et le froid des eaux disposent les vaisseaux à se rompre ; des hommes ainsi constitués doivent beaucoup manger et peu boire, on ne peut en effet être à la fois grand mangeur et grand buveur. Les maladies communes chez eux sont les pleurésies, les ophtalmies, sèches et violentes, amènent rapidement la fonte de l'œil. Au-dessous de trente ans et pendant l'été de fortes épistaxis.

Viennent ensuite des considérations d'après l'âge, le sexe. Tous ces examens sont repris pour chaque exposition différente. Les brises, les rosées, les densités de l'atmosphère aux diverses heures du jour, la qualité de la voix, grave, rauque ou claire, le teint ou la complexion fleurie, la démarche et la fécondité des femmes, établissent des parallèles d'où se dégage une poésie de grand souffle. Les vicissitudes les plus considérables et les plus dangereuses sont les deux solstices, et les deux équinoxes. Il faut aussi prendre garde au lever des constellations, d'abord celui de la canicule, puis celui d'Arcturus, et au coucher des pléiades : C'est surtout dans ces jours que les maladies se jugent.

Après ces prolégomènes, Hippocrate établit la comparaison entre les peuples d'Europe et d'Asie. A l'aide des renseignements recueillis par Polybe suivant la méthodologie hippocratique, et de ses propres observations, il écrit un long chapitre sur les Lybiens et les Egyptiens. Pour Hippocrate, les villes ressemblent à des saisons, les hommes ressemblent à des contrées : les uns sont d'une nature analogue à des pays montagneux, boisés et humides, les autres à des terres sèches et légères, d'autres à un sol couvert de marécages, d'autres à des plaines nues et arides.

« Au point exact situé à égale distance des deux levers du soleil, dans un climat où tout se balance exactement, l'Asie jouit de fruits abondants, d'air serein, d'eaux exquises ; les hommes n'ont ni courage viril, ni endurance ni constance dans le travail, ni énergie morale : tout jusqu'aux animaux est dominé par l'attrait du plaisir, au point qu'ils ne font aucune distinction d'espèce ou de sexe quand il s'agit de satisfaire les désirs de la nature, et de là vient qu'on y voit des formes si variées parmi les bêtes sauvages. »

Plus il y a de différence entre les saisons, plus il y a de variations dans le visage des hommes. Hippocrate décrit longuement les mœurs des peuples qui vivent aux extrêmes bords de l'Europe : il raconte, tels qu'il les a vus, les Macrocéphales, les habitants des bords du Phase, et les Scythes. Ceux-ci sont construits d'après le froid, comme les Egyptiens d'après le chaud. Race petite, épaisse et uniforme, de constitution humide : aussi ils scarifient leur corps pour lui enlever l'excès d'humeur et lui donner plus de ton, de nutrition et de relief. De même les femmes n'ont pas la mamelle droite détruite par les mères au moyen d'un instrument de cuivre chauffé au rouge : ainsi toute la force et la nutrition se portent du même côté, ce qui leur permet de tendre l'arc et d'appuyer de l'épaule le jet du javelot.

Il parle de l'impuissance chez les Scythes. Ils ont une frigidité naturelle due à l'équitation perpétuelle, qui jointe à leur constitution leur donne de la stase sanguine et de l'engorgement aux articulations. « Il faut ajouter à ces causes d'impuissance que toujours à cheval ils ont constamment des culottes, sans pouvoir même porter la main aux parties naturelles, que par le froid et la fatigue ils sont distraits de l'union des sexes, et qu'au moment où ils font des tentatives ils ont déjà perdu leur puissance virile. Pour se guérir quand cette affection débute, ils ouvrent la veine placée derrière l'oreille. Mais ce traitement même semble altérer la liqueur séminale car il y a derrière les oreilles des veines qui, coupées, privent le sujet de la faculté d'engendrer. Cela fait, lorsqu'ils vont auprès d'une femme et qu'ils ne peuvent avoir commerce avec elle d'abord ils s'inquiètent peu et se tiennent en repos. Mais si deux, trois tentatives ou un plus grand nombre ne leur réussissent pas mieux, ils s'imaginent avoir commis quelque offense à l'égard du dieu à qui ils attribuent leur affliction et prennent des habits de femme ; ils proclament leur impuissance. Dès lors ils vivent comme des femmes et se livrent aux mêmes occupations ».

Il étudie ensuite les pays d'Europe où les saisons ont entre elles des écarts violents ; à ces écarts correspond chez l'habitant une constitution farouche et brutale, une disposition au travail et au courage, ce sont les changements du tout au tout qui éveillant l'intelligence humaine la tirent de l'immobilité. Ces hommes sauront se régir par leurs propres institutions. Les Asiatiques au contraire, indolents et pusillanimes, obéiront à des tyrans. Les saisons règnent sur l'esprit des lois.

Telles sont les conséquences politiques, morales, sociales, organiques qu'entraîne la loi des climats et la volonté des airs, des eaux, et des lieux.

Hippocrate conclut en aphorisme : tout ce que la terre produit est conforme à la terre elle-même,

Cet ouvrage eut un très grand retentissement en Grèce, et Hippocrate qui redescendait vers l'Europe par petites étapes en ouvrant des cours dans les cités, recevait des messages de plus en plus nombreux. A mesure qu'il gagnait, à l'ombre du Taurus, la Mésopotamie, la Cilicie,

la Phamphylie, les amis, les disciples accouraient à sa rencontre, il était entouré d'élèves enthousiastes et d'enfants dont les mères assuraient qu'ils étaient indubitablement voués à l'art, et qu'ils répétaient dans leurs jeux le nom d'Hippocrate le père. Hippocrate commentait en public les passages des lettres, discutait les critiques, répondait aux questions, et se fortifiait à ces discussions ardentes, âpres et denses, sans verbiages, au milieu d'un cercle d'amis passionnés de vérité.

Lorsqu'Hippocrate pénétra en Doride, les populations villageoises le fêtèrent. Il reconnaissait parfois des malades qu'il avait soignés à Cos ; en effet il n'oubliait jamais plus, le visage de ceux qu'il avait traités dans sa clinique. Il retrouvait maintenant l'accent et les coutumes du pays. Les siens, la patrie, l'école, le temple. Il allait les revoir. Vingt ans d'absence, de vagabondages.

En arrivant à Halicarnasse il alla méditer sur le tombeau d'Hérodote.

Et la mer des Sporades était là. Faisait un clapotement calme. Battait aussi les rivages de Cos, tout près, derrière l'horizon.

A Cos, les hautes futaies avaient ces mêmes saluts vénérables qui rendaient grave Hippocrate enfant. Maintenant il retrouvait sa femme âgée et assez malade. Sa fille Phenarète, son fils Dracon, son gendre Polybe, homme robuste de cinquante ans et célèbre médecin. Trois petits-fils lui souriaient. Son fils Tessalus n'était pas de retour de sa mission lointaine. Comme Hippocrate en présence de sa famille prenait un visage bon enfant et réjoui, un ami lui prédit en souriant que dans mille siècles les écoles de médecine poinçonneraient leurs ouvrages avec un portrait d'Hippocrate hilare, rubicond, joufflu et satisfait de soi-même ce qu'il était en réalité fort rarement. Mais les prédictions, fussent-elles saugrenues, trouvent toujours si le temps ne leur est point compté, l'heure de leur réalisation.

Lorsque Hippocrate reprit au gymnase la chaire qu'il avait inaugurée trente ans auparavant, il se trouva en présence d'une jeunesse ardente et avide de connaître.

Jusqu'alors il avait été à tout prendre un grand constructeur de destins. De chaque particule éparse il savait régler l'orbe. Destin de la maladie. Destin des saisons. Destin des contrées. Maintenant pour que ses constructions vitales fussent complètes, il fallait qu'il réglât les destinées mêmes de la médecine. Présent, passé et futur, tels étaient les trois termes toujours joints dans l'indesserable étai. Son cours cette année-là, traita de l'*ancienne médecine* : « Celui qui rejetant et dédaignant tout le passé, tente d'autres méthodes et d'autres voies, et prétend avoir trouvé quelque chose, celui-là se trompe et trompe les autres ; car c'est chose impossible ; je vais essayer de le démontrer par l'explication même de ce qu'est la médecine ».

En s'appuyant alors sur les règles actuelles du régime, sur les modifications et les progrès qu'on a accomplis dans les gymnases, et évitant par cela même de tomber dans l'hypothèse, Hippocrate remonte à l'origine de l'homme et démontre qu'il avait dû se contenter de ce qui suffit

au taureau, au cheval, à tous les êtres en dehors de l'humanité, c'est-à-dire des simples productions de la terre, feuilles, fruits, herbes et foin. C'est par sélections successives que l'homme a appris à macérer, monder, cribler, moudre, pétrir, a fait cuire, bouillir, rôtir, a composé des mélanges et tempéré par des substances plus faibles ce qui était fort et intempéré, se réglant en toutes choses sur la nature et ses forces. Et le point de réglage était donné par la souffrance, la maladie, la mort. Ce régime des gens en santé, retranchement de tout ce qui, à cause de ses qualités intempérées et agressives, est au-dessus des forces normales de l'économie, a amené l'homme à retrancher par analogie tout ce qui était au-dessus des forces de la constitution à cause d'un état accidentel, ou maladie.

Enfin Hippocrate pensa que ses vingt ans d'observation à travers l'atlas pouvaient servir à l'orienter dans les plus hautes sphères du raisonnement, et il jugea le moment venu de poser le dogme fondamental de son œuvre, principe même du vitalisme hippocratique. Après cinquante années passées sans repos à la tâche, il pouvait affirmer en toute franchise cette formule redoutable et d'une parfaite abnégation : le médecin ne guérit pas les maladies. C'est la fameuse : *Natura sola medicatrix*, avec tous ses aphorismes. La nature guérit, le médecin soigne les maladies. Le médecin est l'esclave, le serviteur, l'interprète de la nature. La médecine c'est l'art d'imiter les procédés curatifs de la nature. C'est l'art de soigner de la même façon que la nature fait de son propre mouvement.

Loi de sélection naturelle : la nature attire et retient ce qui est bon ou convenable à chaque espèce. Elle rejette le nuisible et le superflu, après l'avoir séparé de ce qui lui est utile.

« La nature a des facultés qui lui sont propres : ce sont elles qui font passer dans le sang les esprits et la chaleur dans toutes les parties, qui par ce moyen, reçoivent mouvement et vie.

« La nature est une en tout, mais infiniment variée. C'est un agent inconnu dans son essence qui travaille tantôt pour le tout, tantôt pour certaines parties.

« Beaucoup de maladies sont salutaires : ainsi ceux qui ont des hémorroïdes, des fistules, ne sont pas sujets à la péri-pneumonie, à la phtisie. Le pus est l'aliment des plaies pour la régénération des chairs ; la moelle est l'aliment des os. La fièvre elle-même est un des grands moyens de guérison employés par la nature.

« La nature n'a qu'un but, qu'un effort, tout le corps participe, c'est une sympathie universelle.

« Le commencement, grand dès son principe, coïncide avec la fin.

« De la plus petite extrémité il y a communication avec la grande origine.

« La nature est une. Être ou ne pas être. »

CHAPITRE X

Les fermes, les hameaux retrouvèrent leur dieu. On revit sur les falaises la silhouette auréolée d'aurore. Sur mer négligemment le dieu dormit allongé dans la barque. Rien n'était changé. L'âge accentuait sur son visage les seuls traits de l'énergie et de la vigueur.

Il avait donné à la médecine ses lois. Ses institutions n'auraient pas été complètes si elles n'avaient tenu compte du médecin lui-même, de son caractère, de sa tenue, de sa moralité. Il fallait établir ces règles d'une manière immuable, car le bien n'est pas sujet aux variations d'une science. Pour Hippocrate, c'était simple d'instituer ces préceptes, il n'y avait qu'à regarder sa propre vie, en dégager l'exemple, et le traduire en loi. Il n'avait qu'à recueillir les multiples conseils qu'il donnait à ses amis : c'est ainsi qu'il forma le *livre des Préceptes*.

Partout l'on vantait son désintéressement, à propos des offres d'Ar-taxercès, sa franchise à propos du Thessalien qu'il avait trépané par erreur, et la fraîcheur enfantine de son esprit que seuls savent conserver les purs génies, et sa bonté, parce qu'il pleurait lorsqu'il n'avait pu arracher à la mort un malade. Sa probité était légendaire, mais c'est surtout dans ses rapports médicaux avec les femmes qu'il usait d'un tact proverbial, sachant se plier aux circonstances les plus difficiles, ne se créant par avance aucune règle de morale intangible, et gardant le secret le plus absolu sur tous les points qui échappaient à un intérêt médical direct.

Un jour quelques disciples s'amusèrent à faire son portrait. Parmi les dessins il y en eut un de si bien réussi qu'ils décidèrent de le porter sur le champ à Philémon, physionomiste célèbre.

Philémon regarda longtemps ces traits de vieillard extraordinaire-ment robuste, les boucles noires qui l'encadraient, les cheveux drus. Il médita longtemps, le sourcil froncé. Si préoccupé de l'analyse des carrefours de lignes, des jonctions fatidiques, des méandres vaticinateurs qu'il oubliait de voir l'ensemble du visage, il ne reconnaissait pas Hippocrate. Et les disciples, bouche bée, attendaient le concert des éloges.

Philémon parla. Il dit : l'individu dont vous me présentez l'image est enclin à la mauvaise foi, à la luxure, au libertinage, à la médisance. Alors ce fut une explosion de rires et de cris. Et de se bousculer pour

porter au plus tôt la plaisante nouvelle au Maître. Mais Hippocrate arrêta leurs éclats d'un geste. Philémon avait dit vrai, avoua-t-il. Tous ces mauvais penchants, Hippocrate les avait ressentis dans son cœur, où ils avaient mené une terrible lutte. C'est par la volonté et la recherche de la sagesse qu'il était parvenu à transformer ces penchants vicieux et avait ainsi obtenu par l'étude ce que la nature semblait lui refuser. Et peut-être par une transformation radicale la médisance avait-elle donné ces qualités uniques de polémiste attaché à la lutte pour le vrai et le bien ; la mauvaise foi avait-elle livré cette puissance de se taire toutes les fois qu'il n'est pas utile de parler ; la luxure avait-elle permis de reconforter, de serrer dans ses bras des êtres faibles et malheureux, d'accomplir l'acte sexuel à des moments où telle harmonie se dégageait des circonstances que c'eût été méconnaître les rythmes musicaux de la nature que de s'y refuser. Et sa femme le savait bien et était heureuse et remerciait les dieux par des prières ferventes et simples, de lui avoir donné pour compagnon et maître celui qui n'avait jamais failli à l'honneur depuis la rencontre ténébreuse dans le temple où Demeter leur avait révélé les puissances propitiatoires de la terre. Cette sagesse, Hippocrate a dit comment il l'entend. C'est la sagesse qu'aiment Pythagore, Socrate. « Le médecin philosophe est égal des dieux. Il faut transporter la philosophie dans la médecine, et inversement. Tout ce qui est dans la première se trouve dans la seconde : désintéressement, réserve, modestie du vêtement, opinion, jugement, tranquillité, fermeté dans les rencontres, propreté, rejet de l'impureté, précellence divine. Et toujours le regard tourné vers la vérité. »

Puis il donne tous les détails nécessaires à la tenue du médecin dans tous les cas qui se présentent.

« Il faut qu'il ait une certaine urbanité car la rudesse repousse. Il s'observera diligemment, de manière à ne découvrir que peu de parties de son corps et à ne pas dissenter avec les personnes étrangères à son art. Il réfléchira à tout ce qui est à faire avant d'entrer chez le malade. Une fois entré, il se rappellera la manière de s'asseoir, la réserve, l'habillement, la brièveté du langage, le sang-froid, la diligence, la réponse aux objections, la sévérité à réformer ce qui trouble. Il fera de fréquentes visites, pour remédier à ce qui trompe dans les changements. Il observera les fautes des malades et délagérera sa propre responsabilité. Il laissera un élève auprès du malade, pour que celui-ci n'use pas des prescriptions à contre-temps. »

Dans les Préceptes, Hippocrate recommande la variété des médications ; le choix d'un consultant dans les cas embarrassants : éviter alors que les deux médecins en présence du malade se querellent et se raillent mutuellement. Il règle aussi la question des honoraires : les fixer à l'avance est mauvais. « Mieux vaut faire des reproches à des gens qu'on a sauvés que d'écorcher ceux qui sont en danger. Je vous recommande, disait-il de son accent le plus passionné, je vous recommande, amis, de ne pas pousser loin l'âpreté, et d'avoir égard aux res-

sources et à la fortune. S'il y a lieu de secourir un homme étranger ou pauvre, n'hésitez pas : car là où est l'amour des hommes est aussi l'amour de l'art ».

Ainsi Hippocrate pour former les médecins n'avait créé ni examens ni titres. Il lui suffisait : d'avoir frappé d'ostracisme ceux qui se mettent tard dans la médecine, leur désarroi et leur insuccès sont grands et ils ont des opinions sans valeur en face de l'expérience ; d'avoir stigmatisé les faux médecins, les charlatans, les faux prophètes ; d'avoir posé les règles du médecin et les signes qu'il doit apprendre. Il savait que pour être des hommes selon sa loi, ils n'auraient qu'à prêter en toute conscience le SERMENT que les siècles futurs n'oublieraient plus.

Parmi ceux qui attendaient devant la grille de l'oracle souvent des hommes à la peau luisante et lisse, au teint diaphane, tombaient brusquement. Leurs bouches écumaient, ils entraient en convulsion. Aussitôt la foule s'écartait avec terreur, se prosternait et invoquait les dieux avec des cris. Ces hommes étaient atteints de la Maladie-Divine. Hippocrate avait ses idées là-dessus, et c'est avec une grande impatience que beaucoup attendaient la parution de son livre sur la Maladie Sacrée. On savait en effet ce que ce dieu pensait du divin. Dans « les airs, les eaux et les lieux », il avait eu à juger la question à propos de la maladie des Scythes, et il l'avait fait avec la plus grande netteté : les indigènes attribuaient la cause de cette impuissance à la divinité, ils vénéraient cette espèce d'hommes et les adoraient, chacun redoutant pour soi une pareille affliction. Hippocrate avait dit : « Je pense que cette maladie vient de la divinité comme toutes les autres, qu'aucune n'est plus divine ni plus humaine que l'autre mais que toutes sont également divines ; car elles ont une cause naturelle, sans quoi aucune maladie ne peut se produire. » Tel était son jugement. Pour lui l'éternel mystère, celui qui fait penser toujours à Dieu, c'est l'existence des choses, leur succession ordonnée, l'enchaînement des phénomènes. C'est en trouvant merveilleux cet enchaînement naturel qu'il put en découvrir les lois et les formuler dans la prognose. *De la maladie Sacrée* ou *Epilepsie* n'apporta pas une déception, mais un étonnement nouveau. Le style y atteignait la plus juste résonance dans l'expression philosophique, et des images puissantes et réalistes l'alimentaient d'une poésie profonde. « Non, disait-il, l'épilepsie n'est pas divine. Il n'est point digne de la divinité de souiller le corps d'un homme. L'impureté n'émane point de la pureté ».

Il montrait le mystère de toutes les maladies, des fièvres tierces et quartes dont la remarquable régularité des périodes n'étonne pourtant pas le vulgaire, des délires, des cauchemars, des somnambules ; de tant d'autres. Alors son indignation éclatait contre les gens de l'espèce des sorciers, enchanteurs, bigots et charlatans, et jamais il ne les avait flétris avec des arguments plus nets.

« Ils couvrent leur insuffisance du manteau de la divinité : Leurs ordonnances étranges viennent de Dieu. Il faut que le malade soit vêtu

de noir, qu'il ne mette pas un pied sur l'autre, qu'il ne soit pas vêtu de peau de chèvre. S'il imite en tombant le cri de la chèvre, c'est Cybèle qui est en cause. Quand il rend les excréments, Proserpine. S'il a des terreurs dans la nuit, Hecate et les ombres des héros le persécutent ».

La réfutation de tels arguments est aisée. Il n'y a par exemple qu'à se souvenir des peuples de Lybie, qui sont vêtus de peaux de chèvres, en boivent le lait, en mangent la chair, et n'en sont pas plus sujets à l'épilepsie. Et ces expiations qu'on fait subir aux malades : Sont ils scélérats, infâmes, relapses, profanateurs et sacrilèges, parce que leur sang est vicié ? Et dans ce cas n'est-ce point dans les temples du dieu qu'on devrait les porter ? Au lieu de cela on les ensevelit sous terre, on les porte au-delà des mers, sur les plus hautes montagnes, là où nul ne pourra les approcher. Ces enchanteurs, ces dévots ne sont qu'impies, imposteurs. Et Hippocrate expose leurs agissements, démontre leur irréligion.

Au contraire, l'épilepsie est naturelle : Hippocrate étudie ses causes. D'abord l'hérédité : comme il l'a dit dans « Des Airs des Eaux », le sperme venant de toutes les parties du corps arrive sain des parties saines, malade des parties malades. Ensuite il s'appuie sur la théorie des humeurs, sur les âges, sur la circulation, et décrit longuement l'anatomie et la physiologie du cerveau. C'est là que pour la première fois dans l'histoire on voit exclure de la poitrine toute fonction intellectuelle et morale : le cerveau en reçoit l'attribution totale.

Si l'on se représente l'état d'esprit du public à cette époque, où les divagations des vaticinateurs étaient favorablement accueillies, on reconnaîtra qu'il fallait à Hippocrate un grand courage, une totale indépendance pour parler de la sorte, et éclairer non seulement la foule mais les grands. Parmi ces charlatans, ces sorciers, ces dévots, il y avait pas mal de prêtres, de dialecticiens confus, de faux médecins d'un certain renom. Enfin c'était parler trop carrément. De très lointaines jalousies, des haines muettes, des vexations mal digérées fusionnaient, venaient se joindre à la cohorte des ennemis prêts à surgir. Il était difficile d'être l'adversaire déclaré d'Hippocrate, et de l'attaquer ouvertement : sur quel terrain porter les armes ? Sur le terrain philosophique, économique, médical, politique, il avait une expérience et un désintéressement redoutables. Mais la malveillance était prête : « le temps renferme l'occasion, l'occasion est un court espace de temps ». Guetter l'occasion.

Cependant Hippocrate déployait la plus grande activité pour l'amélioration de Cos. Il se souvint d'une inscription au dieu Sérapis qu'il avait trouvée sur la colline, étant enfant. Il fit rechercher les infiltrations qui suintaient à fleur de coteau. Dans le bois sacré, le ruisseau, fil éphémère, n'était plus. Mais des sources sulfureuses devaient se trouver dans les environs. On lui apporta des plaques gravées d'une écriture qui devait être fort ancienne : A tous les dieux Sérapis, merci.

Après quelques recherches, quelques sondages, on trouva des sources.

Certaines d'odeur forte avaient des propriétés lénitives dans les rhumatismes et ulcères. D'autres, de couleur pure, étaient fraîches et agréables au goût. Elles jaillirent bientôt en telle abondance qu'Hippocrate put songer à les canaliser dans la cité. Ainsi se réalisait un de ses espoirs : La question du confort moderne le préoccupait beaucoup. Il attribuait au bain une grande importance en thérapeutique et en hygiène.

Sur la colline où le calcaire affleurait en taches blanches parmi les thymys, Hippocrate fit construire une fontaine, qui existe toujours à Cos et qui porte son nom. Il la voulait d'une construction puissante et sobre, à type de coupole à encorbellement, comme le tombeau aux lionnes qu'il avait vu à Mycènes. Sans doute l'eût-il confiée à Eupalinos l'architecte, si celui-ci avait été vivant. Il prit un architecte de Cos et dressa les plans lui-même.

Ce fut un monument circulaire : une tranchée dans le roc vif bordée de deux murs d'assises en pente légère conduisait à la source qui jaillissait à une grande profondeur. Un canal voûté donnait issue aux eaux, le tout revêtu d'une puissante maçonnerie en pierre de taille. La prise d'eau se trouvait dans une petite salle ronde voûtée en cône dont la partie supérieure, percée, formait puits à l'extérieur. A demi-hauteur de la salle, une autre galerie couverte en plate-bande. La porte aux jambages inclinés à l'égyptienne et cantonnée de deux demi-colonnes amincies de haut en bas, supportait un chapiteau à corniche saillante où se trouvaient sculptés les attributs d'Esculape. Les eaux étaient portées à la ville par des canaux de poteries à fleur de terre, qui se ramifiaient dans toutes les articulations de la cité.

Ainsi les habitants avaient l'eau courante et grâce à des chaudrons où ils la chauffaient, pouvaient prendre des bains journaliers.

Hippocrate voulut encore embellir la cité, fit percer de nombreux puits, et planter partout de riches ombrages.

Il passa ainsi à Cos dix années d'activité intense, améliorant sans cesse le temple et l'école, et s'appliquant à grouper et collationner ses notes, surtout en matière de chirurgie. Son œuvre chirurgicale était complète, il était temps de redresser les erreurs capitales qui avaient cours dans ce domaine. Ainsi, dans toutes les branches de l'art qui pour Hippocrate étaient d'ailleurs tellement liées qu'elles se détachaient à peine du tronc, il faisait avec une tournure socratique précéder l'affirmation de la négation, et argumentait sur la mauvaise voie avant d'indiquer la bonne. C'est par le traité des fractures qu'il commença sa polémique contre les méthodes variées qu'emploient les médecins pour remédier à ces accidents. Ils cherchent les modes de réduction et de déligation qui frappent les yeux du vulgaire, car le souci d'étonner est leur seule règle. « Les chirurgiens, grands raisonneurs, sont ceux qui se trompent le plus ». Celui-ci met un bandage d'une élégance si raffinée que le malade ne peut rester seul chez lui à contempler un tel chef-d'œuvre et va se promener sur l'agora. Cet autre, d'après de fausses observations ostéologiques, met toujours le membre supérieur en supi-

nation. Cet autre, médecin habile, vient déterminer le bandage de la fracture du bras d'après les règles de l'art de l'archer. Hippocrate, en logicien, passe en revue tous les métiers dans lesquels on emploie force et adresse, il démontre qu'à chacun correspond une attitude et une position de la main différentes. Pourquoi alors choisir l'archer, et non le frondeur ou le pugiliste ? Qu'y a-t-il de commun entre cet art et celui de faire des appareils de fractures ? Il montre alors tous les accidents que provoque un bandage dans cette position : « on aurait évité ces inconvénients fâcheux si, sans vouloir faire le merveilleux, *on eût tout simplement laissé le malade présenter sa main* ». On ne peut imaginer une plus grande aisance dans l'expression des idées les plus justes. Il blâme ceux qui, en cas de fracture ouverte, bandent le membre en dessus et en dessous de la plaie.

Le traité des Articles paraît ensuite. Là Hippocrate est encore plus violent : « il rougirait, dit-il, de tout ce qui sent la jonglerie. Quand la colonne vertébrale se ploie à la suite d'une chute, les médecins qui aiment le tintamarre pratiquent l'extension au moyen d'une échelle. Tout le monde accourt à ce spectacle : on voit un homme suspendu dans le vide, précipité d'en haut ; on le regarde, on palabre, cela fait grand bruit : Peu importe s'il résulte d'une telle entreprise du bien ou du mal pour le patient ».

Dans ce traité il étudie successivement six manières de réduire la luxation de la tête de l'humérus, toutes les fractures du radius, le moyen d'y remédier.

L'on ne retrouve pas dans nos traités classiques de nomenclatures si précises : ainsi il décrit la luxation latérale isolée de la tête du radius, la fracture de l'apophyse coronoïde du cubitus. Il invente l'extension continue, une foule d'appareils et d'instruments de réduction. Enfin il décrit les *luxations congénitales* découvertes deux mille ans après par Dupuytren, et ne se borne pas à celle de la hanche.

Puis paraissent à la suite : du Laboratoire du Chirurgien, des plaies de tête, du Mochlique. Un ouvrage sur les plaies de guerre au moyen des flèches, en collaboration avec son fils Thessalus, grâce à leurs observations recueillies chez les Scythes et pendant la campagne de Sicile. De nombreux livres d'anatomie de toutes les régions du corps, reflétant les connaissances du moment viennent compléter l'œuvre.

Enfin il s'occupe de la génération, il décrit les fonctions du coït et les diverses modalités du spasme chez les deux sexes avec une habileté et une connaissance qu'il n'avait pu demander aux seuls contacts d'une épouse souvent lointaine.

En plus de son activité d'écrivain il s'occupait toujours de l'école, des oracles, faisait sa tournée quotidienne dans les campagnes respectant les traditions favorables, brisant impitoyablement les mauvaises. Cet homme de 80 ans n'avait pour soi-même d'autre soin que ceux qu'il avait prescrits dans le « Régime des gens en santé » et au cours de trop grands efforts il appliquait le dernier paragraphe des Préceptes qu'il

avait gravé dans sa chambre : « En cas de surmenage intellectuel : encouragement, chaleur du soleil, chant, lieu maritime ».

L'encouragement, il le trouvait dans la certitude d'être chaque jour plus averti que la veille des difficultés de son art.

Tous les matins, à l'aube, il chantait. C'était une voix claire qui s'échappait sans effort, portée par le souffle. Elle répétait les modulations des chœurs champêtres, les peans, les vocalises dionysiaques. Elle parlait des diaphragmes, qui se contractaient en mesure, et venait frapper les parois de la voûte du palais sans rencontrer d'obstacle. On apprenait à chanter ainsi dans les gymnases d'Herodicus pour fortifier les muscles du thorax et les poumons. Cette émission légère mais d'une portée très lointaine s'échappait de la chambre, se mêlant aux murmures du bois sacré, aux bruits d'éveil de l'aurore, et ceux qui travaillaient à la lisière du bois savaient bien que ce souffle éthéré était la voix de l'asclépiade. Sans doute à côté du traité pathologique de la voix avait-il écrit un traité physiologique de la voix, c'était dans sa méthode. Il est à regretter que tant d'écrits de lui aient été perdus, et que tant d'autres n'aient jamais dépassé le seuil du temple.

Car la santé est un équilibre permanent, et la maladie le rachat de cet équilibre. Les qualités en étaient le soutien, il fallait apprendre aux hommes comment ils restent dans la voie naturelle, et quand ils s'en écartent. Règles de bonne et saine vie, lois de la médecine allaient toujours de pair dans son enseignement. « Ce qui parle a son silence, la raison a sa folie. Chaque chose a en elle-même son contraire. La loi et la nature, auxquelles on doit tout, tantôt s'accordent, tantôt se repoussent. Les hommes ont fait la loi, les dieux ont arrangé la nature ». Et dans l'horizon de son époque il se découpe bien comme le conciliateur des contraires, le doctrinaire des extrêmes, le créateur d'un syncrétisme idéal. Pour la foule qu'il aimait si sincèrement, il était bien le PÈRE DE LA MÉDECINE. Ce nom était répété sous toutes les étoiles, c'était le sien, depuis les cataractes de Syènes jusqu'aux roches de Carybde et aux jetées de Marseille.

Le souffle, l'éther, ce n'est pas en vain que ces mots viennent d'être prononcés. Hippocrate refusait de s'échapper de ses limites. Il n'avait pas droit à la métaphysique. Mais dans une telle œuvre, qui était une somme, elle était éparse et latente. On pouvait maintenant l'embrasser d'un seul coup d'œil. Il ne s'autorisait que l'étude de l'homme. Mais l'homme était en rapport avec le souffle de vie, la cause première, la création du monde. Et c'est pourquoi il avait, en parlant de l'homme, traité de la nature de Dieu.

Les Vents acheminèrent vers les grandes conclusions de son œuvre. Dans ce livre étonnant l'on trouva condensé le rôle primordial qu'il attribuait à l'air. « Quand toutes choses furent faites, le feu subtil ou éther se porta dans le haut, la partie la plus lourde à la terre, dans le bas. La troisième partie dans la région moyenne a quelque peu de chaud, c'est l'air.

« Tout ce qui est sur terre en contient, minéral, végétal et animal. On nomme souffle l'air qui est dans le corps. A l'extérieur les vents sont un assemblage d'air. Les arbres sont arrachés, la mer se couvre d'écume, les plus grands vaisseaux montent à la cime des vagues, tant il est fort. Cependant il est invisible : la raison seule l'aperçoit.

« Le cerveau nous avertit des changements qui arrivent à l'air. Yeux, oreilles, langue, mains, et pieds le servent comme il le juge bon. C'est dans le cerveau que réside la prudence, et non, comme le veut Homère, au diaphragme. Car l'air, dès que l'homme naît, se rend d'abord au cerveau, y laisse sa fleur, qui est l'intelligence, puis il se répand dans tout le reste du corps. Il est faux de dire que la raison réside dans le cœur. Le cœur et le phrénique peuvent donner des signes de sentiment remarquable dans les moments d'une grande joie ou d'une peine, mais l'intelligence n'y est nullement. » Ainsi pour la première fois la théorie homérique de l'épithumia cessait d'être admise. Platon adoptait entièrement le principe hippocratique dans la République. Il plaçait le *nous*, âme divine et directrice, dans le cerveau, le *thumos*, chaleur et force vive, dans la poitrine, et l'épithumia chargé de satisfaire aux exigences corporelles, entre le diaphragme et le nombril.

L'esprit est un mélange de feu et d'eau. Ses variétés dépendent des diverses proportions de ces principes élémentaires. Or l'eau pour Hippocrate est l'ensemble des humeurs, le feu vital est l'agent inconnu des fonctions physiopathologiques qui anime et meut cet assemblage de solides et liquides, les pénètre, fait concourir toutes les parties à un travail d'ensemble, c'est la *force vitale*. « Lorsque la chaleur s'est retirée des organes cette force vitale, esprit de la chaleur, qui unissait le tout au tout s'exhale au même instant. Alors l'âme s'échappe elle-même soit par les chairs, soit par les soupiraux de la tête qui servent à l'entretien de la vie, et en s'échappant de sa demeure corporelle, elle abandonne le froid simulacre de l'homme encore composé de bile, de pituite et de sang. »

Et nous avons maintenant toutes les données de ce qu'on appellera le vitalisme ou naturisme hippocratique.

Nous l'embrassons d'un coup d'œil d'ensemble.

La vie est un principe d'activité ; de cause inconnue, mais Hippocrate écarte cette recherche qui est du domaine métaphysique. On ignore donc la substance de ce principe, mais on sait qu'il est universel, répandu dans l'air qui entoure tout. De ce principe découlent les lois vitales qui président à la formation, au développement, à la conservation des êtres organisés, il faut donc observer les phénomènes vitaux, ou nature, chez les êtres organisés, pour distinguer les choses favorables ou nuisibles à leur conservation.

La nature de chaque être est l'essence qui lui est propre c'est-à-dire qui fait l'individu, qui contient toutes les conditions virtuelles de son développement, depuis sa naissance embryonnaire jusqu'à sa fin. De même chaque organe a ses lois particulières de mouvement vital. Au

dessus des lois individuelles de mouvement vital il y a une loi souveraine de conservation dont dérivent les lois physiologiques et pathologiques

La santé est l'état d harmonie parfaite des forces, leur équilibre complet. Un tel équilibre ne peut exister qu'idéalement, c'est la ligne verticale que le dynamisme du pendule vital peut croiser sans s'y pouvoir maintenir. La santé est un compromis permanent. La maladie est chargée de rétablir l'équilibre perturbé, c'est donc une réaction de conservation. Santé et maladie sont deux fonctions tendant au même but, la conservation de l'individu.

La nature suffit à tout : un seul but, une seule conspiration, tout concourt dans une sympathie universelle : l'unité, condition absolue de l'action vitale. Cette action vitale est donc une force qui, simplement conservatrice tant qu'elle préside à l'entretien de l'ensemble, devient médicatrice dès qu'une perturbation vient en troubler l'harmonie.

La nature guérit de trois façons. D'une façon passive ou statique par le repos, abstinence, sommeil. Active ou dynamique par l'exercice, le mouvement, l'augmentation de nourriture. Enfin par des *soulèvements* ou réactions qui sont des mouvements calculés.

Les symptômes sont les cris de la nature, pour nous révéler l'état du corps. Ce langage nous avertit : si la nature est assez forte et triomphera ; si elle est impuissante et si on doit la soutenir ; si l'excès même de ses efforts doit être tempéré. Le médecin est l'interprète, le serviteur de la nature.

La maladie n'a aucun rapport avec les fonctions d'organogénèse, de décomposition, d'altération, silence progressif des organes qui aboutissent naturellement à la mort ; la vie de l'homme, Hippocrate la compare aux saisons avec leur quatre périodes : jeune, ardente, décroissante et frigde.

Il ne faut pas considérer ces désordres naturels comme des maladies, et se bien garder de les combattre

Enfin dans la maladie il faut considérer : l'action morbifique due à la cause morbifique, qui provoque l'affection ; l'action médicatrice, qui provoque la réaction. Au lit du malade il faudra donc faire la part de l'affection et celle du soulèvement et fonder une thérapeutique naturelle d'interprétation des signes.

Ainsi la maladie étant un acte vital, il n'est plus possible de la confondre avec la lésion matérielle qui n'en est que la révélation ou le résultat éventuel.

Le problème de la cause morbifique ne pouvait être abordé ici. Hippocrate n'allait pas tarder à l'entreprendre. Mais un malheureux événement vint enrayer son activité.

L'été de l'année 378 est extrêmement sec. Été sans souffle. Perspectives abolies. Un seul plan, cruel et dur. Bêtes torpides. Assoupissement solaire des collines. Soudain, au milieu du calme caniculaire, un crépitement. C'est d'abord un bruit sec et fragile, comme un mouvement de

bourgeons tardifs qui éclatent à la lumière. Puis le cri vif du bois, le craquement multiple, insaisissable. Le chemin des processions flambe. L'incendie.

La chambre blanche et nue, la chambre d'enfance est traversée de lueurs rouges. D'abord la flamme lèche le pourtour des branches, cherche son élan, monte droit aux cimes. Paillement d'oiseaux traqués. Le temple d'Esculape est environné de feu. Les vastes charpentes et les structures de stuc se fendent, les marbres pètent. Les architraves équilibrées sur leurs fûts dessinent le squelette aride du temple. Le brasier est grand, les humains reculent, font un large cercle. Tous ceux des environs et ceux de la cité, l'angoisse les mord. Spectacle féérique de la destruction. Un martellement sourd : la chute des pierres. Des équipes de paysans font la part du feu, là-bas, à la lisière du bois sacré.

Sauvées sont les dépendances, cliniques, habitations. Il semble que ce soit Esculape seul, dans son asile secret que vise le feu. Et tous ceux des dèmes regardent dans le brasier avec effroi et songent à la statue d'ivoire que nul ne doit connaître. Mais une bague de feu la préserve et la dérobe à jamais aux yeux sacrilèges. Et soudain chacun reste attentif : au milieu des craquements des charpentes, partent de l'intérieur du temple des coups sourds, qui semblent réguliers, volontaires, dus à une conscience, à quelque chose d'humain. On écoute ce mouvement étrange sur qui le feu ne règne pas.

Tout à coup de l'intérieur du temple c'est Hippocrate qui surgit, le visage noirci, les mains brûlées. Et le délire semble s'être emparé de lui. Il jette les yeux de tous côtés, avec effroi. Et ses mains ! Ses mains sont pleines de tables votives qu'il tient pêle-mêle collées sur sa poitrine, plaquettes d'argile ou d'airain qui gardent et protègent le dieu-guérisseur. Inattentif à ses blessures il traverse la foule, muet, et emporte dans sa demeure les restes du plus cher des trésors.

Un lourd mutisme pesa sur l'île, les jours suivants. Les paroles fuyaient le thème du feu. Les conversations orientées du côté d'Esculape tournaient court. Puis l'accusation prit corps. Que faisait-il dans le Temple à l'heure où tout repose ! disaient dadouques et sycophantes. Et les maratonomaques contenaient mal leur indignation : ne lui suffisait-il pas d'avoir pillé une fois le temple, en copiant, pour s'en attribuer la gloire, les tables votives ? Bientôt on l'accusa ouvertement : Hippocrate avait incendié le temple d'Esculape pour détruire les textes dont il avait composé ses livres.

Quand il s'agissait d'Hippocrate, aucun fait ne restait isolé. Dans des contrées entières se répandit ce bruit. Si l'on avait un peu mieux entendu sa doctrine, on aurait vu qu'elle s'appuyait entièrement sur le passé et qu'il n'y avait aucun intérêt à le détruire.

Il ne daigna pas réfuter ces ignominies. Mais elles faisaient tout de même leur bout de chemin, parviendraient aux générations futures, et

beaucoup de ses prétendus disciples sauraient alimenter sournoisement de tels propos.

Cet épisode marqua l'assaut des adversaires. Une telle accusation avait des causes lointaines. Et d'abord les prêtres de tous dieux ; ils ne connaissaient de leur fonction que la routine rituelle et ne pardonnaient pas à Hippocrate ses conceptions libérales. Mais les prêtres asclepiades avaient surtout lieu de se plaindre. En outre que de chirurgiens, de gymnastes, de sorciers influents avaient essuyé avec peine les attaques d'Hippocrate.

Enfin il y avait la vieille rivalité cnidienne. Euriphon était mort. Ctésias de Cnide, après avoir passé dix-sept ans en Perse, était revenu à Cnide où il exerçait la médecine. C'était un homme intelligent qui avait publié des livres d'histoire, et de plus réputé fort honorable : c'est pourquoi restant sur le terrain scientifique, il se contenta de choisir le moment de l'attaque, où le prestige du maître semblait abattu. Il reprocha à Hippocrate ses méthodes de réduction des luxations, et bien d'autres détails chirurgicaux.

Mais contre l'armature de sa doctrine nul n'osait frapper. Nul n'osait, Hippocrate était là, avec sa logique impeccable, sa riposte écrasante, l'arme terrible de l'évidence, la pointe de la vérité. Et Hippocrate, en songeant à ce chorus de haines, savait bien que les pires attaques, il n'était pas destiné à les connaître. Ce serait plus tard, lorsqu'il ne tiendrait plus la barre, la lente dérive hors des lignes tracées, le travail d'usure de certains points de résistance, le ronronnement de disciples compilateurs et obtus autour de l'œuvre, la fourberie de ceux plus malins, qui feraient dévier la doctrine pour leur propre compte, enfin le réveil des sectes, tous les partis à la curée, tous les points de vue opposés trouvant leur loi dans cette somme immense dont le squelette et la chair pourraient nourrir les affamés de découvertes.

Ce n'était point la foule qui tenait de tels propos. Pour elle l'assimilation était faite : Esculape revivait dans Hippocrate, ils n'étaient qu'un. Cette étrange apparition sur le seuil du temple en feu ne faisait que confirmer le caractère divin d'Hippocrate, sortant du sanctuaire pour arracher aux flammes les précieuses tablettes de l'Art. Et c'était sa vraie pensée : arracher aux flammes le passé nécessaire qui l'avait guidé depuis l'enfance.

On l'attaquerait, on perdrait le sens des choses naturelles sans quoi il est impossible de progresser dans l'art. Eh bien, ses dogmes étaient complets. Les grandes voies de sa doctrine entièrement tracées. Il pouvait en tirer les conclusions. Elles seraient si précises que nul ne pourrait plus s'écarter de lui sans créer un système, sans retomber dans l'hypothèse. Tous les doctrinaires futurs ne pourraient vivre qu'en méconnaissant son œuvre d'ensemble et retomberaient dans les mêmes erreurs qu'Empédocle, Zénon d'Elée et Parménide. Mais surtout ceux qui le combattraient seraient à jamais des Cnidiens. Et après les grandes périodes de désarroi scientifique qui suivraient ces phases

d'erreur, il faudrait revenir à lui, Hippocrate père de la Médecine et tout reprendre où il l'avait laissée et faire rentrer dans ses cadres toutes les acquisitions.

Le petit résumé « De l'usage des Liquides » fournit l'axiome fondamental : *l'indication se fait par l'amélioration ou l'aggravation.*

Dans la maladie, il fallait considérer deux facteurs opposés : l'action médicatrice, et l'action morbifique. Ce problème de la cause morbifique intervenait dans l'indication, selon la nature de cette cause. Problème d'importance capitale, et c'est ici qu'il faut considérer l'attitude d'Hippocrate avec la plus grande attention. Car la recherche de l'origine externe ou interne de la cause morbifique est le plus grand dilemme qui ait divisé l'esprit humain en médecine et qui le scinde en deux pôles distincts, nous offrant un rythme d'une alternance remarquable à travers les siècles, dans l'interprétation tour à tour analytique et synthétique du problème.

Il est des cas où la cause peut être accidentelle, d'origine extérieure, elle n'est pas rattachée au déterminisme du corps humain, peut être facilement connue, et se lie directement au symptôme qu'elle provoque : rien alors n'empêche de combattre cette cause ; de lutter pour tenter sa suppression.

Mais le plus souvent la cause morbifique se rattache à tout un enchaînement de circonstances liées à la vie même du patient, à cette force vitale dont l'essence est *a priori* indécétable. Aussi de nos jours certains auteurs appelleront synthétique cette théorie où la maladie est liée à l'ensemble des manifestations vitales, ils lui opposeront alors la théorie analytique où la maladie est envisagée uniquement comme un résultat accidentel.

Par un syncrétisme rationnel Hippocrate avait admis ces deux ordres de causes, auxquelles répondraient deux lois d'indication.

« Il est évident que si l'on connaissait la cause des maladies on serait en état de prendre dans les contraires l'indication des remèdes : première loi d'indication. Cette médecine est toute naturelle ; par exemple, la faim est maladie, si on appelle maladie tout ce qui afflige l'homme. Quel est le remède de la faim ? ce qui la calme ; l'aliment. La soif est guérie par la boisson, la plénitude par l'évacuation. Bref, *les contraires sont guéris par les contraires* lorsque la cause de la maladie est connue »

Donc dans ce cas, la cause étant connue, l'effet est connu : c'est le fameux axiome *sublata causa tollitur effectus* qu'Hippocrate a énoncé et qu'on attribue à son disciple Aristote.

Mais il est des cas où, la cause étant inconnue, cet axiome même est contredit : les mêmes effets peuvent être produits par les contraires. Cette loi, ébauchée dans la Maladie Sacrée, est énoncée dans les Lieux Dans l'Homme. C'est la deuxième loi d'indication : *les semblables sont guéris par les semblables*. Les substances naturellement purgatives peuvent provoquer le resserrement. Les resserrants exercent la même action que les évacuants et inversement la fièvre née de la phlogmasie tantôt

est produite, tantôt supprimée par le contraire de ce qui l'a produite. Enfin ce qui produit la strangurie qui n'est pas, enlève la strangurie qui est : quel est cet aphorisme ? c'est tout le principe de la pharmacodymie. Hippocrate en a donné l'application en étudiant l'action des remèdes sur l'homme sain

Ainsi suivant la nature et l'origine de la maladie, il faut traiter tantôt par les contraires, tantôt par les semblables. C'est en ce point que réside pour Hippocrate l'extrême difficulté de la médecine.

Quel est alors le critérium thérapeutique ? c'est le point d'appui des forces agissantes, extrêmement précis et difficile, qu'Hippocrate appelle la *mesure* : « la médecine est de mesure fugitive. Celui qui le comprend a là un point fixe, il sait le seuil où les réalités deviennent non réalités : c'est-à-dire que les purgatifs deviennent non purgatifs, et ainsi des autres ».

Voilà bien définies les oppositions d'action d'un même médicament selon la dose administrée, ce qui est aujourd'hui une règle générale en pharmacologie.

Ainsi par ces conclusions nettes rien n'était laissé au hasard, ce mauvais génie ennemi surnois du médecin et surtout d'Hippocrate qui nie son intervention dans l'Art. Telle était cette cohésion, que seul un esprit souverain pouvait maintenir, et que sa grandeur même vouait au morcellement. Comme le pneumatisme naît du traité des vents, le vitalisme du dogme de la nature médicatrice, la première loi d'indication allait donner la médecine galénique ou de combat, la deuxième loi la médecine homéopathique. L'unité absolue de l'œuvre, livrée aux hommes, perdrait le sens humain que lui avait donné le divin Hippocrate.

CHAPITRE XI

Le père de la médecine, le divin asclepiade, l'oracle de Cos. Il l'était toujours pour les dèmes et les cités les plus lointains. Il recevait beaucoup de lettres et les rois lui demandaient conseil. Certains princes sollicitaient le premier manuscrit d'un discours ou d'un prochain livre, pour le faire éditer eux-mêmes en plusieurs exemplaires par des copistes très experts. C'est de cette façon qu'il adressa au roi Demetrius son discours sur la nature de l'homme.

Il atteignait la quatre-vingt-dixième année lorsque, lui qui n'avait jamais vu la mort parmi les siens, connut les veillées angoissantes et la douleur de se composer un visage confiant bien que le pronostic fut dès le premier jour fatal. Mais sa femme le pria d'abandonner cette attitude qui n'était pas digne de lui. Elle lui recommanda ses enfants et mourut. Sa seconde fille était disparue mystérieusement depuis de longues années, et la légende n'allait pas tarder à s'emparer d'elle. On la verrait certaines nuits errer, vêtue de blanc devant le temple ; ou bien, changée en animal monstrueux, un chevalier aurait mission après des épreuves terribles de lui rendre sa forme naturelle.

C'est dire combien le merveilleux était à l'affût de cette demeure d'où partait depuis si longtemps l'enseignement de la vertu, et avec tant de constance que c'était un véritable défi au monde. Et cette atmosphère légendaire qui s'insinuait ne tarderait pas à venir troubler la vie apparente d'Hippocrate, l'obscurcir de symboles, lui conserver son précieux mystère et le rendre impénétrable à tous ceux qui ne chercheraient pas à l'aimer autant qu'à le comprendre, et à connaître sa vie à travers la lumière de ses œuvres.

Le jour de la Prise de la Verge, fête pompeuse, une procession magnifique eut lieu jusqu'au cyprès. Il ne fallait pour aucun motif troubler les asclépiades durant leur sacerdoce. Or, ce jour-là arriva à Abdère un messenger nommé Ameselagorès. Hippocrate le connaissait, l'ayant rencontré autrefois à Abdère.

Ameselagorès avait l'air fort agité. Il regardait Hippocrate avec une fixité suppliante, brandissant une lettre à laquelle il semblait attacher plus d'importance qu'à ses propres vêtements, qui apparaissaient déchirés et froissés, les gardiens ayant mis opposition au passage de cet éner-

gumène qui parlait de folie et ne voulait rien moins que troubler l'ordre de la procession.

Il s'approcha d'Hippocrate et par des paroles entrecoupées essaya de lui faire saisir l'urgence de sa mission. Aussi Hippocrate prit-il la lettre pour la lire sur le champ. Le Sénat et le peuple des Abdéritains lui écrivaient : « Le plus grand péril menace notre cité, Hippocrate, en menaçant un de nos citoyens ». Il s'arrêta longtemps pour méditer sur cette phrase. Puis il leva les yeux vers Ameselagorès et dit :

— Heureux les peuples qui savent combien les hommes sages sont précieux. Et que les défenses ne sont ni dans les tours ni dans les murailles mais dans les conseils des hommes sages ! Heureuse la cité capable de se troubler comme un seul homme, pour un seul homme !

Cet homme sage, c'était Démocrite.

« Hélas, ô grands Dieux, il ne serait plus maintenant un objet de gloire pour le présent et l'avenir tant il est devenu malade par la sagesse même qu'il possède. S'il perd la raison, c'est notre ville même qui sera abandonnée. Autant Démocrite s'éleva aux sommités de la sagesse, autant maintenant il est en péril de succomber à la paralysie de l'intelligence et à la stupidité. Si bien que les Abdéritains devenus grâce à lui plus intelligents, savent juger la maladie d'un sage, eux qui naguère n'étaient qu'ignorance.

« Nous pensons, Hippocrate, que nos lois mêmes sont malades, qu'elles délirent. Viens, ô le meilleur des hommes. Tu traiteras non un homme mais la Cité. C'est lui qui nous a donné notre constitution et nos lois. Notre Sénat risquant de se fermer, tu le rouvriras, toi législateur, toi juge, toi magistrat suprême, toi sauveur.

« Viens donc avec Esculape le père, viens avec Epione, fille d'Hercule, viens avec les fils d'Esculape qui furent de l'expédition d'Illion, viens apporter les remèdes de Péon contre la folie ! »

Ce message exalté fit longuement rêver Hippocrate. Il lut aussi une autre lettre, de Philopoemen, qui lui offrait l'hospitalité à Abdère.

— Quels sont, ami, les signes qui vous font juger que Démocrite est fou ?

— Hélas, ô Hippocrate. . Oublieux de tout et d'abord de lui-même, il demeure éveillé de nuit comme de jour, riant de toute chose grande ou petite, et pensant que la vie entière n'est rien. Il rit, voyant les uns tristes et abattus, les autres pleins de joie. Il s'inquiète des choses de l'enfer, et il en écrit. Il dit que l'air est plein de simulacres, il écoute les voix des oiseaux, et maintes fois se levant la nuit, il a l'air de chanter doucement des chants.

La parole coupée par l'émotion, il s'arrêta, évoquant Démocrite les yeux levés des heures entières vers les étoiles ; quelquefois une modulation inhumaine partait de ses lèvres et gagnait le sommet de la colline. Et tout à coup un rire éclatant, dans le calme nocturne.

— D'autres fois, dit-il encore, il raconte qu'il voyage dans l'espace infini et qu'il y a d'innombrables Démocrites semblables à lui. Et sa

couleur n'est pas moins altérée que ses idées, le teint très jaune, amaigri, la barbe longue. Voilà, Hippocrate, les signes qui nous troublent. Viens donc promptement consoler notre patrie ».

Et comme Hippocrate restait silencieux :

— Sans doute le savoir est à tes yeux bien préférable aux biens de la fortune. Mais ces biens mêmes te seront donnés par nous en abondance. Car pour l'âme de Démocrite, la ville serait elle en or, ne suffirait pas à payer ta venue et ta hâte à venir.

C'était un autre langage que celui des envoyés d'Artaxercès. Hippocrate répondit doucement :

— Ceux qui reçoivent un salaire inutile, forçant les sciences à servir en esclaves, semblent leur ôter leur ancienne franchise et les mettre aux fers. Mais à ton peuple porte cette réponse : pour moi, convaincu que les arts sont des grâces de Dieu mais que les hommes sont des œuvres de la nature, ne vous courroucez pas, Abdéritains, si j'imagine que c'est non pas vous mais la nature qui m'appelle pour sauver son ouvrage en danger. Aussi ai-je hâte de venir guérir Démocrite malade. Mais restez calmes et soyez patients. Cette maladie pourrait bien n'être qu'une illusion qui vous égare, et cette folie qu'une excessive vigueur de l'âme.

Il remit en même temps sa réponse à Philopoemen : il acceptait avec joie son hospitalité, qui lui éviterait en outre de causer de l'embarras à la ville déjà troublée.

Ameselagorès s'éloigna aussitôt et Hippocrate groupa ses amis. Et s'adressant à Dionysius :

— Tu le vois, la ville comme une seule âme est malade avec son citoyen. De sorte qu'eux aussi me semblent avoir besoin d'un traitement. Je serais tenté de penser qu'il y ait dans ce cas non pas maladie mais excès de science, ou plutôt excès dans l'idée des gens, car l'excès de vertu n'est jamais un mal. Toute défaillance regarde comme excessif le juste tempérament de la vertu. Mais pour savoir à quoi s'en tenir, il faut le voir lui-même, écouter ses discours, tirer le pronostic. Je dois faire diligence, et partir au plus tôt à Rhodes chez mon ami Damagète, à qui je vais demander un vaisseau.

Puis s'adressant à Cratevas petit homme bancal et borgne, entièrement dévoué à Hippocrate, et qui tenait du botaniste, de l'herboriste et de l'apothicaire :

— Et toi, excellent rhizotome, dont l'habileté ne le cède en rien à celle de ton grand-père Cratevas, recueille-moi des plantes des hautes collines : elles sont plus denses et plus actives que les végétations aqueuses, à cause de la densité de la terre et de la ténuité de l'air, et ce qu'elles attirent à une vie plus forte. Porte tout ce qui est suc et jus liquide dans des vases de verre ; tout ce qui sera feuilles, fleurs ou racines dans des vases de terre neufs bien fermés. Hâte-toi. Retarder en médecine est compromettre la vie.

Il partit le soir même pour Rhodes et fut accueilli avec joie par son

jeune ami Damagète. Il lui expliqua ce qu'il voulait, et ce que disaient les Abdéritains sur Démocrite :

— Il rit toujours, disent les gens, et ce leur semble un signe de folie. Attention, Damagète, dis à nos amis de Rhodes de toujours garder un juste milieu, de n'être ni très rieurs ni très graves, mais de tenir un tempérament entre les deux, afin de paraître aux uns un homme aimable, aux autres un penseur méditant sur la vertu.

Et Damagète et Hippocrate éclatèrent d'un rire franc, qui était l'indice de la plus parfaite santé. Damagète amena Hippocrate dans le port et lui fit voir plusieurs vaisseaux dont un à la proue élevée étincelante d'un soleil d'or à sept rayons, et il lui vanta les qualités de ce navire. Hippocrate, fort satisfait, revint à Cos pour préparer son départ. De là il stimula le zèle de son ami. Il lui écrivit : « J'ai vu chez toi à Rhodes, Damagète, ce vaisseau qui avait pour inscription le soleil, magnifique bâtiment avec bel arrière, bonne quille, et large pont. Tu m'as vanté l'équipage comme agile, sûr dans la manœuvre, et le navire comme bon marcheur. Envoie-le s'il est possible avec des ailes, non avec des rames. Le temps presse, car je veux arriver à Abdère le jour même que j'ai fixé ».

Quelques jours avant son départ, il fit un rêve au lever de l'aurore. Esculape apparut, non comme le représentent les images, doux et tranquille, mais la démarche animée et le visage redoutable. Il était suivi de reptiles énormes se hâtant eux aussi dans leurs longs replis, et faisant entendre à travers les déserts et les creux vallons, un sifflement formidable. Ses compagnons tenant des boîtes de médicaments bien closes, venaient derrière. Le dieu tendit la main à Hippocrate, qui la saisit avec ardeur et le supplia de ne pas l'abandonner dans le traitement. Mais le dieu secoua la tête et disparut. Le sifflement des reptiles résonnait encore comme sous les portiques d'un temple. Et en effet, raconta Hippocrate, je me trouvai non à Abdère mais dans le temple délien, et j'aperçus une femme belle et grande, à la place où est la Statue de la Vérité. Et je ne doutai plus qu'elle fût la vérité, lorsque, ayant entrepris de la mettre nue sur sa prière, je n'y parvins qu'avec d'innombrables difficultés. Mais alors elle rayonna d'une pure lumière. Ses yeux étaient deux étoiles. Elle dit : « Je te retrouverai demain chez Démocrite » et se retourna. Je vis alors arriver une petite femme sautillante et hardie, qui se mit à tourner autour de moi avec beaucoup de démonstrations d'agilité. Et la vérité, se retournant : « Elle loge chez les Abdéritains. Elle t'accompagnera dans ta route ». Hippocrate n'en voulait rien croire, mais ayant réfléchi que la vérité elle-même lui avait dit cette parole, il n'en put douter davantage. La petite femme se nommait : l'Opinion.

A son réveil Hippocrate s'aperçut que ce songe était une de ces allégories faciles à interpréter, qui accompagnent souvent des préoccupations récentes. Il se hâta d'écrire à Philopoemen : « M'expliquant le songe, je compris que Démocrite n'avait pas besoin de médecin, puisque

le dieu même qui traite les malades s'éloignait : la vérité de la santé résidait chez Démocrite, l'opinion qu'il est malade chez les Abdéritains. J'ai confiance, Philopoemen, qu'il en est ainsi. Oui, cela est ; je ne rejette point les songes. La médecine et la divination sont proches parentes, puisqu'Apollon est le commun père de ces deux arts. Porte-toi bien ».

Le navire qui portait le signe du soleil eut une navigation fortunée et entra dans le port d'Abdère à l'heure dite. Devant les portes attendaient femmes, vieillards, enfants et petits-enfants. Philopoemen pria en vain Hippocrate de se rendre à sa demeure, il avait hâte de voir sur le champ Démocrite, et la foule approuva et, heureuse, le conduisit aussitôt à travers les marchés, le pressant de tous côtés, criant de sauver, de secourir, de traiter... Lui, il donnait bon courage, souriait, tapotait les joues, cheminait d'un pas tranquille et prompt. On traversa la ville. La maison de Démocrite se trouvait de l'autre côté du rempart, contre la tour du Nord.

On fit le tour derrière la colline pour la gravir sans bruit par le versant nord-ouest. Elle était déserte et embaumait. De rares bouquets de pins y sculptaient le roc. Le soleil déclinait. Près du faite était un temple consacré aux nymphes et tapissé de vignes nées spontanément.

Là il fit signe au peuple de s'arrêter. Et seul il gravit la garrigue jusqu'au faite, formé d'un petit plateau rocheux. Il s'arrêta. La vue se découvrait brusquement. Un de ces visages terrestres où tout se concentre dans le moindre espace, où le détail fouillé concourt avec l'ensemble. La ville s'étendait dorée et compacte, comprimée par sa ligne de remparts aux sept tours, puis une plaine rayée de peupliers, puis la mer. Les tartanes rentraient au port, leur carré mat gonflé de l'or du couchant. Ici, le versant sud-est de la colline tourné vers la ville était abrupt et sec ; le romarin ornait le squelette du roc. Un ruisseau naissait sur sa pente, et en le suivant des yeux jusqu'en bas on pénétrait dans la maison de Démocrite. Elle était petite et blanche. Le jardin, vaste et incohérent, mordait sur la colline.

Dans le jardin, Hippocrate aperçut Démocrite. Il était assis sous un platane épais et bas. Vêtu d'une tunique grossière, seul, le corps négligé, le teint jauni, la barbe longue. Si maigre que l'on pouvait détailler les os de sa face, les tendons de ses mains. Près de lui, à droite, le cours d'eau coulait. Il tenait un livre sur ses genoux. Ses jambes disparaissaient sous un amoncellement de livres jetés pêle-mêle. Des animaux entièrement ouverts étaient entassés près de lui. A sa gauche, un bœuf était attaché. Démocrite se penchant écrivait d'une teneur puis il cessait, arrêté longtemps, et méditait. Puis brusquement il se levait, prenait à pleines mains les entrailles des animaux, les examinait longuement, les reposait. Il revenait s'asseoir.

Hippocrate, immobile au faite de la colline, regardait. Derrière lui le soleil déclinait. Et l'ombre d'Hippocrate descendant au flanc de la col-

line, s'étirait, démesurément grandie, et à travers bosses et trous, venait toucher du cap le jardin de Démocrite.

Démocrite écrivait encore lorsque l'ombre asclépienne entra dans le jardin, et soudain, elle toucha le livre. Alors Démocrite s'arrêta, leva la tête vers le ciel, regarda le soleil encore haut et le jardin éclairé, et, comme s'il devinait dans cette ombre une intervention humaine, il poussa un ricanement.

Quel timbre étrange prenait dans ce vallon encaissé le moindre bruit ! Là-haut, près du temple, les Abdéritains gémissaient. Tu vois la vie de Démocrite, ô Hippocrate, et comme il est fou !

Alors, seulement, avec d'innombrables précautions, suivant la pente silencieuse, invisible dans son ombre, Hippocrate descendit. Arrivé au bas de la garrigue il entra dans le jardin, dont la porte était arrachée. Démocrite écrivait d'enthousiasme et avec entraînement. Hippocrate attendit. Le crépuscule envahit doucement le vallon, le jardin. Démocrite posa le stylet et leva les yeux et dit :

— Salut étranger.

— A toi aussi salut, Démocrite, le plus sage des hommes.

— Et toi, comment te nommes-tu ? L'ignorance de ton nom me force à t'appeler étranger.

— Je suis Hippocrate le médecin.

— La noblesse des asclépiades et la grande gloire de ton habileté en médecine sont venues jusqu'à moi. Assieds-toi. Tu vois ce siège de feuilles encore vertes et molles, il n'est pas désagréable ; les sièges de l'opulence ne le valent pas. Le ruisseau coule là, où tu peux te rafraîchir les pieds s'ils sont fatigués par une longue course. Est-ce pour affaire publique ou privée que tu viens ici. Puis je t'aiderai ?

— En vérité c'est pour toi que je viens, désireux d'avoir un entretien avec un homme sage. Et l'occasion a été fournie par la patrie dont j'accomplis une ambassade.

— Alors, use avant tout chez moi de l'hospitalité.

— Tu connais Philopoemen ?

— Très bien. Tu parles du fils de Damon, qui demeure près de la fontaine Hermaïde.

— Oui, je suis son hôte particulier. Mais toi, Démocrite, donne-moi une hospitalité qui vaut mieux. Et d'abord dis-moi qu'écris-tu là ?

— J'écris sur la folie.

— O Jupiter, s'écria Hippocrate, qui s'exaltait plus que de coutume, quelle réplique à la ville !

— De quelle ville parles-tu ?

— Ne fais pas attention, je ne sais comment cela m'a échappé. Mais qu'écris-tu sur la folie ?

Démocrite expliqua ses travaux, ses dissections pour rechercher la nature et le siège de la bile qui est quand elle surabonde cause de la folie.

— Que je t'estime heureux, Démocrite, de jouir d'une si parfaite tran-

quillité ! A moi cela n'est pas permis : les champs, les maisons, les enfants, les emprunts, les maladies, les morts, les serviteurs, les mariages, les luttes, c'est mon partage.

Alors Démocrite éclata de rire. C'était un rire sourd et sans couleur, portant loin en avant dans les champs, et d'une vibration intense et cruelle, comme si un déchirement se faisait dans l'âme à son passage, comme si le désespoir se portait sur les ailes de ce rire. Et là-haut, sur la faite de la colline maintenant toute noire, une foule d'ombres se pressait. Une d'entre elles poussa un gémissement aigu semblable à celui d'une femme pleurant la mort de son enfant, une autre se lamenta comme un voyageur qui a perdu son argent.

Démocrite les entendit, s'arrêta, et secoua furieusement la tête.

— Pourquoi ris-tu, Démocrite, est-ce des biens et des maux dont je t'ai parlé ?

— Alors il rit plus longuement, et là-haut, certains se frappèrent le front, d'autres s'arrachèrent les cheveux, car ce rire avait été plus navrant encore que d'ordinaire.

— Penses-tu n'être pas extravagant en riant de la mort, de la maladie, du meurtre, des mariages, des panégyriques, des naissances, des mystères, des honneurs ? Pour toi, il n'y a donc pas distinction du bien et du mal ?

— Très bien dit, Hippocrate ; quand tu en connaîtras la cause, tu remporteras avec mon rire une médecine meilleure que ton ambassade !

— Achève, au nom des Dieux ! Il me semble que le monde entier est malade sans le savoir.

— Il est bien des infinités de mondes, et ne va pas ami, rapetisser la richesse de la nature.

— Tu en traiteras en son temps car j'apprehende que tu ne te mettes à rire, même en expliquant l'infinité. Pour le moment sache que tu dois au monde compte de ton rire.

Démocrite jeta un regard perçant sur Hippocrate. Puis regarda le ciel. La nuit était venue. Elle était fourrée d'étoiles. L'étoile des Chaldéens qui leur montrait le nord, et l'Ourse, et le Bouvier, les Pléiades, et Véga, droit au Zénith. Toutes dans leur sûreté intangible, gardiennes de l'immuable. Démocrite ne quittait plus le ciel des yeux. Il était appuyé au tronc du platane, assis sur son siège de pierre, et méditait profondément. Hippocrate aussi méditait. La longue aventure qui l'avait amené jusqu'ici aurait son dénouement dans ce jardin, et c'était le jugement de sa propre vie qui allait en dépendre. De toute sa vie. Folie de Démocrite, folie d'Hippocrate, folie des humains ? Lui, il la revoyait, toute sa vie, arcbutée solidement sur des sentiments dont il n'était plus sûr qu'ils fussent justes. Il commençait à hésiter sur sa propre certitude, et n'était plus si convaincu d'avoir eu le droit d'affirmer, de combattre, de vaincre, de vivre dans l'agitation avec cette énergie que lui donnait la règle de vérité. La Vérité apparue en songe, elle aussi s'était détournée de lui, et lui avait donné rendez-vous dans le jardin de Démocrite.

Et pendant que la nuit s'écoulait, il murmurait pour lui seul : « quand l'esprit est fatigué par les soins du dehors, il va dans les lieux tranquilles et là, éveillé dès le matin, il considère en soi-même le champ de la vérité où n'est ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni serviteurs, ni fortune, ni absolument rien de ce qui cause l'agitation. Tout ce qui trouble, exclu par crainte et se tenant loin, il n'ose pas approcher, respectant les habitants du lieu : Ces habitants sont toutes les vertus, les dieux, les démons, les conseils, les sentences. Et dans ce lieu le ciel immense a sa couronne d'astres toujours en mouvement ».

Lorsque l'aube vint, Démocrite parla.

*
* *

« L'homme plein de déraison, vide d'œuvres droites, puéril en ses desseins et souffrant sans aucune utilité d'immenses labeurs, allant jusqu'aux limites de la terre et en ses abîmes infinis, fondant l'argent, l'or, ne cessant d'en acquérir et toujours troublé pour en avoir plus, afin de ne pas déchoir... Il n'a pas honte de se dire heureux parce qu'il creuse les profondeurs de la terre par les mains d'hommes enchaînés, dont les uns périssent sous les éboulements de terrains trop meubles, et les autres, soumis pendant des années à cette nécessité, demeurent dans le châtimement comme dans une patrie. Il scrute les poussières et les râclures, ouvre les veines de la terre, brise les mottes, cultive, fait de notre mère une terre ennemie, elle toujours identique, qu'on l'admire ou qu'on la foule aux pieds.

« Fouillant la terre il cherche de l'argent. L'argent trouvé il achète de la terre. La terre achetée, il en vend les fruits. Les fruits vendus, il refait de l'argent.

« Celui-ci se hâte d'épouser une femme que bientôt après il répudie. Il veut des enfants, puis adultes, il les chasse. Cet autre a conçu l'enfant et cherche à l'arracher mort du ventre de sa mère. S'il n'y réussit pas, il se prend à l'aimer.

« L'homme n'est, de naissance, que maladie. En nourrice, il est inutile à soi-même et réclame secours. Plus grand, il est méchant, insensé, et remis à des maîtres. Adulte, il est téméraire. Vieux, il est misérable, ayant semé par sa folie les maux qu'il recueille.

« Découvrons toutes les maisons, apercevons ce qui se passe entre les murailles. Les voici. Ils mangent, vomissent, infligent des tortures, violent, mêlent les poisons, méditent des embûches, calculent, se réjouissent, se lamentent, écrivent l'accusation de leurs amis.

« Ne possédant pas la richesse, ils la veulent, la possédant, ils la cachent. Ils rivalisent de haine, se battent entre frères, parents, concitoyens, entre hommes enfin, pour des possessions dont aucun à la mort ne demeure le maître. Pleins d'iniquité, ils n'ont aucun regard pour l'indigence de leurs amis ou de leur patrie. Ils s'enrichissent en choses indignes et inanimées, achètent des statues, ont de la haine pour ce

qui parle, recherchent ce qui n'est pas à portée. Habitant le continent, ils veulent la mer : habitant les îles, le continent. On dirait à la guerre qu'ils louent le courage, et pourtant ils sont vaincus journellement par la débauche et les plus misérables passions. Ce sont des Thersites de la vie.

« En quoi diffèrent-ils d'enfants qui se jouent ? Dans les passions qu'ont-ils laissé aux bêtes irraisonnables, sauf que les bêtes se tiennent à ce qui les satisfait ? Quel lion a enfoui de l'or en terre ? Quel taureau a mis ses cornes au service de son ambition ? Quelle panthère s'est montrée insatiable ? Le sanglier boit, pas plus qu'il n'a soif. Le loup, ayant déchiré sa proie, prend l'alimentation nécessaire. L'ordre des saisons amène pour les animaux l'époque du rut. Mais l'homme pendant des jours et des nuits, ne se rassasie pas de la table ; sans arrêt il il est travaillé par le taon de la luxure, et sa fornication est permanente.

« Je ris des échecs des hommes, de leur infortune. J'éclate de rire sur celui qui gémit d'amour, sur celui qui sans égard pour le péril se lance à travers les précipices et les gouffres marins, sur celui qui met en mer un navire et sa précieuse cargaison, et s'en va accuser les flots de les avoir engloutis.

« Tu pensais, ô Hippocrate, que mon rire a deux causes, le bien et le mal. Il n'y en a qu'une, et celle qui règne seule parmi les hommes. Donc le sujet de mon rire est l'homme, car chez lui aller vers le pire est une sorte de vertu.

— Voilà, ô Démocrite, de grandes vérités, et il n'y a point de langage plus propre à montrer la misère des mortels. Mais agir est imposé par la nécessité, à cause de la gestion des affaires domestiques, de la construction des navires, de tout ce qui concerne l'état.

— Combien, Hippocrate, ton esprit est lent, et que tu t'éloignes de ma pensée, en ne considérant pas, par ignorance, les limites du calme et du trouble ! L'esprit perdu par les choses de la vie, comme si elles étaient solides, les hommes s'enorgueillissent dans leur intelligence déraisonnable, croient les choses fermes et stables et ne se laissent pas instruire à leur marche irrégulière, car ce serait un enseignement suffisant que la mutation de toutes choses, intervenant par de brusques détours et imaginant toute sorte de roulements soudains. Quant au calme qu'exige la vérité, c'est trop tard pour les hommes. Il faudrait que chacun fit toutes choses selon ce qu'il peut, se connaisse soi-même et contemple dans le contentement la riche nature, nourrice de tout »

Et Démocrite disait qu'il était bien tard pour guérir les humains. L'idée de ce mal était née avec la première mesure, qui a rompu avec l'infini, dont on ne doit jamais se détacher. Celui qui le premier a cultivé un champ a insulté la terre. Et l'activité toute extérieure des hommes en a fait des insensés.

Et il souriait en parlant ainsi, et il paraissait un être divin. Tout son visage était dans l'ombre. Ses dents luisaient. Le soleil levant découpait sa silhouette, totem anguleux, bizarre astre noir contre le ciel en

flammes. Cependant qu'Hippocrate, vivement éclairé, laissait voir ses traits, pour la première fois de sa vie hésitants. Son front livrait le bouleversement de sa pensée. « O Démocrite plein de gloire, dit-il enfin, je rapporterai à Cos de bien grands dons de ton hospitalité. Je m'en retourne proclamant que tu as exploré et saisi la vérité humaine. Moi, que l'on nomme le père de la médecine, j'ai reçu de toi le remède qui guérira mon intelligence. Adieu ».

Il se leva, remonta sur la colline, et s'adressant aux Abdéritains qui l'attendaient :

— Amis, je vous dois bien des grâces de m'avoir appelé au milieu de vous ; car j'ai vu le très-sage Démocrite, seul capable de rendre sages les hommes ».

Philopoemen, ton hospitalité fut courte. Cratevas, les plantes alexipharmaques resteront dans les vases. Damagète, le vaisseau est vraiment celui d'Esculape. Au signe du soleil qu'il porte déjà, ajoutez-y le caducée : une navigation fortunée l'a porté à Abdère et ramené à Cos. Amis, suivez les préceptes et retenez les aphorismes. Il est trop tard pour rien changer. Hippocrate ne renie pas sa vie. Il n'a jamais fait preuve de démesure, jamais cherché la gloire. Il n'est pas un Thersite de la vie. Il n'a pas dénigré, il n'a pas redressé les injures. Il a écrit, disserté des hommes et de l'ancienne médecine. Mais est-il vrai que ce soit par perfectionnements successifs qu'ils ont inventé le régime et la médecine ? N'est-ce point plutôt une suite d'affaiblissements, de renoncements ? La médecine elle-même a-t-elle le droit d'exister ? La nature guérit, le médecin soigne les maladies. Peut-être le premier terme est-il le seul possible dans la voie de la vérité. La nature seule. Seule guérisseuse. Et toute médecine n'est peut-être que défaillance. Peut-être aussi était-ce juste de laisser enfermer dans le secret des temples, au pouvoir d'une caste prudente, des armes qui pourraient être, dans la main des hommes, dévastatrices. Qu'il avait eu raison. Hippocrate, d'allouer au médecin le plus humble rôle. Serviteur, esclave, interprète. Il avait pensé donner à la force vive initiale le plus large sens, les applications les plus demeurrées. Un homme, un sage, l'avait dépassé en étendue, et lui avait donné la leçon du doute.

Mais combien profitable un tel doute : Il laissait voir à Hippocrate que malgré sa vie presque centenaire, il ne savait peut-être encore pas juger et penser. Et qu'enfin, en médecine, il était allé aussi loin vers la sagesse qu'il est possible dans cet art.

Prométhée qui voulut capter l'éclincelle de vie, les Titans qui tentèrent de dépasser les jauges terrestres, Esculape qui dépeupla les enfers, tous ceux qui s'attaquèrent aux lois du nombre et au rythme vital, s'ils furent suppliciés n'était-ce pas en vertu d'une raison plus haute et d'une justice qui doit échapper aux humains ? N'était-ce pas nécessité que les vies s'arrêtent et qu'il y ait donc *naturellement* dérèglement et maladie ? Et ceux qui ont voulu combattre le mal ne l'ont-ils pas reculé dans les limites imprécises où il sera à jamais impossible de l'aller quérir ?

Mais cela, Hippocrate n'avait pas le droit de le penser. Il avait donné aux hommes les tables de la médecine, qui leur permettraient de ne jamais s'écarter de la nature, et de regarder toujours vers l'univers. Ils se puniraient eux-mêmes en les abandonnant.

Cette entrevue avec Démocrite avait donc été la dernière épreuve. Hippocrate l'avait jouée avec franchise. Il en sortait comme plus humble et réconforté. Elle était la symbolique rencontre de l'œuvre humaine en face des questions de l'infini. Il avait jugé avec ses sens, non avec les sens capables de percevoir la musique des sphères sidérales. Il alla au temple, dans sa chambre, et détruisit tous les documents qui le concernaient personnellement. Ses lettres, ses récits de voyage, ses pensées, ses projets, les lettres de sa femme, de ses enfants, ses entrevues, ses comptes, ses emprunts.

Ainsi la tradition populaire, celle qui conserverait dans le vaste inconscient du monde le plus grand nombre d'expressions hippocratiques, allait s'emparer aussi de sa vie. « Aux grands maux les grands remèdes » et tant d'autres proverbes courants, sont des aphorismes textuels d'Hippocrate. Il avait soigné, instruit les peuples, il avait été le Vulgarisateur. Le peuple allait donc garder l'histoire orale de son existence. Celle-là seule serait la vraie. Les biographes antiques qui avaient vécu dans cette atmosphère s'appuyeraient sur ces témoignages pour l'étudier. Aucune raison de les rejeter parce qu'ils n'apportent pas de garanties scolastiques aux Aristarques glacés. Ils rendent compte d'une vie d'Hippocrate logique et nécessaire. Ils sont donc justes. Et les textes d'Hippocrate sont là aussi, qui font corps intimement avec sa vie, et dont la portée universelle ne pouvait être conçue que par un seul esprit et un esprit unique. Rien n'empêche même les lettres, réputées apocryphes, de s'appuyer sur des faits réels qui existaient à cette époque. Et ils contiennent de trop précieuses pages pour que l'âme même d'Hippocrate ne les ait inspirées.

CHAPITRE XII

Tous ceux qu'il avait connus étaient morts. Ses maîtres Hérodicus et Gorgias. Et Socrate. Les amis Dioxippe, Damagète, Philopoemen, Dionysius. Il avait formé des disciples, survivait à plusieurs. Ses enfants étaient des vieillards alertes. Ils dirigeaient l'école de Cos. Ils avaient eux mêmes des enfants qui étaient médecins. Il avait laissé aux siens, et ils avaient mis en commun une telle somme de textes, qu'il faudrait des décades pour l'épuiser ; mais il n'y avait qu'un seul esprit, et ce style précis et de grand goût dont tous ceux qui avaient approché Hippocrate connaissaient le poids. Il avait écrit en marge des préceptes : « Dans la fleur de l'âge tout est gracieux. Dans le déclin c'est le contraire. » Pourtant il aurait voulu avoir droit à ce déclin, à ce silence progressif des organes qui autorise des abandons sans défaillances pour se limiter aux plus délicates nuances des perceptions et aux plus tendres souvenirs. Il n'y avait aucun abandon en lui mais seulement un grand âge qui l'isolait du monde. Il restait face à face avec son image la plus écartée des hommes, celle de sa personnalité. Cette région de soi qui échappait à l'universel, il l'avait tenu secrète et sans existence révélée, et maintenant elle l'envahissait, gagnait toutes ses frontières, l'accablait. On ne pouvait s'approcher de lui comme d'un habitant. On le vénérât. Par déférence, on l'exilait de la vie. Il n'était plus un simple mortel. Malgré lui sa dignité était si grande que tout rôle actif lui était interdit. Il voyait fonctionner les rouages qu'il avait créés. Il trouvait à cela un intérêt immense. Mais la méditation lui était dévolue. Il n'aimait pas méditer. Chez lui l'acte fertilisait la pensée. C'était bien long, des journées entières immobile, pour lui dont la forme agissante n'avait pas faibli. Mais surtout il était le *Périodeute*. Le médecin errant qui règle sa vie sur le déplacement des levers héliaques. Cos était trop petite pour lui, comme au temps où il ne l'avait encore jamais quittée. Il ne l'aimait qu'en tant qu'il la pouvait abandonner, amie lointaine, pour la comparer toujours à de nouveaux climats et confirmer qu'elle est l'île la plus heureuse. Et la faire bénéficier de toute sa gloire, de tout l'enseignement qu'il recueillait sur les multiples voies de la terre. Cos, zone de filtrage, point de stabilisation des découvertes. Ce n'est pas un lieu de repos. Il

allait souvent sous l'ombrage de son cher platane et la quatrième génération d'enfants reçut des conseils de sa bouche.

La ville s'était agrandie. La clairière du platane formait maintenant une place entourée de calmes maisons. Le platane poussait des rameaux lourds que des pylones de maçonnerie soutenaient. Le tronc était énorme. Pendant quelque temps Hippocrate vint s'asseoir sous son ombrage avec Apelle, un jeune peintre de talent. La renommée du peintre grandissait. Il quitta l'île natale.

Hippocrate eut cent ans. Vingt-cinq olympiades s'étaient écoulées depuis sa naissance. Pour cet anniversaire, les écoles auraient désormais congé. Il y eut de grandes fêtes populaires. Mais la foule était peu étonnée des cent ans d'Hippocrate : elle l'eut été davantage de le voir mourir.

Le soir de ce jour, les gens de la côte affirmèrent avoir vu Hippocrate sur un navire. Il se tenait debout en poupe, et regardait le rivage avec fixité. Ce navire allait jusqu'au Pont, en longeant toutes les îles et les côtes de Grèce.

Il était parti en effet le périodeute. Son regard avait dit adieu à Cos.

Dans les premiers temps on put suivre sa trace. Il revit des pays où tout parlait à ses souvenirs. A Athènes il passa devant son ancienne maison. Il ne s'arrêta pas, ne s'arrêterait jamais. Sa marche était une force d'une qualité nouvelle. Progression perpétuelle vers l'absence. Dynamisme impérieux. Enfoncement dans l'impersonnel. Il allait vers une diffusion totale où, par jour, tombaient les liens.

Il traversa le dème de Decelie, les sentiers escarpés entre la chaîne de Parnasse et du Pentelique. On le vit à Tanagra, à Delium. Sa trace devenait de plus en plus imprécise. Il reparut en Thessalie. En Macédoine, un nouveau roi, Philippe, venait d'être couronné. En présence d'un tel chef, le troisième qu'il ait vu régner dans ce pays, Hippocrate comprit que la fin de la Grèce avait sonné. L'empire de Macédoine naissait. Naissance c'est mélange ; mort, désagrégation. On le reconnut de nouveau à Larisse où il avait jadis fondé une école. Il ne parlait pas, ne s'adressait à personne. Sa vie devenait de plus en plus impersonnelle, se diluait dans des espaces imprécis, prenait pied dans la fable. « Quand l'esprit est fatigué par les soins du dehors il va dans les lieux tranquilles ». Bois sacré de l'âme, jardin des songes, régions sereines de l'impassible, jardin de Démocrite. La mort, les mariages, les panégyries, les honneurs, les mystères, s'en est-il assez détaché le solitaire voyageur ? Sérénité durement acquise. « Et là, dans ces lieux tranquilles, il considère le champ de la vérité où n'est ni père, ni mère, ni femme, ni enfants, ni serviteurs, ni fortune, ni absolument rien de ce qui cause l'agitation ». Jardin de Démocrite, on en retrouve les nocturnes frémissements dans le traité que réciteront les enfants, au gymnase, en songeant à l'asclépiade centenaire parti sur un vaisseau. « Et dans ce lieu le ciel immense a sa couronne d'astres toujours en

mouvement ». Depuis quelques années, Cos était sans nouvelles de son dieu.

Vers 109 ans, il fit parvenir au monde, du fond de sa retraite mobile, une sorte de testament moral, un court écrit qui ne reniait rien de son passé et maintenait les leçons de toute sa vie, en résumait l'âme et l'essence, comme une sorte d'adieu et de dernier conseil. C'était *La Règle* :

La médecine est le plus illustre de tous les arts ; mais l'ignorance de ceux qui la professent et de ceux qui la subissent sont cause de ce qu'elle a passé pour le plus méprisable. Cela provient de ce que la médecine est la seule profession pour laquelle il n'y a point de peine portée contre ceux qui l'exercent mal. On ne le punit que par l'ignominie. mais l'ignominie ne blesse point les hommes qui en sont pétris.

Il n'y a que deux choses : la science et l'opinion. La première fait qu'on sait ; la seconde qu'on ignore. Les choses sacrées ne doivent être montrées qu'aux personnes pures. C'est un sacrilège de les communiquer aux profanes, avant qu'ils aient été initiés aux mystères de la science.

Les circonstances ajoutaient un bien grand détachement à ces quelques pages. Une allure olympienne, un avant goût du cosmique, une réponse sereine aux attaques des vivants.

Peu de temps après, la légende se répandit qu'Hippocrate était mort. Or il vivait et voyageait dans le nord de Thessalie. D'anciens malades, de très vieux hommes le reconnurent. Mais la légende et le réel pour Hippocrate n'étaient qu'un. Les faits les plus simples de sa vie élargissaient leur portée par des cercles immenses dans la suite des jours. Aussi bien, dès que l'eut annoncé la fable, il mourut. Sa légende précédait d'un pas son histoire. C'était la première année de la cent-onzième olympiade, l'an 346 avant notre ère, Il avait 109 ans. Comme tous les jours vers midi il avait quitté la route aveuglante de soleil, s'était étendu, non loin, dans un bosquet de pins sylvestres. Peut-être son dernier songe quotidien fut-il qu'il n'avait plus rien à donner aux hommes. Il passa du songe à l'absence de songe. Sans sortir de la légende, dans la mort. Les peuples de ces régions sont des bergers. Ils le retrouvèrent peu après étendu dans l'attitude familière, le bras droit replié sous la tête, un pan de son manteau sur son visage. Autour de lui tout était ordonné. On l'ensevelit sur place.

Il repose en cet endroit. En allant de Larisse à Gortone, après avoir dépassé un hameau on aperçoit à gauche de la route le bois de pins. Le tombeau est là. Dans l'herbe une dalle nue. Quatre vers y sont gravés :

THESSALIEN PAR SON PASSAGE, COAQUE PAR SA NAISSANCE
DE LA SOUCHE IMMORTELE D'APOLLON PAR SA FAMILLE
CI-GIT HIPPOCRATE
QUI REMPORTA SUR LES MALADIES D'INNOMBRABLES VICTOIRES
AVEC LES ARMES D'HYGIE
ET ACQUIT UNE GLOIRE IMMENSE NON PAR HASARD
MAIS PAR SON ART.

Plusieurs siècles après ces événements, le poète Nicomède voulut retrouver le tombeau d'Hippocrate. Il le chercha longuement, tant l'herbe et la mousse le dissimulaient. Alors sur une stèle tout près de la route, pour arrêter l'attention du passant, il grava ce distique.

HIPPOCRATE FUT LE SAUVEUR DES HOMMES
DES PEUPLES ENTIERS LUI DURENT LA VIE
IL Y EUT DISETTE AUX ENFERS.
TANT QU'IL VÉCUT

CHAPITRE XIII

Vie centenaire. Vestiges bi-millénaires. Cos est entourée d'un heptagone de murailles bâties par les chevaliers chrétiens. En sortant de la forteresse, on voit encastrés dans ses murs extérieurs, d'antiques bas-reliefs : ce sont des combats d'amazones. Là, sous les feux du couchant, Hippocrate-enfant, Hippocrate-périodeute, Hippocrate guerrier m'apparurent.

Si l'on sort par l'ouest, on trouve, à deux lieues de la ville, au penchant d'une colline crayeuse, la fontaine d'Hippocrate. Elle fournit toujours ses eaux à Cos. Son style est singulier, et ne peut trouver de parenté que dans le tombeau d'Agamemnon à Mycènes. Au sud de la ville, après avoir traversé un pont-levis, on trouve une place limitée par un cimetière et une mosquée. Le platane d'Hippocrate occupe le centre de la place qu'il couvre entièrement de son ombre. Il porte avec vivacité le poids de sa légende ou de ses 2391 ans. Son tronc, de 10 mètres de tour, elliptique, s'élève sur un soubassement de maçonnerie. A quinze pieds de haut, il se divise en quatre mère-branches horizontales qui s'élancent soutenues par des colonnes de marbre, à une longue distance avant de se couvrir d'un abondant feuillage. Le bois a englobé si étroitement le marbre que depuis des siècles minéral et végétal se sont confondus. Il est encore facile de boire l'hydromel sous cet ombrage où se joue, peuplée de tourterelles, une source. Et pour peu qu'on eut la patience d'attendre le soir, il ne serait pas impossible de se sentir tout près du divin asclépiade, et que les bruits éloignés des faubourgs n'apportassent comme un écho de sa propre voix.

Nous l'avons suivi, Hippocrate, depuis son enfance. Nous l'avons aimé dans son existence errante, dans ses ouvrages marqués de cette franchise suprême qui n'exclue ni le doute, ni l'erreur. Au moment de le quitter, au bord de son tombeau où comme pour Homère, les abeilles vinrent composer un miel guérisseur, nous nous devons de jeter un regard d'ensemble sur la position actuelle des sciences médicales, et de discerner si elles ne voient en Hippocrate qu'un médecin, si grand fût-il, ou bien le fondateur même de leur art.

Cos et Cnide, cette rivalité est allée s'amplifiant à travers les siècles comme le rythme même des deux attitudes fondamentales de l'esprit,

depuis que Galien brisa le syncrétisme de son maître. Hippocrate employait la loi des contraires aux causes connues. Pour les maladies de cause interne, on se trouve en présence d'un état particulier de l'organisme favorable ou non au développement de la maladie : le contraire de cet état n'existe pas en tant que médicament. Il est aussi inapplicable à la maladie elle-même : quel est le contraire d'une maladie ? Dans ce cas Hippocrate se guidait par la loi de la similitude, les semblables sont guéris par les semblables, dont les homéopathes ont fait la clef de leur doctrine. Galien fit sienne en la généralisant la loi des contraires, ensevelissant dans l'oubli la seconde loi d'indication. C'est pourquoi dans cette tragédie de la vie humaine qui a commencé dès avant la naissance des dieux, Galien nous paraît jouer le rôle du mauvais génie, du personnage fielleux et ambigu, qui a substitué un esprit dogmatique à un esprit d'investigation appuyé sur les faits, ruinant aussi cette unité des sciences dont la médecine hippocratique était la composante et le soutien.

Depuis lors, deux théories sont en présence pour définir la cause de la maladie : ou bien elle est due à une influence extérieure, exogène, étrangère à l'organisme, qu'il faut déceler, et combattre : aussi comme cette médecine étudie toujours des faits isolés non rattachés à l'ensemble, certains auteurs l'ont appelée analytique. Ou bien la maladie n'est pas étrangère à l'organisme, se rattache à tout un enchaînement de circonstances liées à la vie même du patient, elle est soudée au mécanisme intrinsèque de la vie ; on entendra appeler cause interne, ou cachée, ou endogène, cette cause morbifique, et médecine synthétique celle qui s'y rattache parce qu'elle est liée à l'ensemble des manifestations du corps humain.

Ces deux positions ont tour à tour occupé l'esprit, suivant un rythme que nous retrouverons dans les alternances : Cos et Cnide, hippocratisme et galénisme, vitalisme et organicisme, médecine synthétique et médecine analytique.

Organiciste, cnidienne, galéniste, analytique, telle est sous ces étiquettes schématiquement acceptables, la position actuelle de la médecine.

L'organicisme remonte aux systèmes, chers à Cnide, de Thalès et Anaximandre, que nous avons vu soucieux d'expliquer le monde par les seules lois physiques.

Descartes, en rattachant toutes nos fonctions à un pur automatisme soumis exclusivement aux lois générales de la physico-chimie et de la mécanique, niait le principe de la force vitale, admettait les parties contenant et les liquides mais omettait les troisièmes composantes d'Hippocrate, les impondérables, principes d'énergies vitales, pures expressions de la qualité échappant à toute mesure, à toute loi physique.

Vers 1760 Morgani donna la définition et la véritable portée de l'organicisme : « Avec l'anatomie pathologique on parviendra non seulement

à découvrir toutes les causes des maladies, mais à déterminer, à montrer du doigt leur véritable siège ».

Les aphorismes et corollaires de l'organicisme justifiaient rétrospectivement le classement des maladies adopté par Cnide et la thérapeutique combative de Galien : « toute maladie est produite par une lésion qui la caractérise ; cette lésion existe alors même qu'on ne peut constater sa présence ni pendant la vie ni après la mort. Le nom d'une maladie doit, avant tout, désigner la lésion organique qui spécifie cette maladie. Il faut attaquer immédiatement et résolument toute maladie par des moyens capables de supprimer ou de guérir la lésion matérielle qui l'a produite ».

Enfin l'avènement de Pasteur consacra le triomphe de la médecine analytique. Pourtant le début de ses recherches parut vouloir l'orienter vers un pôle opposé. Lorsqu'il découvrit l'hémiédrie racémique il semble que deux chemins se soient offerts à son esprit : il pouvait tenter de chercher une puissance cosmique dissymétrique qui régnât sur l'organisation même de la vie. C'était établir le rapport des règnes avec le mouvement même de l'univers. Un bouleversement dans les assises du végétal et du minéral en eût découlé, faisant éclater leur barrière et découvrant la plus vaste synthèse que l'homme put rêver, l'unité même du monde.

Pasteur se détourna bien vite de ce chemin qui était l'expression philosophique de ses premières découvertes. Son esprit positif abandonna les solitudes arides pour se tourner vers le monde extérieur : il changeait d'univers. Il se consacra à l'infiniment petit, au germe. Mais il n'établissait plus le lien hippocratique entre le macrocosme et le microcosme. Il ne s'attachait plus à la vie, mais à une des multiples manifestations de la vie et rien ne pouvait empêcher que les principes énoncés portassent dans leur sein des germes d'erreur.

Là son puissant esprit de méthode fit une révolution. Dans le désordre des découvertes fragmentaires sur les bactéries, les fermentations, les germes, il fit l'unité. Il consacrait le triomphe de la médecine analytique. Les deux grandes lois furent posées semblait-il à jamais : la Spécificité, l'Invariabilité du germe. Que les résultats obtenus fussent foudroyants c'est ce qui assurait, en dépit d'oppositions violentes et facilement terrassées car elles combattaient l'existence même du microbe et non sa signification, une gloire qu'un homme de science ne connut peut-être jamais de son vivant. Et voici que trente ans après le triomphe d'une médecine qui se réclamait uniquement de l'expérience, nous assistons à la limitation de ces espérances et aux poussées de désintégration qui préludent à la montée prochaine de la médecine synthétique : l'esprit philosophique tendrait, tout en s'appuyant sur l'expérience, à la dominer. Les notions de terrain, de tempérament, l'étude des rythmes tissulaires, des états cellulaires, tendraient d'ailleurs dès maintenant à distancer largement la notion microbienne.

Car les dogmes pasteurien de l'invariabilité et de la spécificité du

germe se sont effrités. On s'est aperçu que des microbes variés pouvaient se rencontrer dans une même affection. Qu'un même microbe pouvait donner des affections cliniquement différentes. Que le microbe est variable dans sa forme, dans sa nature. L'efficacité de nombreux sérums est si douteuse qu'on groupe les microbes en races polyvalentes, perdant ainsi la notion de spécificité pour se rapprocher de la notion synthétique, et attribuant leur action à un phénomène de choc éveillant les puissances colloïdologiques de l'organisme.

Il est un fait au moins étrange, dont on pourrait s'étonner qu'il ait passé inaperçu : les seuls vaccins dont l'action est nettement efficace, sont ceux dont on n'a jamais pu déceler le germe : il en est ainsi de la variole, de la rage. Si bien que les principaux triomphes de la médecine analytique fondée sur la méthode expérimentale sont entièrement bâtis sur des entités, êtres invisibles, micro-organismes échappant à l'ultragrossissement, enfin pures abstractions. Dans le cas présent la cause interne est restée absolument cachée, pure hypothèse : cela empêche-t-il d'obtenir des résultats positifs par une méthode qui est pour Pasteur à la base de toutes les maladies infectieuses ? Or, nous pouvons affirmer que c'est une *méthode de similitude*. Son principe : traiter une maladie par le virus qui lui a donné naissance. Comment employer ce virus ? à doses atténuées. Comment agit-il ? non par sa masse quantitative, mais par des modifications humorales dans l'organisme pris en totalité : trois points de doctrine homœopathique qui ne renient pas l'Organon d'Hahneman.

Si nos conclusions paraissent sur ce point quelque peu rigoureuses ou inattendues, nous n'en maintenons pas moins que Pasteur a eu deux voies de réussite qui assuraient sa durée, toutes deux en accord avec les deux lois d'indication hippocratique : lorsqu'il a appliqué la loi de Similitude aux maladies de cause interne, lorsqu'il a appliqué la loi des Contraires aux maladies de cause externe : c'est pourquoi ses résultats ont été retentissants dans l'antiseptie, la chirurgie, la prophylaxie. Son erreur, dont la gravité nous a conduits dans l'impasse actuelle de la médecine, c'est d'avoir voulu expliquer la cause interne et cachée par le microbe : Pasteur a reculé d'un échelon l'univers infinitésimal, et nous nous sommes retrouvés devant la même glissante barrière de l'indécidable, dans la direction de cette cause prochaine qui se replie en bon ordre devant chaque découverte analytique en dérobant le secret de la vie.

Tournons maintenant nos regards vers le pôle synthétique : la maladie devient une perturbation d'ordre énergétique à conséquences tardives. Les modifications somatiques, les symptômes morbides, les présences microbiennes ne sont que des apparitions de second ordre, des traductions.

Les méthodes de la médecine synthétique sont nombreuses. Tout d'abord il est intéressant de les rencontrer à des degrés divers au sein de la science officielle : ainsi la clisie, l'anaphylaxie, la cytolyse décou-

vertes par Vidal; d'ailleurs l'opothérapie, l'hémothérapie, les auto-vaccins, les sérums polyvalents sont autant d'applications à l'organisme pris dans son ensemble.

Parallèlement à la médecine officielle, d'autres découvertes rejetées par elle agrandissent le champ de l'opposition. Il faudrait accorder moins de ricanements, un mépris moins souverain, à des doctrines qui ne trouvent pas leur place au sein de l'enseignement, mais qu'un simple perfectionnement, une découverte fortuite bouleversant les normes établies, pourrait faire entrer demain au sein des sciences médicales. Il serait prudent de suivre de près ces chaînes de manifestations inexpliquées. L'iridodiagnostic, la chiropractie, la spondylothérapie, la réflexothérapie d'Abrams, le procédé qui consiste à exciter divers points étagés de la muqueuse nasale pour agir à distance sur des régions éloignées de l'économie, les corrélations homologiques, d'autres phénomènes encore nous étonnent et éveillent l'idée d'un monde insoupçonné où toutes les manières d'être seraient reliées à la fois par un déterminisme absolu, et par un système supérieurement ordonné.

Il faut réviser toutes les valeurs de la science médicale; et tout d'abord établir des rapports exacts entre la morphologie, les tempéraments, l'hérédité, le métabolisme, l'endocrinologie, les rêves, dresser leur coefficient respectif et fonder les premières lois. En somme, qu'au lieu de descendre dans les ramules toujours plus divisées d'un univers microscopique, lassés de voir qu'un pas nouveau dans un infiniement petit nous confirme l'impossibilité de découvrir son assise, nous remontions à une conception unitaire assez vaste pour englober désormais tous les aspects de notre science.

Ce rapprochement des diverses manifestations de l'esprit scientifique, s'opposant aux fausses applications de l'idée de spécialité, connaîtra à notre époque une bien plus émouvante consécration. Une fusion s'accélère entre la matière inerte et le monde vivant. La hantise de la minéralité prend une forme aiguë dans les sciences positives. En médecine, des expériences récentes tendent à ramener la vie à des phénomènes électriques. Cependant qu'en physicochimie, la notion d'invariabilité de la masse atomique est détruite par la relativité, les véritables invariants de la matière s'identifient à des charges électriques, les notions de radioactivité et d'isotopie bouleversent les lois établies et ramènent la matière à du mouvement et de l'énergie électrique. Qu'on leur reconnaisse demain un esprit de cohésion, une force ordonnatrice, et les idées d'Anaxagore, de Platon, de Leibnitz viendront briller dans la hauteur de la sphère des connaissances physiques. Déjà la thérapeutique bénéficie de ce rapprochement par l'application des terres rares, des réactivations, des émanations radioactives.

Pendant cette phase analytique, la science médicale a rassemblé des matériaux précieux, parmi les phénomènes physiques, bactériologiques, anatomiques, radiologiques, histologiques. Que l'esprit positif n'empêche plus de se déployer le rêve, l'élan créateur. Nous avons

accumulé assez de faits. Il faut savoir que rien dans notre enseignement ne les relie. Nous souffrons de n'avoir plus de guides. Et les faits, sans principes généraux, attendent la révélation d'une doctrine qui les rende utilisables, comme les tables votives attendaient une voix dans le silence du temple de Cos. En somme, il reste toujours vrai, le mot du P^r Lordat, ami du vitaliste Barthez : « il faut adopter franchement le baconisme newtonien, c'est-à-dire la méthode expérimentale, qui, dans la recherche des causes, va jusqu'à la puissance où il n'y a plus de portée, jusqu'à l'unité. En un mot jusqu'à ce point où Hippocrate s'écriait : ἐγ τω ἀρεπει ! »

La position actuelle des idées médicales, c'est cette somme d'idées analytiques formant une sphère d'apparence imputrescible. En réalité la limitation de l'influence pasteurienne y laisse des zones mortes que pourront combler de nouvelles acquisitions. Cette position se révélera demain solidement établie sur des bases neuves, et comme auréolée par une série de cercles de synthèses successives et de plus en plus vastes, le premier cercle formé par un retour à cette unité des sciences dont la médecine hippocratique nous donna l'image, le dernier cercle embrassant la totalité du monde, ne reconnaissant plus de frein à l'esprit d'investigation, liant l'inerte et le vivant, les systèmes planétaires et l'atome, et autorisant le grand rêve cosmique à présider désormais aux démarches scientifiques de l'avenir.

CONCLUSIONS

1° La vie d'Hippocrate, ses actes, son œuvre, son époque, forment une unité dont aucun commentateur n'a voulu tenir compte. Sa naissance dans le temple des Asclépiades, son enfance dans l'île de Cos, le climat de cette île ont eu eux aussi une influence certaine sur sa vie. Nous avons essayé de recomposer cette ambiance sans laquelle il est impossible de connaître le vrai visage d'Hippocrate ;

2° La tradition populaire, les détails des plus anciens biographes, et même les lettres et pièces réputées apocryphes sont sinon vrais par eux-mêmes du moins inspirés de récits véridiques, qui peuvent en tous cas rendre compte d'une biographie d'Hippocrate rationnelle et nécessaire ;

3° La lutte entre l'école de Cos et l'école de Cnide peut être considérée comme le symbole de l'opposition qui a toujours divisé l'esprit philosophique en médecine. Hippocrate a fait triompher la théorie des signes généraux présidant à l'évolution des maladies, cependant que l'école de Cnide, basant la classification des maladies sur la lésion des organes, se rapprocherait plutôt du point de vue médical actuel ;

4° Bien des classifications chronologiques de ses œuvres ont été proposées. Ici nous avons simplement suivi les méthodes qu'il préconisait, de procéder du connu à l'inconnu et de faire toujours précéder le raisonnement de l'expérience : nous avons donc placé au début de sa carrière médicale les traités qui s'appuient surtout sur l'expérience, personnelle ou passée, pour terminer par les œuvres où le raisonnement et le dogme ont la plus grande part ;

5° L'œuvre d'Hippocrate possède une cohésion absolue. Il rattache la médecine à toutes les sciences en même temps qu'il en pose les propres lois. Son dogme de la Nature Médicatrice fait régner sur l'organisation des êtres une force vitale dont le principe a été ruiné par le cartésianisme ;

6° Ses deux lois d'indication, la loi des semblables et la loi des contraires, soude deux attitudes aujourd'hui irréductibles en face du problème de la cause morbifique ;

7° Il nous paraît nécessaire en médecine de revenir à l'esprit hippocratique, dont le vaste syncrétisme ouvrait la voie à tous les progrès.

Vu, le Doyen

BALTHAZARD.

Vu, le Président de la thèse,

LÉON BERNARD.

Vu et permis d'imprimer :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

CHARLÉTY.

